

Delly

# Les deux crimes de Thècle



**BeQ**

Delly

# Les deux crimes de Thècle

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 348 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **Les deux crimes de Thècle**

Édition de référence :  
Éditions J'ai lu.

# I

Ce maussade matin de mars, quand j'entrai dans son bureau, M<sup>me</sup> Lachaud m'accueillit par ces mots :

– Préparez vos valises pour partir demain matin, Marie-Marthe.

– Mes valises ? C'est pour un temps assez long, sans doute ?

– Oui, je le pense, d'après ce que m'a dit le docteur Guyon-Latour.

Et elle m'expliqua qu'il s'agissait d'une jeune fille amenée par son médecin à Clermont afin de consulter cet excellent praticien. Guyon-Latour avait prescrit un traitement assez compliqué, que pouvait seule appliquer une infirmière expérimentée.

– ... début de paralysie à quinze ans. Elle en a seize et son état s'aggrave. Mauvaise hérédité du

côté maternel. D'ailleurs, vous verrez ce soir le docteur ; il vous donnera les instructions nécessaires.

– Bien, Madame, je vais me préparer. Où est-ce ?

– En Corrèze, à la campagne. Le docteur vous donnera des précisions. Prenez de quoi vous couvrir, car il est possible que ce soit fort mal chauffé.

Elle eut un sourire sur son visage demeuré frais sous les cheveux gris, en ajoutant :

– Mais vous n'êtes pas trop frileuse, heureusement, et la campagne ne vous fait pas peur.

– Non, du moment où je m'occupe, je me trouve bien partout. À quelle heure dois-je voir le docteur ?

– À six heures, ici. Je vous reverrai avant votre départ, Marie-Marthe.

Elle me tendit la main et je sortis du bureau pour monter dans la chambre que j'occupais au second étage de l'Institut Hélène-Choppet. Cette

fondation, datant de sept ans, était due à une riche Clermontaise qui l'avait faite en souvenir de sa fille, morte jeune encore, en soignant les blessés dans un hôpital de guerre. Elle en avait confié la direction à son beau-frère, le docteur Guyon-Latour. On y formait des infirmières dont la réputation était grande dans toute la région. Guyon-Latour y avait établi une annexe de sa clinique. Ce fut dans le petit bureau à lui réservé qu'il me reçut, ce soir-là, un peu après six heures.

Il n'avait guère dépassé la quarantaine et on lui donnait à peine son âge. Maigre et brun, un peu osseux, il eût paru laid sans le regard très beau, où transparaissaient l'intelligence et la bonté.

À sa manière précise et claire, il m'indiqua la nature de la maladie, le traitement à appliquer. Il insista particulièrement sur le soin à apporter aux piqûres assez délicates que je devais faire tous les deux jours.

– ... D'ailleurs je sais que je puis compter sur vous, ajouta-t-il. Vous êtes la plus adroite et la plus dévouée de nos infirmières, Mademoiselle.



Il était peu prodigue de compliments, et celui-ci, accompagné d'un sourire également rare chez lui, sauf pour ses malades, me fit un si vif plaisir que je rougis légèrement.

– Je tâcherai de mériter la bonne opinion que vous avez de moi, docteur. Quel est le nom de l'endroit où je dois me rendre ?

– Il s'appelle le château de Mieulles. Le bourg proche est Sognac. Un autobus y mène de Tulle. C'est à Sognac qu'habite le docteur Martoux, qui m'a amené M<sup>lle</sup> de Grisolles, accompagnée de sa mère.

Attirant à lui un feuillet, il me le tendit.

– Voici l'heure du train pour Tulle. À Sognac, M<sup>me</sup> de Grisolles doit envoyer une voiture pour vous amener au château, qui se trouve à six kilomètres de là. M<sup>me</sup> Lachaud vous a-t-elle recommandé de vous munir de vêtements chauds ? Car j'ai cru comprendre que ce logis était assez inconfortable sous le rapport du chauffage.

– Elle me l'a dit. Merci, docteur.

Tandis que je me levais, il ajouta :

– J’aurais préféré que cette malade demeurât à la clinique. Mais sa mère ne peut quitter longtemps sa demeure, y ayant beaucoup à faire, dit-elle, et, d’autre part, elle ne veut pas se séparer de sa fille. J’ai peu insisté, car après tout, le traitement, confié à une infirmière expérimentée, peut se faire sans moi. Il donnera ou non un résultat, mais en tout cas aucune aggravation n’est à craindre de par lui. Je l’ai d’ailleurs expliqué au docteur Martoux. S’il n’y a pas un mieux très sensible dans deux mois, c’est l’insuccès – donc, pour cette enfant, la paralysie gagnant le cœur. Ce que je tente m’a réussi plusieurs fois. Espérons qu’il en sera de même encore. Vous voulez bien me tenir au courant, Mademoiselle, en m’envoyant un petit rapport tous les quinze jours ?

– C’est entendu, docteur.

Il me tendit la main. De nouveau un léger sourire venait à ses lèvres.

– Vous serez un peu perdue dans cette campagne. Je suis passé un jour à Sognac. C’est

un peu sauvage, très agréable à voir par beau temps. L'hiver, ce doit être autre chose. Heureusement, le printemps n'est plus très éloigné. Si votre malade n'est pas trop exigeante, vous pourrez faire d'intéressantes promenades, puisque vous aimez la marche.

Nous nous quittâmes sur ces mots.

J'emportais de ce court entretien l'impression que je n'étais pas indifférente à Guyon-Latour – impression d'autant plus agréable qu'il m'était infiniment sympathique et que je le tenais en haute estime.

\*

La neige tombait en flocons serrés quand le train s'arrêta à Tulle vers une heure de l'après-midi. L'autobus attendait devant la gare, et je m'y engouffrai aussitôt. Il démarra sans plus attendre.

Les voyageurs étaient peu nombreux par ce temps. J'avais comme voisine une jeune personne vêtue d'un manteau de fourrure assez usagé. Un

regard de discrète curiosité m'avait un instant enveloppée, tandis que je m'asseyais près d'elle. Je m'installai, bien enveloppée dans ma mante. Malgré les chauds lainages dont j'étais couverte, je sentais le froid me pénétrer.

Une blancheur uniforme couvrait le paysage. Elle finit par m'obséder, si bien que je fermai les yeux.

À cause de la couche de neige, la voiture marchait à une vitesse réduite. En outre, au bout d'une demi-heure, la route devint mauvaise. Nous étions cahotés sans ménagements. Une secousse fit tomber sur moi ma voisine.

– Pardon ! me dit-elle. Cette route est affreuse ! Je ne vous ai pas fait mal, j'espère ?

Elle tournait vers moi un visage sans beauté, mais dont l'expression jeune et franche me plut.

– Aucunement ! Mais il a besoin d'une fameuse réfection, ce chemin !

– Elle est prévue pour cette année. Ce qui ne veut pas dire qu'elle se fera ! Mon frère, qui est maire de Sognac, la réclame depuis trois ans.

Un nouveau cahot nous envoya l'une sur l'autre. Après avoir remis en place ma coiffe d'infirmière un peu dérangée, je demandai :

– Combien de temps encore, pour arriver à Sognac ?

– Trois quarts d'heure. Normalement, le trajet demande en tout une heure et demie, mais par ce temps !... On arrive quand on peut.

– Le château de Mieulles est à six kilomètres du bourg, m'a-t-on dit ?

Elle eut un mouvement de surprise.

– Vous allez à Mieulles ? Oui, il y a cela environ... La fille de M<sup>me</sup> de Grisolles est-elle plus malade ?

– Je ne le pense pas, mais je dois lui faire suivre un traitement pour essayer de la guérir.

– Ah !... Et vous allez demeurer là... assez longtemps sans doute ?

Elle avait un air bizarre – un air de me plaindre.

– Ce sera probablement assez long, en effet.

Il y eut un silence profond. La route s'élevait, des hauteurs boisées et dénudées se dressaient, couvertes de neige, et à notre droite bouillonnait une rivière semée de rocs.

J'avais là une bonne occasion de me renseigner quelque peu sur cette famille avec laquelle j'allais vivre. Je demandai :

– Vous connaissez M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– De vue, oui.

– A-t-elle d'autres enfants que cette fille malade ?

– Non, rien que celle-là.

– Elle vit seule avec elle à Mieulles ?

– Il y a aussi ses deux belles-filles.

– Ah ! Est-elle donc veuve ?

– Non, mais son mari a le cerveau un peu malade et vit en Suisse, dans une maison de santé. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit, car nous ne fréquentons pas cette dame.

Il y avait un soupçon de dédain dans son accent. Et la brièveté de ses réponses dénotait

qu'elle ne tenait pas en dire davantage sur les habitants de Mieulles – probablement pour ne pas dire du mal.

J'en éprouvai quelque inquiétude. Car cette jeune personne me donnait une impression de franchise, de netteté, en même temps que de bonne éducation, et si elle ne tenait pas en estime la châtelaine de Mieulles, il y avait à craindre que ce ne fût pas sans motif.

Cependant, je ne cherchai pas davantage à me renseigner sur ce point. Je n'ai jamais aimé forcer les confidences, et après tout c'était à moi de me faire une opinion quand je connaîtrais M<sup>me</sup> de Grisolles.

Ma voisine, un peu après, me parla des lieux intéressants à visiter aux environs. Je lui dis que j'étais bonne marcheuse et que je comptais faire de longues promenades, si l'état de ma malade me laissait quelques loisirs.

– Nous avons parfois des printemps charmants, dit-elle. Mais les excursions sont assez fatigantes dans cette contrée accidentée. Sans voiture, vous ne pourrez aller bien loin. Or,

il y a tant à voir !

Elle semblait fière de son pays et continua de m'en détailler les beautés. La voiture montait toujours, contournant des ravins, des pentes couvertes d'arbres qui ployaient sous leur fardeau glacé. Puis, tout à coup, ce fut le bourg, tapi au pied d'une hauteur rocheuse dominée par un donjon carré.

– Voilà Sognac... et voilà Mieulles.

Ma compagne tendait le doigt vers le donjon.

– ... D'ici, on ne voit pas bien le logis, surtout quand ses toits sont couverts de neige. On est prévenu de votre arrivée, sans doute ?

– Mais oui, on m'attend. Il y a une voiture, au château ?

La jeune personne eut une sorte de petit rire.

– Oh ! la voiture de Mieulles !... Je me demande comment le vieux aura pu l'amener par ce temps.

Je la regardai avec inquiétude.

– Vous pensez qu'on n'aura pas pu venir me



chercher ? Mais alors, comment ferai-je avec mes valises ?

– Oh ! ne vous tourmentez pas ! Mon frère m'attend avec la voiture et il vous montera là-haut. Nous habitons à mi-chemin, au Loup-blanc ; ce sera donc bien facile.

L'autobus stoppait à ce moment-là, devant un bâtiment qui me parut une auberge. Ma compagne descendit la première et je vis s'avancer vers elle un homme jeune et mince qui l'embrassa chaleureusement.

– Tu n'as pas eu trop froid, Denise ?

– Suffisamment, mon ami. J'ai hâte de gagner le coin de notre feu... Mais, dis-moi, la voiture de Mieulles n'est pas ici ?

– La voiture de Mieulles ? Qu'est-ce que tu chantes là ? Vois-tu la vieille bagnole descendant par ce temps ?

– Alors, il faut que tu montes quelqu'un jusqu'au château, Bernard... une infirmière qui va soigner la petite Bergasse.

Je descendais à ce moment, et je crus entendre

ces mots dits à mi-voix par le jeune homme :

– Je lui souhaite du plaisir, la pauvre fille !

Denise se tourna vers moi, en me montrant la voiture arrêtée à quelques pas de là.

– Montez vite ! Laissez vos valises, Bernard va les porter.

Mais je m'arrêtai, hésitante :

– Vraiment, c'est trop indiscret d'abuser ainsi...

– Vous n'abusez pas, dit vivement le jeune homme. Cela ne m'allonge guère, croyez-le. Et puis, on ne peut vous laisser là en plan, car le vieux Saturnin ne descendra pas son tacot tant que durera ce temps-là. Il aurait trop peur d'en semer une partie dans la neige.

Je me décidai à monter, et Denise prit place près de moi. Comme nous allions démarrer, un homme sortit de l'auberge, un papier à la main.

– Excusez-moi, Monsieur Paviers, j'oubliais de vous remettre ce pli de la part du notaire qui est passé par ici tout à l'heure.

– Merci, Gavinon.

Et nous partîmes. Bernard Paviers conduisait avec précaution, car la route était glissante. La neige, qui avait cessé depuis une heure, recommençait de tomber en fins flocons. Au passage, Denise m'indiqua une lumière un peu lointaine en disant :

– C'est là le Loup-blanc. C'est là que nous habitons.

Nous montions toujours, en contournant la masse rocheuse que j'avais aperçue de Sognac. Enfin, nous nous engageâmes dans une allée bordée d'arbres dont les branches dénudées ployaient sous la neige. De profondes ornières devaient exister, car nous cahotions abominablement.

– Il y a des années qu'on laisse tout cela à l'abandon, dit Denise. Cette allée d'ormes était bien entretenue jusqu'au second mariage de M. de Grisolles. Mais cette femme...

Elle s'interrompt, sans doute peu soucieuse de rien dire sur celle dont j'allais recevoir

l'hospitalité.

Au bout de l'allée, la voiture s'arrêta dans une cour qui précédait un logis à un étage, d'antique apparence. Je descendis, remerciai avec chaleur.

– Nous sommes heureux de vous avoir rendu ce service, répliqua courtoisement M. Paviers.

– Et à l'occasion, ne craignez pas de nous en demander un autre, ajouta sa sœur.

Il porta mes valises sur la marche de pierre, souleva et laissa fortement retomber le heurtoir de la porte. Après quoi il salua, remonta sur son siège et fit tourner la voiture pour reprendre l'allée.

J'attendis un moment, mais voyant que personne ne venait, je manœuvrai de nouveau le heurtoir. Il y eut alors un frôlement derrière la porte, qui fut lentement ouverte, puis entrebâillée. Je vis un maigre et pâle visage de jeune fille, des cheveux noirs, des beaux yeux farouches et tristes.

– Que désirez-vous ?

Sa voix était douce et fatiguée.

– Je suis M<sup>lle</sup> Marsollier, l’infirmière de M<sup>lle</sup> de Grisolles.

– De M<sup>lle</sup> Bergasse... Entrez.

La porte ouverte enfin, je me glissai à l’intérieur avec mes valises. La jeune fille referma, puis se tourna vers moi et me regarda en silence. Elle avait un air à la fois fier et gêné.

– Puis-je voir M<sup>me</sup> de Grisolles ? demandai-je.

Sans répondre, elle alla vers le fond de la grande salle dénudée où nous nous trouvions, et dans laquelle on entrait directement du dehors. Elle appela :

– Thècle !

Au seuil d’une porte parut une autre jeune fille, plus grande, aussi maigre et pâle. Celle-là avait les cheveux roux, des yeux clairs et froids dont le regard m’effleura à peine. Un vieux tablier entourait sa taille, cachant à demi une robe dont l’usure était visible.

– Qu’est-ce qu’elle a dit pour l’infirmière ? demanda la jeune fille brune.

– Qu’on la fasse monter dès qu’elle serait là.

Et, tournant le dos, Thècle disparut.

À ce moment retentit une sonnette agitée du haut d'un escalier de pierre que je venais d'apercevoir, à droite de la salle. Une voix aigre cria :

– Vas-tu te décider à ouvrir, Sylvine ?

La jeune fille étendit le bras vers l'escalier.

– Vous pouvez monter, dit-elle laconiquement.

Et à son tour, elle tourna le dos, puis s'éloigna.

Laissant là mes valises, je gravis les degrés de pierre usés, creusés. En haut se tenait une femme de petite taille, vêtue d'une épaisse robe de chambre grise. Elle m'accueillit par ces mots :

– Mille regrets, Mademoiselle, que l'on vous ait fait attendre ! Mes belles-filles sont d'une mauvaise volonté incroyable ! Vous aurez l'occasion de vous en apercevoir. Mais ne les ménagez pas, surtout ! Il n'y a que ce moyen d'en obtenir quelque chose.

J'enveloppai d'un rapide coup d'œil la femme qui se tenait devant moi. Elle semblait avoir une quarantaine d'années. Ses traits étaient assez fins

et elle avait dû être jolie avant que son teint se fanât, que son nez eût cette tendance fâcheuse à rejoindre la bouche mince. D'épais cheveux blonds la coiffaient. Mais les yeux surtout me frappèrent. Aigus, brillants, fureteurs, ils me dévisageaient avec méfiance, me sembla-t-il.

– Vous avez trouvé quelqu'un au bourg pour vous amener ? Il m'était impossible d'envoyer mon vieux domestique avec la voiture par ce temps.

Sans attendre ma réponse, elle ajouta :

– Venez faire connaissance avec votre malade.

Sa voix était aimable – presque trop.

– ... Ma petite Fernande vous attend avec impatience. Elle espère tellement que ce traitement va lui rendre la santé !

Je la suivis le long d'un couloir sombre. Elle expliqua :

– Nous logeons dans le corps de bâtiment en retour, par derrière. Je vous ai fait préparer une chambre près de celle de Fernande. Malheureusement, vous ne trouverez pas ici le

confort moderne. L'installer dans ce vieux logis eût été beaucoup trop coûteux pour mes moyens.

Je l'assurai poliment que je savais m'adapter à tout. Mais en même temps je souhaitai que l'atmosphère où je devais vivre ne fût pas aussi glaciale que cet escalier et ce corridor.

Je fus rassurée quant à la chambre de ma malade. Il y régnait une agréable chaleur, entretenue par un poêle bourré de bois. La pièce, de dimensions moyennes, était meublée avec une élégance prétentieuse : meubles laqués de vert, sièges recouverts de soierie rose, rideaux de soie bleu pâle. Dans le lit qui s'avavançait au milieu de la chambre était étendue une jeune fille blonde. Elle m'accueillit avec des démonstrations d'amabilité que je jugeai un peu excessives. Mais je ne pouvais m'en plaindre. Tout en examinant discrètement son pâle visage amaigri, je lui déclarai que nous commencerions dès le lendemain ce traitement qui avait toutes chances de la guérir.

– Oh ! oui, le plus tôt possible, dit-elle vivement. Je voudrais tant marcher, être comme



les autres, comme ces filles...

Elle se reprit aussitôt.

– ... Comme mes sœurs. Vous me promettez que je le pourrai, Mademoiselle ?

– J'ai grand espoir que nous y arriverons, ma chère enfant.

Pourquoi donc, moi qui de par ma vocation, de par ma nature aussi, ressens à première vue une sympathie en quelque sorte professionnelle à l'égard de mes malades, pourquoi avais-je peine à dire ces banales paroles d'encouragement à cette petite infirme qui exprimait avec ardeur son désir « d'être comme les autres » ?

Était-ce à cause de ces yeux trop clairs, dont le regard avait quelque chose de sournois ?... de cette bouche mince qui découvrait des dents aiguës ? En tout cas, ce premier contact avec la mère et la fille – qui se ressemblaient d'ailleurs – me donnait une impression peu agréable.

– Je vais vous montrer votre chambre, dit M<sup>me</sup> de Grisolles. On vous y servira vos repas. Moi, je prends les miens avec Fernande. Nous manquons

de service. Notre domestique est vieux est très occupé. Trouver une servante est impossible dans ce pays. Mes belles-filles ne font guère de bonne besogne, et je dois les surveiller constamment. Aussi me voyez-vous très fatiguée.

Elle ne le paraissait guère. Cette petite femme replète donnait l'impression de posséder une résistance physique peu commune.

– ... Vous avez des bagages ?

– Deux valises qui sont en bas. Je vais aller les chercher.

– Non pas. Sylvine vous les montera. Venez par ici.

Elle ouvrit une porte, descendit trois marches conduisant à une pièce étroite, éclairée par une fenêtre grillée, qui devait servir de débarras. Une autre porte en face donnait dans une grande chambre lambrissée qui me parut froide au sortir de la chambre de Fernande, bien qu'un assez bon feu brûlât dans la vaste cheminée.

– Voilà ! dit M<sup>me</sup> de Grisolles. Je pense qu'on n'a rien oublié. Vous demanderez à Sylvine ou à

Thècle ce qui pourra vous manquer. Il y a une sonnette près du lit. En ce moment, la sonnerie ne fonctionne pas. Il faudra que Saturnin l'arrange demain.

– J'irai tout à l'heure revoir ma malade, dès que je serai un peu installée, dis-je.

– C'est cela. Elle est si heureuse de votre arrivée ! Il lui semble que, déjà, vous lui apportez la santé. À bientôt donc, mademoiselle.

Au moment de sortir, elle s'arrêta et se détourna.

– Mais, j'y pense, vous prendrez peut-être quelque chose de chaud ? Une tasse de thé ?

– Si cela ne doit pas trop déranger, je ne demande pas mieux, car je suis transie, par ce temps.

– Bien. Thècle va vous préparer cela. Elle aura ainsi un moment de moins pour paresser.

Quand M<sup>me</sup> de Grisolles fut sortie, je fis l'examen de ma chambre. L'ameublement était assez disparate : grand lit empire en acajou, armoire de chêne très vétuste, commode de noyer

assez belle de lignes, mais mal entretenue, sièges plus ou moins branlants recouverts d'étoffe fanée, grands rideaux fort défraîchis. Sur le parquet, propre mais sans cire, étaient jetés deux petits tapis anciens très élimés. Dans un coin, une petite toilette d'acajou supportait une garniture en faïence dont toutes les pièces étaient quelque peu ébréchées.

Cet intérieur sentait la gêne – mise à part la chambre de la malade. L'obligation de payer et d'entretenir une infirmière devait être lourde pour M<sup>me</sup> de Grisolles.

Un coup fut frappé à la porte – celle qui donnait sur le couloir, comme je m'en étais assurée. La jeune fille brune entra, déposa mes valises à terre et s'en alla, sans un mot.

« Singulière personne ! » pensai-je.

Je me sentais, au premier abord, mal à l'aise dans cette demeure. M<sup>me</sup> de Grisolles et sa fille me déplaisaient. Leur amabilité même me semblait factice ; de plus, j'avais eu l'impression, chez elles, d'une certaine vulgarité. Par là-dessus, cette bizarre Sylvine...

Le froid me glaçait, j'avais faim, ayant déjeuné de bonne heure, toutes choses qui ne me prédisposaient pas à l'optimisme. Toutefois, je m'efforçai de secouer cette impression et me mis à défaire ma blouse, on frappa de nouveau. Sylvine m'apportait le thé, sur un vieux petit plateau de fausse laque où se trouvaient aussi du beurre et une tranche de pain.

– Mettez-le là, Mademoiselle, dis-je en désignant la commode. Je vous remercie et regrette de vous avoir dérangée. Je pourrai désormais m'en occuper moi-même.

Elle me regardait avec une visible surprise. Sans doute n'avait-elle jamais vu d'infirmière en tenue de travail. En la considérant de plus près, je constatais qu'elle eût été jolie sans cette maigreur, ce teint pâle, ces yeux creusés. De beaux yeux souffrants et fiers, que mon discret examen ne semblait pas intimider.

– Vous êtes la demi-sœur de ma malade ?

Ses lèvres bien dessinées, trop pâles elles aussi, eurent un pli de dédain.

– Non. Fernande Bergasse n'est rien pour ma sœur et moi.

– Ah !... Je supposais qu'elle était née du second mariage de M. de Grisolles.

Sylvine secoua négativement la tête. Puis, sans plus d'explications, elle sortit. Je bus le thé qui était détestable, en me promettant de le faire moi-même désormais. Puis je retournai près de Fernande, qui m'accueillit avec les mêmes démonstrations d'amitié.

## II

Cette nuit-là, je dormis fort mal. Ma mauvaise impression de l'arrivée, le froid, la faim s'unissaient pour m'empêcher de trouver le sommeil. Oui, la faim, car j'avais un excellent appétit et le dîner, mal préparé en outre, avait été fort succinct.

Je me levai donc en mauvaises dispositions, dans cette chambre glaciale. Il n'y avait plus un morceau de bois dans la caisse placée près de la cheminée. Déjà, la veille, je n'avais pu continuer le feu un peu tard dans la soirée, comme il l'aurait fallu.

Ma toilette terminée, je décidai d'aller chercher de quoi l'allumer. En même temps, je m'informerai pour mon petit déjeuner. Fernande reposait jusqu'à neuf heures ; je n'avais donc pas à me rendre près d'elle jusque-là.

En sortant dans le couloir, je retrouvai

facilement l'escalier monté la veille. Dans la salle d'entrée, j'hésitai entre quatre portes. Au hasard, je frappai à l'une d'elles. Personne ne répondant, je tournai la poignée, poussai le battant qui grinça. J'avais devant moi une grande salle lambrissée de chêne, vide de tout meuble. Une autre porte ouverte me révéla le dénuement d'une longue pièce, sans doute un salon, car les boiseries étaient peintes en gris clair. Une simple toile grise recouvrait les murs, qui avaient dû être garnis de tapisseries.

De plus en plus s'affirmait chez moi la sensation de la ruine, dans cette famille.

Une troisième porte me mit enfin sur le seuil d'un couloir qui conduisait à la cuisine, immense, carrelée de rouge et blanc, éclairée par deux fenêtres garnies de vitres très claires. Devant un potager se tenait debout la jeune fille rousse, occupée à tourner quelque chose dans une casserole. Une odeur de chocolat était répandue dans la pièce.

« J'arrive bien ! pensai-je. Le déjeuner doit être prêt. »



Voyant que Thècle ne bougeait pas, je m'avançai. Alors elle tourna la tête et je revis ses clairs yeux froids, qui me considérèrent sans surprise et sans bienveillance.

– Pourrais-je avoir du bois, Mademoiselle ? Je voudrais allumer du feu dans ma chambre.

– Il faut demander cela à « elle »...

Son doigt se levait dans la direction du premier étage.

– ... Je vous en porterai quand elle me le dira.

– Mais je le porterai moi-même. Il est inutile que vous vous dérangiez.

– Alors, demandez-lui.

Et elle se retourna vers sa casserole.

– Je pense que je puis déjeuner ?

Je m'attendais presque à un nouveau refus. Mais Thècle, du geste, m'indiqua un pot de terre placé sur un autre trou du potager.

– Le lait est bouilli. Si vous voulez attendre deux minutes, je vous le servirai.

Je m'assis devant la grande table de chêne,

usée mais très luisante. Bien que je fusse enveloppée dans ma mante, je grelottais dans cette grande pièce sans feu. Je remarquai la minceur de l'étoffe usée qui recouvrait les épaules de la jeune fille et je pensai avec pitié : « La pauvre, elle doit avoir encore plus froid que moi ! »

Ayant mis sa casserole de côté, Thècle prit le pot, l'apporta sur la table. Allant vers un antique vaisselier, elle y prit un bol et une assiette qu'elle vint poser devant moi. Puis elle apporta une serviette, du pain, un petit morceau de beurre dans un ravier, un morceau de sucre sur une soucoupe ébréchée.

– N'avez-vous pas de café ? demandai-je.

– « Elle » ne m'a pas dit de vous en faire.

Décidément, il faudrait m'habituer ici à la frugalité des menus. Puisque celle famille était dans la gêne, je devais faire mon possible pour ne pas augmenter ses embarras. J'en serais quitte pour acheter quelques provisions au bourg.

Thècle était retournée à son potager.

Maintenant, sur une pincette placée au-dessus des braises, elle faisait griller de minces tranches de pain. Quand ce fut fait, elle les posa sur une assiette de fine porcelaine, versa le chocolat dans un pot d'argent et posa le tout sur un plateau garni d'un napperon aux teintes voyantes, où se trouvaient déjà deux tasses chinoises et un ravier bien garni de beurre. Allant vers une porte au fond de la cuisine, elle l'ouvrit et appela :

– Sylvine !

La jeune fille brune apparut. Elle m'adressa une sorte de petit salut et, prenant le plateau, quitta la pièce.

– C'est le déjeuner de M<sup>me</sup> de Grisolles et de sa fille ? demandai-je.

Thècle fit un geste affirmatif. Je crus voir, dans son regard, une petite lueur d'ironie. Puis elle alla vers la cuisinière placée à gauche de la grande cheminée de pierre et se mit à la fourbir.

Je me levai, ayant terminé ce peu copieux petit déjeuner, car le lait semblait avoir été mesuré chichement, le pain n'était pas à discrétion et le

beurre encore moins. La vue d'un poulet sur une planche me fit espérer que le repas de midi me dédommagerait. Mais je me sentais perplexe, maintenant. Le plateau bien garni que Sylvine portait à M<sup>me</sup> de Grisolles et à sa fille m'incitait à réserver mon jugement au sujet de leurs moyens pécuniaires.

Je commençai ce matin-là le traitement de Fernande. Elle était douillette, et la piqûre, cependant peu douloureuse, fut l'occasion de simagrées qui m'agacèrent d'autant plus que sa mère prodiguait les « Sois gentille ! mon petit trésor !... Pauvre chérie, comme on te fait souffrir ! » et autres sottises de ce genre. Je suis loin d'être endurcie devant la souffrance de mes malades, mais j'avais ici l'impression d'une comédie, faite par Fernande pour attendrir sa mère et se rendre intéressante. Aussi déclarai-je à M<sup>me</sup> de Grisolles que je jugeais préférable qu'elle me laissât seule une autre fois avec Fernande.

– Cela vous émeut, sans motif d'ailleurs, ajoutai-je. Et Fernande sera plus raisonnable si elle ne vous voit pas là, toute prête à la plaindre.

– Non, non, je veux que maman reste ! déclara la jeune personne. Je veux qu'elle voie comme je souffre !

– Oui, mon amour, oui, ma poulette blanche ! Puisque tu as été bien courageuse, je vais te donner quelque chose de bon.

Ayant gagné sa chambre, elle revint apportant un sac de fondants qu'elle plaça entre les mains de Fernande. Celle-ci, aussitôt, en mit plein sa bouche, sans en offrir à sa mère ni à moi.

Décidément, mon séjour dans cette maison ne serait pas tout plaisir ! À ce moment me revint à l'esprit l'exclamation de Bernard Paviers, quand sa sœur lui avait annoncé que je me rendais à Mieulles : « Je lui souhaite du plaisir, la pauvre fille ! »

Enfin, j'accomplirais mon devoir professionnel, le mieux possible. Mais je voyais déjà qu'il me faudrait pour cela beaucoup de fermeté et de patience.

Quand j'en eus terminé avec les soins à donner, que j'eus fait faire à la malade sa toilette,

je fis part à M<sup>me</sup> de Grisolles de mon désir d'allumer du feu dans ma chambre et d'avoir une provision de bois suffisante pour l'entretenir jusqu'au soir.

– M<sup>lle</sup> Thècle m'a dit qu'il fallait pour cela m'adresser à vous, qu'elle ne pouvait rien me donner d'elle-même, ajoutai-je.

– Mais naturellement ! Si je laissais tout au gré de ces petites gaspilleuses, nous n'aurions plus de quoi vivre au bout de trois mois ! Je vais dire à Thècle de vous monter du bois, Mademoiselle, et d'allumer votre feu.

– Je m'en charge, et si vous voulez m'indiquer où se trouve le bois, je le monterai fort bien. Ces demoiselles doivent avoir assez d'ouvrage...

– Non pas ! Non pas ! Ces feignantes ont tout le temps nécessaire. Vous aurez votre bois dans un moment, chère Mademoiselle.

En rentrant dans ma chambre je décidai, puisque je n'avais pas encore de feu, de faire une promenade pour me réchauffer. La neige avait cessé de tomber pendant la nuit et la gelée avait

dû la durcir sur le sol. Bien couverte, je descendis et me dirigeai vers la cuisine. Les jeunes filles ne s’y trouvaient pas, mais un vieil homme un peu voûté, en tablier bleu de domestique, était occupé à faire cuire une tranche de viande dans une poêle, sur le fourneau maintenant allumé.

– Voulez-vous me dire s’il y a une autre sortie sur la cour en dehors de la porte principale ? demandai-je. Je voudrais bien ne pas déranger quelqu’un pour m’ouvrir chaque fois que je sors.

Il tourna vers moi un long visage blême, des yeux semblables à une eau gelée.

– Je vais vous montrer, dit-il.

À sa suite, je sortis dans un couloir qui nous mena jusqu’à une salle ronde, encombrée d’objets hors d’usage. Il ouvrit une petite porte et me montra qu’il suffisait de soulever le loquet pour entrer. Je le remerciai, à quoi il répondit : « À votre service. » Puis il retourna à son travail et je sortis dans la cour.

À ce moment, je vis Thècle qui arrivait par l’allée, portant un panier. Elle avait jeté sur sa

vieille robe une cape semblable à celle des bergers, munie d'un capuchon qui lui couvrait la tête. Au passage, elle ne m'adressa pas la parole et eut à peine l'air de me reconnaître. Je la vis disparaître par la porte que je venais de franchir.

Quand j'eus traversé la cour, je me retournai pour voir l'ensemble du logis. Il datait probablement du quinzième siècle, mais on avait dû le remanier par la suite, faire disparaître les fenêtres à meneaux. Les lucarnes de pierre ouvragée subsistaient encore ; de même, la porte en ogive que surmontaient des armoiries. La tour ronde, sur la gauche, par où je venais de sortir, datait aussi de cette époque. Cette façade était dans un état de délabrement assez accentué, comme les communs qui s'étendaient à gauche de la cour.

Je m'engageai dans l'allée, sur le sol neigeux qui craquait sous mes pas. L'air sec et pur me vivifiait, chassait les impressions désagréables. Je m'efforçai d'oublier pour un moment l'inconfortable intérieur, l'antipathique hôtesse et sa fille, Thècle et Sylvine, ces étranges filles qui



semblaient leurs Cendrillons. Au bout de l'allée, je me trouvai sur une route étroite. Après un moment d'hésitation, je pris à gauche. Je me souvenais qu'hier, nous étions venus par là de Sognac.

Des bois s'étendaient à ma droite. Depuis un moment, j'entendais un bruit de moteur, et comme j'allais dépasser un chemin transversal, je vis une voiture qui arrivait. Au volant se trouvait ma voisine de la veille. En me voyant, elle stoppa et ouvrit la portière.

– Déjà en promenade ? Alliez-vous au bourg ? Je puis vous y mener, en ce cas.

– Non, je ne pensais pas y aller. Mais je ne demande pas mieux, car j'ai différents achats à faire, si je pouvais être rentrée avant midi.

– Alors, montez. Nous y serons dans dix minutes. Mes courses ne me prendront pas plus d'une demi-heure. Nous pouvons être rentrées vers onze heures et demie.

Sans plus de cérémonie, je m'assis près d'elle. Quand la voiture fut en marche, elle tourna vers

moi son visage souriant.

– Ne vous ressentez-vous pas de votre voyage d’hier, Mademoiselle ?

– Pas du tout au point de vue fatigue. Mais je n’ai pas pu encore parvenir à me réchauffer.

– Il n’y avait pas de feu dans votre chambre ?

– Si, mais trop peu pour une pièce de cette dimension. Et le reste de la maison, hors la chambre de la malade, est absolument glacial.

Denise eut un hochement de tête, sans rien dire. Au bout d’un moment, je repris la parole.

– Il y a dans cette demeure une impression de très grande gêne, presque de pauvreté. Ces dames sont-elles ruinées ?

– Je ne puis vous donner à cette question une réponse catégorique. Paul de Grisolles avait une belle fortune consistant surtout en terres et bois. Mieulles était bien entretenu, garni de beaux meubles de famille. De tout temps, on y avait donné une large hospitalité. Mais dès que M. de Grisolles eût épousé cette femme, tout changea. Les amis désertèrent le château, ne voulant pas

avoir de rapports avec elle.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Elle était la femme divorcée d'un petit fonctionnaire de Brive et sa conduite avait fait parler d'elle. À vrai dire, lui ne valait guère mieux. En outre, elle sortait d'une famille paysanne des environs d'Ussel qui avait assez mauvaise réputation. Ayant reçu une certaine instruction, elle travaillait dans un bureau de Brive lors de son premier mariage. Comment M. de Grisolles la connut-il ? Nous l'ignorons. Mais il semble qu'elle ait pris un grand empire sur lui. Fût-ce sous son instigation qu'il se mit à vendre ses terres, ne conservant qu'une petite ferme et un bois ? Puis vint le tour des meubles. Nous l'apprîmes par un antiquaire de Brive que nous connaissons, et qui vint en acheter plusieurs. Les belles tapisseries des salons y passèrent comme le reste, et aussi, paraît-il, l'argenterie que les Grisolles se transmettaient depuis des générations.

– Ah ! je m'explique maintenant ces pièces démeublées.

– Oui, on semble avoir fait argent de tout. Mais comment savoir si ce fut sous la pression de la ruine ? M<sup>me</sup> de Grisolles a une procuration de son mari, depuis la maladie de celui-ci, et c'est elle qui traite toutes les affaires, à son gré. Elle a dit à M<sup>me</sup> Martoux, la femme du docteur – la seule personne qui ait des rapports avec elle – que M. de Grisolles avait spéculé et perdu ainsi la plus grosse partie de sa fortune. En outre, elle est obligée de payer une forte somme pour sa pension dans une maison de santé en Suisse. Tout ceci pour expliquer l'économie un peu... sordide qui est de règle à Mieulles, paraît-il.

– Je m'en suis déjà aperçue. M. de Grisolles est-il malade depuis longtemps ?

– Depuis cinq ans. Une sorte de neurasthénie, dit-on.

– Et ses filles sont les victimes de leur belle-mère ?

Denise soupira.

– Pauvres petites ! Je me souviens d'elles avant le remariage de leur père. Elles étaient

charmantes : Sylvine, gaie, affectueuse, plus sympathique que son aînée, un peu fière de nature et plus fermée. Elles promettaient de devenir très jolies, chacune dans son genre. Mais, hélas ! qu'en a fait le régime infligé par leur marâtre ? C'est miracle qu'elles y aient résisté jusqu'ici.

– Personne ne peut-il rien pour les y soustraire ?

– Comment voulez-vous ? Elles ont leur père qui a délégué ses pouvoirs à sa femme.

Si des mauvais traitements étaient prouvés, oui. Mais si on parle de nourriture insuffisante, de travaux trop fatigants, elle se rejettera sur les charges qui lui incombent, sur l'impossibilité de payer le personnel nécessaire à l'entretien de Mieulles.

Pendant un moment, Denise garda le silence. Nous approchions de Sognac et la route formait des lacets qui demandaient toute son attention. Elle reprit peu après :

– Songez que ces enfants, qui jusqu'après leur

première communion avaient une institutrice à demeure, ont été brusquement arrêtées dans leur instruction. Elles n'ont ainsi aucun moyen de gagner leur vie – à moins de se placer comme servantes. Et encore, ont-elles été dirigées de manière à réussir dans cette situation ?

– Peut-être pas, répondis-je, songeant au dîner de la veille qui péchait autant par la préparation que par la quantité.

Nous entrions dans Sognac. Je demandai à ma compagne quelques indications pour les achats que je désirais faire, puis elle me laissa devant une épicerie, en convenant que nous nous retrouverions à l'église.

Je fus la première au rendez-vous et j'eus le temps de faire une assez longue prière, puis d'examiner l'intérieur de cette intéressante petite église ogivale. Denise apparut enfin, se recueillit un moment, puis nous gagnâmes la voiture et nous repartîmes.

– Avez-vous trouvé ce que vous vouliez ? demanda M<sup>lle</sup> Paviers.

– Oui, j’ai eu la prise de courant et le fil chez cet artisan dont vous m’aviez parlé, et il m’a prêté une bouilloire électrique.

– Très bien. Sans quoi, ainsi que je vous l’ai dit tout à l’heure, j’en avais une à votre disposition. Du reste, si vous avez besoin de quoi que ce soit, ne vous gênez pas pour nous le demander. Car je me doute qu’il y a, à Mieulles, le strict nécessaire – tout juste.

– Oui, sauf dans la chambre de Fernande.

– Oh ! celle-là, c’est l’enfant gâtée, paraît-il. D’après M<sup>me</sup> Martoux, on ne lui refuse rien.

– Avec l’argent de M. de Grisolles, sans doute ?

M<sup>lle</sup> Paviers eut un geste dubitatif. Je restai silencieuse, réfléchissant à ce que je venais d’apprendre et qui m’éclairait sur les habitants de Mieulles. Ce fut ma compagne qui reprit la parole :

– Figurez-vous que cette femme, peu après son mariage, a interdit à ses belles-filles toute pratique religieuse.

– Est-ce possible ? Et le père a permis cela ?

– Hélas ! C'est un faible ! Sa première femme le menait comme elle voulait, pour le bien, celle-là. Sa maladie n'a pu que renforcer la malfaisante influence de l'autre. Dans le pays, on prétend qu'elle lui a jeté un sort et qu'il ne pourra en être délivré que par sa mort. Il faut vous dire que la famille de l'ex-M<sup>me</sup> Bergasse a une certaine réputation de sorcellerie.

Denise ralentit à cet instant, le terrain devenant un peu glissant, et nous ne parlâmes plus jusqu'au moment où nous arrivâmes à la route qui menait au Loup-blanc. Là, je déclarai que j'allais descendre pour faire encore un peu de marche jusqu'à Mieulles.

– Comme vous voudrez, dit Denise. Mais quand vous désirerez vous rendre à Sognac, venez chez nous. J'y vais tous les mardis et samedis matin, vers la même heure qu'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à suivre cette route et dans dix minutes vous êtes au hameau du Loup-blanc. Suivez alors l'avenue d'ormes et vous trouverez au bout notre maison.



Je la remerciai chaleureusement, puis je m'informai à quelle heure était la messe, le surlendemain dimanche.

– À huit heures. Venez à la maison, nous vous y mènerons... Si, si, c'est entendu ! Par ce temps, vous n'aurez pas ainsi à faire tout le chemin à pied.

Nous nous serrâmes la main, et je remontai l'allée jusqu'au château.

Quand je traversai la cuisine pour regagner ma chambre, Sylvine se trouvait seule, occupée à laver des salades. Elle m'adressa un vague petit salut, auquel je répondis par un sourire. Ma pitié pour ces enfants s'augmentait depuis que M<sup>lle</sup> Paviers m'avait appris leur triste histoire et je ne leur en voulais pas de leur attitude désobligeante à mon égard, trouvant naturel qu'elles eussent l'âme aigrie et l'esprit défiant.

Dans ma chambre, le feu avait été allumé, mais n'étant pas entretenu, il se mourait. Heureusement on avait laissé du menu bois et je pus le ranimer. Après quoi, j'allai donner à ma malade le remède qu'elle devait prendre avant

son repas. Je la trouvai occupée à se bourrer de fondants. Le sac était presque vide. Je l'admonestai avec une certaine sévérité, ayant l'intuition qu'avec cette nature je devais me faire craindre. Elle prit en effet un air penaud et me promit de ne plus absorber de sucreries à l'heure des repas.

M<sup>me</sup> de Grisolles parut sur ces entrefaites, vêtue de sa chaude robe de chambre, ses cheveux blonds encapuchonnés. Elle souffrait, disait-elle, de névralgies que l'atmosphère glacée de la maison exacerbaît.

Je profitai de sa présence pour lui demander l'autorisation de poser une prise de courant dans ma chambre. Elle acquiesça aussitôt.

– ... Si j'avais su, je vous l'aurais fait mettre la semaine dernière par mon frère, qui est venu passer quelques jours. Mais où avez-vous trouvé ce qu'il vous faut ?

– Au bourg, sur les indications de M<sup>lle</sup> Paviers.

Elle eut un mouvement de surprise.

– M<sup>lle</sup> Paviers ? Vous la connaissez ?

Je lui racontai alors comment, hier, j'avais pu gagner sa demeure – ce dont elle ne s'était pas soucié de s'informer.

J'eus nettement conscience d'une grande contrariété chez elle.

– Ces Paviers ! Des poseurs !

Sa voix avait pris ce ton aigre que j'avais remarqué la veille, quand elle apostrophait Sylvine du haut de l'escalier.

– ... Le père était un mauvais médecin de campagne. Il a dû tuer pas mal de monde dans la contrée. On doit trouver une différence avec le docteur Martoux.

Je ne répondis rien à cette perfide diatribe et pris le flacon de remède pour le reporter dans ma chambre. M<sup>me</sup> de Grisolles posa sur mon bras sa main petite et grasse, où brillaient deux bagues à gros chatons.

– Je ne vous engage pas à avoir des relations avec cette demoiselle. C'est une pimbêche et une très mauvaise langue.

Le ton devenait maintenant douxereux.

Je ripostai froidement :

– Elle ne m’a paru être ni l’une ni l’autre. Je la crois, au contraire, une nature droite et discrète, qualités que je prise par-dessus tout.

La main de M<sup>me</sup> de Grisolles retomba, et je vis qu’elle pinçait fortement les lèvres.

Je trouvai dans ma chambre mon déjeuner qui m’attendait. Du poulet aperçu dans la cuisine, pas de traces. Le plateau contenait une petite omelette – bien réussie d’ailleurs – de la salade où l’huile avait été fort mesurée, un mince morceau de fromage et un peu de mauvais vin. Pour mon appétit aiguisé par le grand air froid, c’était peu. Les provisions faites au bourg parèrent aux déficiences de ce repas. Mais je me réservai d’adresser par la suite des réclamations à mon hôtesse, dès que j’aurais la certitude que la gêne pécuniaire n’existait pas chez elle. Je devinais qu’elle était, comme sa fille, de celles qui écrasent impitoyablement les faibles et plient lâchement devant une volonté un peu ferme.

### III

Je fis le lendemain la connaissance du docteur Martoux. Il entra dans la chambre de Fernande au moment où, la piqûre terminée, je prenais son pouls afin de constater les réactions du cœur. Je vis un gros homme au teint rouge, visiblement alcoolique, dont le regard fuyant et le ton patelin me déplurent aussitôt. Je lui donnai quelques détails sur le traitement que j'appliquais à la malade, et il déclara qu'il s'en remettait entièrement à moi, du moment où j'avais été choisie par le docteur Guyon-Latour. Là-dessus, dithyrambe en l'honneur de celui-ci. M<sup>me</sup> de Grisolles l'interrompit en disant plaintivement :

– Cher docteur, venez me donner une consultation. Je souffre horriblement de mes névralgies !

Ils passèrent dans la chambre voisine. Je demeurai près de Fernande et m'efforçai de

causer avec elle. Mais en dehors de sa propre personne, rien ne l'intéressait. J'avais déjà pu m'apercevoir que son éducation était négligée. Quant à ses lectures, les spécimens que j'avais pu voir me donnaient une piètre idée de la mère qui les fournissait à sa fille.

– Mademoiselle Marsollier, voulez-vous venir un instant ?

Le docteur se tenait au seuil de la chambre. Je le suivis et entrai dans la pièce voisine que je ne connaissais pas encore. Très grande, tendue d'une étoffe damassée aux tons plutôt criards, elle était garnie de meubles ornés de cuivres prétentieux. Un assez bon tapis couvrait le parquet. Ici, comme chez Fernande, le chauffage se trouvait assuré de façon suffisante par un poêle.

M<sup>me</sup> de Grisolles était à demi étendue sur une chaise longue. Le docteur se tourna vers moi.

– Le docteur Guyon-Latour nous a fait grand éloge de votre talent de masseuse, de votre légèreté de main. Il nous a dit que vous réussissiez à calmer les névralgies rebelles à tous médicaments. Voudriez-vous essayer de traiter

M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– Certainement, docteur.

Ma réponse avait été faite sans empressement, après un temps d'hésitation même.

M<sup>me</sup> de Grisolles dut se méprendre sur la cause de cette hésitation, car elle dit en prenant un air pincé :

– Si vous jugez, Mademoiselle, que cela n'est pas compris dans vos attributions...

– En effet, Madame, j'ai été engagée pour soigner Mademoiselle votre fille... Toutefois, je n'ai jamais refusé des soins aux personnes de la famille qui pouvaient en avoir momentanément besoin. J'essayerai donc de vous soulager, comme me le demande le docteur.

– Très bien, très bien ! dit le docteur Martoux en se frottant les mains. Commencez donc, dès maintenant, Mademoiselle Marsollier. La pauvre chère dame souffre tant !

M<sup>me</sup> de Grisolles lui tendit la main, en prenant un air dolent :

– Merci, cher docteur ! Revenez bientôt voir

Fernande, n'est-ce pas ?

– Oui, oui. Mais elle a maintenant sa bonne infirmière et n'a plus guère besoin de moi. Une petite visite d'ami seulement, hein ? Allons, au revoir, Mesdames !

Il s'en alla, lourdaud, vulgaire, et je commençai de soigner M<sup>me</sup> de Grisolles. Je n'étais pas persuadée de l'intensité de ses souffrances. Bien plutôt, je croyais qu'elle était de ces gens qui, rétribuant des services, veulent faire rendre à la personne employée tout ce qu'elle peut donner, et dans ce but inventent n'importe quoi – en la circonstance d'intolérables névralgies. Car son regard, quand elle ne se surveillait point, ne dénotait guère de telles souffrances.

Tout en opérant mon massage, je regardais machinalement autour de moi. Mon attention fut attirée par un très grand tableau assez singulièrement placé au-dessus du lit. Il représentait un homme en tenue de guerre du temps d'Henri III, qui tenait à la main un bâton de maréchal. Le cadre, visiblement ancien, était



recouvert d'une dorure patinée par les ans. Suivant la direction de mon regard, M<sup>me</sup> de Grisolles dit en se rengorgeant :

– C'est un de nos ancêtres, le maréchal de Grisolles.

– Ce cadre doit peser un poids considérable. Je n'aimerais pas le sentir au-dessus de ma tête, quand je dors. Si jamais il tombait...

– Oh ! il n'y a rien à craindre ! Je fais vérifier souvent la solidité des forts cordons qui le retiennent. Ce tableau était dans le salon. Je l'ai fait porter ici quand nous avons été obligés de vendre presque tout l'ameublement. Mon mari y tient beaucoup et à cause de cela j'ai voulu le conserver.

Elle eut un long regard de complaisance vers l'effigie du maréchal. Je pensai qu'elle devait y tenir au moins autant que M. de Grisolles et qu'elle en arrivait à se croire elle-même la descendante directe de ce haut personnage.

Comme je me retirais, le massage terminé, je me heurtai presque à la porte contre Thècle

chargée d'un balai et d'une pelle à poussière. M<sup>me</sup> de Grisolles lui cria :

– Attends un moment. Je ne suis pas prête. Balaye le couloir en attendant, pour ne pas perdre ton temps, selon ton habitude.

Dans la pénombre, je vis se crisper les traits fins et je saisis au passage un noir regard dirigé vers la chambre que je quittais.

Il avait gelé assez fortement dans la nuit, mais ce matin un soleil qui n'était déjà plus hivernal promettait de détendre l'atmosphère. Puisque j'étais libre jusqu'au déjeuner, je décidai d'explorer les alentours du château et en particulier d'aller faire connaissance avec le donjon, aperçu de Sognac le jour de mon arrivée. Comme la veille, je sortis par la petite porte de la tour, mais au lieu de gagner l'allée qui menait à la route, je contournai le château.

La tour ronde se liait par un bâtiment surmonté d'une croix – la chapelle probablement – à l'aile qui faisait face à celle où je logeais, ainsi que M<sup>me</sup> de Grisolles et sa fille. Elles devaient être toutes deux moins anciennes que le

reste du logis, ne remontant probablement qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Entre elles s'étendait une cour pavée, encadrée de parterres abandonnés. Au-delà commençait le parc. Proche du château, il avait dû être autrefois bien entretenu, mais là aussi le délaissement faisait son œuvre. Encore, aujourd'hui, la neige paraît-elle cette vétusté, cet abandon qui semblait ainsi moins frappants qu'à l'intérieur du logis.

J'avancai dans une allée, entre des arbres d'où pendaient de brillantes stalactites. Le soleil me réchauffait délicieusement. Devant moi, dans la neige, s'étendaient des traces de pas. Elles tournaient dans une allée plus étroite. En la suivant, j'arrivai en face du donjon.

Les chauds rayons frappaient sa masse carrée, ses larges pierres rousses, sa porte épaisse garnie d'une énorme serrure, ses étroites fenêtres semblables à des meurtrières. En le contournant, je vis qu'il se trouvait placé presque au bord du plateau rocheux sur lequel était bâti le château. Le roc, ici, plongeait à pic dans la vallée où se trouvait le bourg de Sognac que j'apercevais tout

blanc au bord de sa rivière torrentueuse, éclairé par la blonde lumière de cette matinée.

Je continuai ma promenade le long de cette falaise. Il y avait là un foisonnement d'arbustes, parmi lesquels serpentait un sentier. Celui-ci se prolongeait dans un bois qui faisait suite au parc, peu étendu, et qui s'élevait en pente douce, vers les monts que j'avais aperçus pendant mon trajet en voiture.

Pour revenir, je pris un autre sentier qui me ramena vers le donjon. Je remarquai au passage que les traces de pas se continuaient jusqu'à sa porte. Il devait donc être utilisé par les habitants de Mieulles.

À cette heure proche de midi, le soleil pénétrait dans la cour, entre les ailes, et chauffait le corps de logis principal, ses vieilles pierres, ses petites vitres verdâtres et poussiéreuses. Je songeai qu'il devait y avoir de ce côté une sortie, qui m'épargnerait une autre fois de faire le tour du château pour gagner le parc. Suivant les traces de pas dans la neige, je gagnai l'aile gauche jusqu'à une porte-fenêtre où elles s'arrêtaient.

Mais cette porte était fermée, ses volets intérieurs clos. Je traversai la cour pour voir si je serais plus heureuse à l'aile droite, celle où je logeais. Il y avait bien là plusieurs portes-fenêtres, mais fermées également. Force me fut de reprendre le même chemin qu'à l'aller pour regagner mon gîte.

Comme j'entrais dans la tour, je rencontrai le vieux Saturnin qui venait sans doute du cellier, car il tenait à la main une bouteille d'âge vénérable, à en juger par la poussière mêlée de toiles d'araignées qui la couvrait. Je l'interrogeai au sujet d'une sortie possible sur l'autre façade.

Il eut un petit hochement de tête, en répondant :

– Tout est condamné par-là, Mademoiselle. Ce sont des pièces qu'on n'habite plus.

– Cependant, quelqu'un doit sortir de ce côté, puisqu'il y a des traces de pas dans la neige ?

Je crus voir une lueur de contrariété dans les yeux glacés du vieillard.

– Oui, moi, quelquefois. Mais tout est

tellement délabré dans cette partie du château, le pavage des salles est en si mauvais état, qu'il y aurait danger d'y passer, pour quelqu'un de pas habitué.

Il s'interrompit pour appeler Sylvine, qui apparaissait au seuil d'une porte.

– Eh ! Sylvine, prenez cette bouteille, nettoyez-la et montez-la à Madame en même temps que le plateau.

Je songeai : « Tiens, elle ne se contente pas du mauvais vin qu'elle me fait servir, M<sup>me</sup> de Grisolles ! Il lui faut des vieilles bouteilles de derrière les fagots. Je pense que ses pauvres belles-filles en auraient plus besoin qu'elle, pour se remonter un peu. »

## IV

Il y eut le lendemain un brusque dégel et pendant quelques jours la cour et l'avenue furent transformées en un cloaque, où je m'aventurai seulement pour prendre l'air dans le courant de la journée. Impossible de me rendre le dimanche à Sognac pour la messe. Dans ma chambre mal chauffée – le bois m'était mesuré comme le reste – je tricotais et brodais, combattant de mon mieux l'ennui que, jusqu'alors, j'avais si rarement connu.

Oui, je m'ennuyais dans cette demeure lugubre, inconfortable, près de ces femmes dont la vulgarité d'esprit se révélait à moi chaque jour. En outre, ce temps de dégel éprouvait Fernande, non moins que l'inévitable réaction du traitement que je lui faisais suivre. Elle se plaignait, déclarait qu'elle ne voulait plus de ces piqûres, et je devais recourir à toute ma patience pour la

persuader, ainsi que sa mère, aussi peu raisonnable qu'elle.

Je n'avais toujours guère de rapports avec M<sup>me</sup> de Grisolles. Sylvine continuait de m'apporter mes repas – plus copieux, depuis une réclamation faite par moi à M<sup>me</sup> de Grisolles. Elle ne me parlait pas et me répondait par monosyllabes si je lui adressais une question. Sa maigreur, ses yeux cernés, ses lèvres si pâles dénonçaient un état d'anémie prononcé. Dans ses beaux yeux tristes, je discernais une lassitude infinie.

Un matin, comme elle posait un plat près de moi, je mis ma main sur la sienne, fine, charmante, mais dont l'épiderme était durci par les rudes besognes ménagères que lui imposait sa belle-mère.

– Il faudrait vous soigner, Mademoiselle Sylvine, dis-je avec douceur.

Elle me regarda comme si elle ne comprenait pas. Puis il y eut sur sa bouche une sorte de sourire. Oui, appelons cela un sourire, bien que ce fût si douloureux, si étrangement pathétique.



– Me soigner ? répéta-t-elle.

Ses épaules se levèrent légèrement sous l'étoffe élimée qui les couvrait. Sans un mot de plus, elle se détourna et quitta la chambre.

Que pouvais-je faire pour cette pauvre enfant, qui semblait ainsi refuser ma sympathie ? Mais je souffrais de ne pouvoir lui venir en aide. Parler en sa faveur à M<sup>me</sup> de Grisolles ne servirait de rien. Cette femme agissait sciemment et ce n'était pas là une des moindres causes des sentiments fort dénués de bienveillance que j'éprouvais à son égard.

Thècle me demeurait encore plus lointaine. Je la voyais beaucoup plus rarement. Elle faisait le service de sa belle-mère et de Fernande, et parfois je la rencontrais dans le couloir, portant balai et brosses, vêtue d'une vieille blouse raccommodée en maints endroits. À peine esquissait-elle une sorte de salut et son regard, se croisant un instant avec le mien, me donnait l'impression d'une hostilité secrète, ou d'une sombre méfiance.

Dans la nuit du lundi au mardi, une tempête

s'éleva, et au matin, le soleil apparut dans un ciel dégagé, d'un bleu léger. Quand j'en eus terminé avec les soins donnés à Fernande, je m'équipai pour une promenade. Je voulais aller au Loup-blanc, faire connaissance avec ce hameau où habitaient les Paviers. En traversant la cuisine, je vis Thècle montée sur un escabeau, occupée à passer une tête de loup miteuse sur les grosses poutres brunes du plafond. Elle feignit de ne pas me voir, mais Sylvine, qui plumait un canard, m'adressa son bref salut ordinaire.

Dans la cour, Saturnin, vêtu d'une blouse noire et coiffé d'un bizarre chapeau rond, se tenait debout près d'une vieille automobile. Il me salua et me demanda :

– Avez-vous des commissions à Sognac, Mademoiselle ? J'y vais et je peux vous y conduire.

– Non, je vous remercie. Je vais seulement jusqu'au Loup-blanc.

– Je peux vous laisser à l'entrée du chemin.

J'acceptai, car l'avenue restait encore fort

boueuse, bien que le vent de la nuit eût commencé de l'assécher. Je montai donc dans la guimbarde dont l'apparence vétuste me donnait quelque méfiance, et Saturnin, s'installant sur le siège avant, la mit en marche non sans difficulté. Elle semblait à moitié démolie et en marche, les craquements de sa carrosserie, le bruit anormal du moteur me donnaient l'impression qu'elle allait s'arrêter d'un moment à l'autre.

Nous arrivâmes néanmoins sans encombre jusqu'au chemin du Loup-blanc. Je descendis et remerciai le vieillard. Il répondit : « À votre service, Mademoiselle », et remit en marche son tacot.

Tandis que j'avancais sur l'étroite route qui montait assez sensiblement, je me demandais pourquoi cet homme, toujours poli, m'inspirait une sorte de répulsion. Était-ce à cause de ces yeux semblables à une eau gelée ? Ou bien pour ce quelque chose de cauteleux qui existait chez lui ? Il paraissait en tout cas jouir de la confiance de M<sup>me</sup> de Grisolles. Les clefs des armoires à provisions, de la cave, du bûcher étaient entre ses

mains ; il commandait Thècle et Sylvine, tout comme un majordome à l'égard des servantes. Il semblait dans cette antique demeure une sorte de maître Jacques, intendant, chauffeur, valet, cuisinier même, car en traversant la cuisine, je l'avais vu à deux reprises occupé à faire cuire dans une poêle un mince morceau de viande.

Le chemin où j'étais engagée serpentait entre des prés gonflés d'humidité. Sur les hauteurs boisées qui me faisaient face, la neige demeurait encore, d'une étincelante blancheur sous le soleil. Une petite maison paysanne apparut sur ma droite, précédée de son jardin. Puis d'autres, essaimées capricieusement. Une barrière de bois peinte en brun, ouverte, précédait une avenue d'ormes. Par-delà les frondaisons dépouillées, je distinguai une longue maison basse. Ce devait être la demeure des Paviers.

Comme je me détournais pour rebrousser chemin, je vis déboucher d'un sentier Denise, qui tenait à la main un panier plein d'œufs. Elle eut une exclamation joyeuse.

– Quelle bonne surprise ! Vous veniez faire

connaissance avec la maison ?

– J’ai pris le Loup-blanc pour but de ma promenade. Le vieux Saturnin, en allant à Sognac avec la voiture, m’a laissée près du chemin.

Elle se mit à rire.

– Ah ! vous avez fait connaissance avec l’auto de la châtelaine ? Pas très confortable, dites ?

– Moins que confortable. Je me demande comment elle peut marcher encore !

Nous nous serrâmes la main. Puis M<sup>lle</sup> Paviers déclara :

– Vous allez venir vous reposer un peu à la maison... Si, si, venez. Cela ne me dérange pas du tout et me fera plaisir.

Nous nous engageâmes dans l’allée. Elle me dit qu’elle venait de chercher des œufs à la ferme qui leur appartenait. Son frère et elle s’occupaient principalement d’élevage. Ils avaient une petite laiterie qui fournissait de beurre et de fromage les alentours. Des moutons pacageaient à quelques kilomètres d’ici, sur un terrain où ils trouvaient une nourriture abondante.

– Vous aimez cette existence ? demandai-je.

– Beaucoup. Si je me marie, je ne voudrais pas habiter la ville.

Nous arrivions dans le jardin qui précédait la maison. Celle-ci, couleur de vieil ocre, devait être garnie de feuillage aux beaux jours, comme en témoignaient les tiges dépouillées qui étreignaient ses murs. Un seul étage s'élevait au-dessus du rez-de-chaussée. Au seuil d'une porte-fenêtre parut Bernard Paviers, chaussé de bottes boueuses, vêtu d'un costume de tweed un peu fané, mais de bonne coupe. Il s'avança pour me saluer, en s'excusant de se présenter ainsi. Mais il venait de rentrer et n'avait pas eu le temps de se changer.

Nous entrâmes dans un salon clair et accueillant avec ses tentures de perse à fleurs, ses meubles vieillots bien entretenus. Une corbeille à ouvrage, un piano ouvert, des livres sur une table témoignaient que dans cette pièce se tenaient habituellement le frère et la sœur.

– Avez-vous beaucoup souffert du froid, dans ce Mieulles ? demanda M. Paviers quand nous

fûmes assis près d'un pétillant feu de bois.

– Hélas ! oui ! Ce logis est une glacière. Les seules chambres de M<sup>me</sup> de Grisolles et de Fernande sont convenablement chauffées.

– Et les pauvres jeunes filles, naturellement, n'ont pas le droit au chauffage ?

– Non, les pauvres enfants ! C'est une pitié de les voir ainsi traitées. Sylvine surtout paraît vraiment atteinte dans sa santé.

– Je l'ai aperçue un jour sur la route – chose rare, car sa sœur et elle semblent ne sortir que pour aller à la ferme proche de Mieulles. J'ai été frappé de sa maigreur, de sa mine défaite.

– Et les malheureuses sont obligées d'obéir à cette femme, qui s'est fait donner tous pouvoirs par leur père ! dit Denise avec indignation. Sait-on cependant si M. de Grisolles, ayant le cerveau affaibli, a bien le contrôle de ses actes ? Il a pu être convaincu par sa femme...

– Il l'a été certainement, interrompit Bernard. Mais jusqu'à quel point ? Son état le laisse-t-il conscient de sa conduite odieuse à l'égard de ses

filles livrées à une marâtre ? Nous l'ignorons.

– Votre manque de sympathie pour M<sup>me</sup> de Grisolles persiste-t-il ? me demanda en souriant Denise.

Je dus avouer qu'il s'était augmenté encore, dans la fréquentation quotidienne de la châtelaine, à tel point que la perspective de passer deux ou trois mois à Mieulles me semblait extrêmement pénible. Sa fille et elle m'inspiraient un singulier éloignement, que je n'avais jamais ressenti à ce degré pour personne d'autre.

Denise eut vers moi un regard de compassion.

– Espérons que votre malade se guérira vite !  
Y a-t-il déjà un peu de mieux ?

– Oui, je ne suis pas mécontente. Mais je dois lutter contre la mère qui entraverait volontiers le traitement par ses gâteries vraiment ridicules.

Puis nous parlâmes d'autre chose. Denise me conta la légende du Loup-blanc, qui avait donné son nom au hameau. Bernard me vanta ardemment les beautés de sa province. Je me



sentais bien, dans cette maison nette et claire, comme devait l'être l'âme de mes hôtes. La droiture se décelait dans leur regard, direct et franc. Bernard avait une physionomie agréable, intelligente, et il semblait de nature gaie, avec une pointe d'humour. Je les quittai sur la meilleure impression, en leur promettant de revenir bientôt.

– Sans cela, vous moisirez complètement à Mieulles ! ajouta Denise en riant.

Il fut en outre convenu que le dimanche suivant, son frère et elle viendraient m'attendre avec la voiture à l'entrée de l'avenue, pour m'emmener à la messe de sept heures.

Quand je rentrai à Mieulles, venant de cette accueillante demeure et de la route ensoleillée, l'atmosphère de ce triste logis me parut plus glaciale encore, à tous points de vue. Près de la porte de la tour, Sylvine cassait du petit bois. Je lui adressai un sourire, auquel répondit un regard triste et vague, vraiment navrant.

Comme j'allais atteindre la cuisine, qu'il me fallait toujours traverser pour gagner l'aile droite

du château, les autres pièces du rez-de-chaussée étant fermées, la voix de M<sup>me</sup> de Grisolles parvint à mes oreilles, aigre et mauvaise :

– Tu nous fais une cuisine odieuse !... exprès, hein, méchante gale ? Mais je vais t'apprendre à y mettre plus de soin !

– Si vous me touchez, prenez garde !

La voix de Thècle était sèche, sifflante.

– Prendre garde à quoi, imbécile ? Crois-tu que je me soucie de tes menaces ? Oui, oui, si tes yeux pouvaient me tuer, je serais déjà morte depuis longtemps.

Un ricanement punctua la phrase. Je jugeai bon à ce moment d'interrompre cette pénible scène en poussant la porte de la cuisine.

M<sup>me</sup> de Grisolles se détourna et, me reconnaissant, prit une physionomie amène.

– Ah ! vous étiez en promenade, Mademoiselle ? Il fait beau ce matin, mais les routes sont mauvaises.

Je lui répondis machinalement, tout en jetant un coup d'œil vers Thècle. Le regard qu'elle

dirigeait vers sa belle-mère contenait une telle intensité de haine que j'en eus le frisson.

– Saturnin est allé à Sognac, reprit M<sup>me</sup> de Grisolles. J'ai oublié de vous demander si vous aviez des commissions.

– Je l'ai trouvé dans la cour en sortant, et il m'a emmenée jusqu'au chemin du Loup-blanc.

– Au Loup-blanc ? Vous alliez voir M<sup>lle</sup> Paviers ?

Son ton, son regard inquisiteur me déplurent. Je répondis assez sèchement :

– Non, mais je l'ai rencontrée et elle m'a fort aimablement invitée à entrer chez elle. C'est une personne fort sympathique, comme son frère, d'ailleurs.

Elle pinça les lèvres.

– Je ne les juge pas ainsi. Mais vous êtes libre, naturellement...

– Je le pense bien.

Sur ces mots, prononcés nettement afin qu'elle comprit que je ne me laisserais pas circonvenir, je

me dirigeai vers la sortie de la cuisine. S'adressant à Thècle, qui nous tournait maintenant le dos, elle dit aigrement :

– Tâche d'arranger ce lapin un peu mieux que celui de la semaine dernière et ne fais pas brûler les pommes de terre, cuisinière de pacotille !

Puis elle me rejoignit dans le vestibule, au pied de l'escalier où je m'engageais déjà.

– Vous me jugez peut-être trop sévère, Mademoiselle ?

Elle avait repris son ton doucereux.

– ... Mais la mauvaise volonté de cette enfant est exaspérante ! Car il n'y a pas de doute qu'elle rate exprès tous ses plats. C'est une véritable peine pour moi de la voir affligée d'un pareil caractère.

– Peut-être serait-il plus agréable si elle était plus heureuse, dis-je sèchement.

– Heureuse ? Et qui donc plus que moi souhaite qu'elle le soit ? Mais aux bontés que l'on a pour elle, elle n'a toujours répondu que par l'ingratitude.

Je ne répliquai rien. Cette hypocrisie me soulevait le cœur. Je continuai de monter et, tandis que M<sup>me</sup> de Grisolles entraît chez sa fille, je regagnai ma chambre.

Le soleil l'envahissait à cette heure, entrant par les deux fenêtres ouvertes avec l'air vif et frais. Après avoir ranimé le feu, je m'approchai de l'une d'elles et m'accoudai à l'appui du balcon rouillé. Délivrée de la neige, la grande pelouse apparaissait dans tout son abandon. On y voyait encore le tracé de quelques corbeilles. Au delà, dans cette lumière déjà printanière, se dessinaient les ramures dénudées du parc dont j'avais eu quelques jours auparavant un aperçu.

Les instants passés avec Denise Paviers et son frère m'avaient fait retrouver tout mon équilibre moral, un peu entamé depuis que je séjournais à Mieulles. Mais aussitôt rentrée dans ce lugubre logis, voici que je sentais à nouveau cette singulière impression d'ennui, de vague inquiétude, si étrangère à ma nature. L'atmosphère de cette demeure pesait sur moi, véritablement. Ces malheureuses jeunes filles

persécutées, cette marâtre hypocrite, Fernande, dont l'âme se révélait si mesquine et vicieuse, et ce Saturnin lui-même... oui, tout ici était pour moi infiniment pénible.

Mais, en écartant ces pensées déprimantes, je quittai la fenêtre et m'assis à ma table pour terminer la lettre, commencée la veille, où je donnais au docteur Guyon-Latour des nouvelles de ma maladie.

## V

Il y eut encore les jours suivants de ces belles éclaircies printanières, coupées de giboulées. J'eus peine à obtenir de Fernande, frileuse et peu accoutumée à l'hygiène, qu'elle me laissât ouvrir sa fenêtre une heure par jour, alors que le soleil inondait sa chambre. M<sup>me</sup> de Grisolles gémissait : « Mais elle va attraper la mort ! Une enfant si délicate ! » J'avais pris le parti de ne plus l'écouter, et, ayant bien couvert le malade, je demeurai près d'elle jusqu'à ce que l'heure fût écoulée. Dès le second jour, sa mine paraissait meilleure et elle prenait un peu d'appétit.

– Vous voyez que j'avais raison, Fernande, dis-je en lui faisant remarquer ce résultat.

De mauvaise foi, elle répliqua, l'air boudeur :

– Cela aurait été la même chose autrement.

Je résistai à la tentation de lui répondre

vertement, en songeant qu'elle était une malade. Jamais, jusqu'alors, et bien que j'eusse affaire parfois à des caractères peu faciles, la vertu de patience ne m'avait paru plus dure.

Comme ils me l'avaient promis, M<sup>lle</sup> Paviers et son frère vinrent me chercher de bonne heure le dimanche. Dans leur banc, j'assistai à la messe. Je pus constater à la sortie la sympathie dont ils jouissaient, en voyant la façon dont les gens du pays les saluaient.

– De braves gens, dit Denise, tandis que nous nous installions dans la voiture. Du moins, presque tous. Car il y a naturellement toujours de la mauvaise graine... Tenez, en voilà.

Elle me montrait une jeune fille en robe voyante, à la mine hardie, qui s'en allait à bicyclette accompagnée de deux jeunes gens.

– ... C'est la fille du fermier de M<sup>me</sup> de Grisolles. Elle vient depuis quelque temps à la messe parce qu'elle court après le fils du menuisier, qui est un bien-pensant. Espérons qu'il ne se laissera pas prendre, le pauvre garçon !



La voiture me reconduisit jusqu'à l'avenue de Mieulles. Il fut convenu que j'irais dans l'après-midi prendre le thé chez mes nouveaux amis et que je reviendrais à bicyclette, Denise me prêtant une des deux qu'elle possédait, pour la durée de mon séjour à Mieulles.

Dans la cour se trouvait une petite automobile beige. Une visite ? Jusqu'ici, il n'y en avait pas eu dans ce triste château, qui me donnait l'impression d'être mis à l'index.

J'allai quitter mes vêtements de sortie et revêtir ma blouse, puis j'entrai chez Fernande. Je vis qu'elle fourrait quelque chose sous son oreiller. Ce n'était pas la première fois que je surprénais ce geste. Je me doutais bien que sa mère, malgré ma désapprobation, lui apportait chocolats et sucreries, qui ne contribuaient pas peu à lui ôter l'appétit.

Il y avait, étendue sur le lit, un carré de soie imprimée, aux nuances vives. Fernande le prit entre ses doigts.

– Regardez le joli fichu que m'a apporté mon oncle. Il vient passer la journée avec nous. J'en

suis contente, car il raconte des histoires bien amusantes.

Je lui fis sa piqûre. Comme je rangeais la seringue, M<sup>me</sup> de Grisolles sortit de sa chambre, suivie d'un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, légèrement corpulent, vêtu avec une recherche quelque peu prétentieuse.

– Ah ! vous êtes là, Mademoiselle !... Je vous présente mon frère, Anatole Pontet.

Souriant, affable, M. Pontet me tendit une main courte et grasse, où brillait une grosse chevalière.

– Enchanté, Mademoiselle, de faire votre connaissance... Vous avez déjà à moitié guéri cette chère petite fille, paraît-il ?

– C'est un peu exagéré ! répliquai-je. Il y a du mieux mais il nous faut travailler encore pour arriver au résultat désiré.

– Dès que je serai guérie, tu m'emmèneras au cinéma à Limoges, tonton Anatole ? dit Fernande.

– Au cinéma et où tu voudras, ma bichette !

Il s'approchait du lit et donnait de légères tapes sur la joue pâle de sa nièce.

– ... Nous ferons une petite noce en ton honneur. Tiens, à propos, j'ai une bouteille de champagne dans le coffre de ma voiture. Ce n'est pas interdit, Mademoiselle ?

– Mais non, Monsieur, une fois en passant.

Dès le premier abord, je trouvai déplaisant cet homme à la mine avantageuse, dont les yeux noirs, sous les paupières déjà flétries, avaient un regard aigu, acéré comme une lame, qui démentait le sourire mielleux des grosses lèvres ouvertes sur des dents aurifiées.

– M<sup>lle</sup> Marsollier est tellement sévère ! dit M<sup>me</sup> de Grisolles.

Elle affectait un ton de plaisanterie, mais je savais qu'elle m'en voulait de surveiller les écarts de régime de la malade.

– Je le suis pour le bien de votre fille, Madame, répliquai-je sèchement.

M. Pontet approuva :

– Bien sûr, Mademoiselle ! Ma sœur n'en

doute pas. Mais c'est une maman-gâteau... un peu trop, évidemment.

M<sup>me</sup> de Grisolles riposta, l'air pincé :

– Tu n'y connais rien. Tu n'as pas d'enfant. D'ailleurs, tu gâtes Fernande autant que moi, quand tu es ici.

– Eh ! c'est le rôle d'oncle, ma chère. D'oncle de passage, surtout.

Les laissant à leur discussion, je quittai la pièce. Je me mis à lire jusqu'au repas, que Sylvine m'apporta un peu en retard. Je la trouvai plus pâle encore, avec des cernes plus accentués sous les yeux. Elle avait une robe si usée que la trame apparaissait partout. Ses jambes, maigres et brunes, étaient nues et ses pieds chaussés de sandales usées. Elle semblait transie de froid. Je lui dis :

– Chauffez-vous un instant, Mademoiselle Sylvine... Tenez, prenez ce fauteuil.

Elle me regarda avec une sorte de surprise. Puis elle secoua la tête.

– C'est inutile, je suis habituée... Et après, cela

paraîtrait plus dur.

– Mais vous semblez malade, ma pauvre enfant. Il faudrait le dire à M<sup>me</sup> de Grisolles, pour qu'elle vous fasse soigner.

Une sorte de rire, qui ressemblait plutôt à un sanglot, s'étrangla dans sa gorge.

– Le dire à... ? Vous ne la connaissez donc pas encore ?

– Ne pourriez-vous écrire à votre père, lui dire en quelle situation vous vous trouvez ? Peut-être ne le sait-il pas ?

– Mon père ? Il lui a donné tous les droits. Nous n'existons plus pour lui.

Quel accent de navrante amertume ! Je me levai et posai une main sur son épaule.

– Voulez-vous que je lui écrive ?... Je lui exposerai les faits. Votre belle-mère les lui a peut-être présentés sous un autre jour. Il n'est pas possible qu'il autorise ce qui se passe ici !

Elle murmura, les lèvres tremblantes :

– Je ne sais pas son adresse... Et puis, c'est

inutile. Il ne croira toujours qu'elle.

En s'écartant de moi, elle se détourna et quitta la pièce.

Tandis que je commençais le déjeuner, je songeai que malheureusement elle pouvait avoir raison. M<sup>me</sup> de Grisolles devait avoir pris d'autant plus d'empire sur son mari que celui-ci avait le cerveau fatigué. De cet affaiblissement cérébral, il eût peut-être été possible de tirer profit pour enlever ces jeunes filles à la domination de leur belle-mère. Mais elles étaient isolées, sans rapport avec quiconque. Il semblait vraiment difficile de leur venir en aide.

Je résolus de consulter les Paviers à ce sujet, car je trouvais impossible d'abandonner ces pauvres enfants sans chercher à les secourir.

Vers quatre heures, quand j'eus donné à Fernande les soins habituels, je partis pour le Loup-blanc. Denise m'accueillit amicalement, et peu après apparut Bernard. Il tenait à la main un paquet qu'il posa près de moi sur une table.

– Voilà les livres que nous vous avons

promis, pour vous aider à passer le temps dans ce sombre Mieulles. Nous en aurons d'autres encore à votre disposition.

Je le remerciai. Puis je parlai de M. Pontet, de l'impression désagréable qu'il m'avait faite.

— Nous ne le connaissons pas, dit Bernard. Il est, je crois, représentant de commerce.

— Heureusement, il doit repartir demain matin, car il n'ajoute rien à l'agrément de Mieulles, — pour moi du moins. Et sa présence ne peut occasionner qu'un surcroît de fatigue à ces pauvres petites.

Dès qu'il était question de Thècle et de Sylvine, je voyais que mes hôtes se trouvaient intéressés. Je leur racontai mon bref entretien avec Sylvine. Denise fit observer :

— Elle a raison, cette pauvre enfant. Une démarche auprès de son père me paraît bien inutile. Cette femme l'a dominé, lui a fait faire toutes ses volontés alors qu'il jouissait de ses facultés. Ce n'était pas un mauvais homme, mais un être sans caractère. Que peut-on maintenant

espérer de lui, mentalement diminué ?

– Il ne serait peut-être pas inutile, quand même, de consulter un homme de loi, dit Bernard. Je connais un bon avocat à Limoges. Le mois prochain, j'ai affaire là-bas ; je pourrai le voir en même temps.

Denise approuva :

– C'est une excellente idée ! On peut avoir confiance en M<sup>e</sup> Marchand... Ainsi, ces enfants ne savent même pas où se trouve leur père ?

– Non, d'après ce que m'a dit Sylvine. Depuis combien de temps est-il dans cette maison de santé ?

Denise réfléchit un instant, avant de répondre :

– Trois ans environ, je crois. Le bruit se répandit dans le pays qu'il avait quitté Mieulles pour se faire soigner en Suisse. On ne le voyait déjà plus guère auparavant. Sa tenue, autrefois très soignée, était négligée. Il ne se rasait plus, semblait fuir la vue de ses semblables. On racontait qu'il buvait, encouragé en cela par sa femme. Celle-ci avait renvoyé tous les serviteurs,



en disant qu'elle n'avait plus les moyens de les conserver et elle avait fait venir ce Saturnin, un de ses cousins éloignés, un ancien domestique, racontait-on. C'est à ce moment qu'on a supprimé aussi l'institutrice des deux fillettes et que leur belle-mère a commencé d'en faire ses servantes. Le père était là encore ; donc il consentait à cela, comme à la vente des terres, des meubles, de l'argenterie, enfin de tout ce qui avait quelque valeur.

— Et le produit de ces ventes, qu'est-il devenu ?

— Ce serait une chose intéressante à savoir, dit Bernard. M. de Grisolles aurait dilapidé sa fortune en mauvais placements, spéculations hasardeuses, d'après ce que racontait sa femme à l'époque. Cela nous étonnait, ayant toujours entendu mon père, qui le connaissait bien, nous dire qu'on ne pouvait trouver d'homme plus prudent, plus timoré même, dès qu'il s'agissait d'opérations boursières. Il leur préférait l'achat de terres. Aussi avait-il d'importantes propriétés, ici et dans le Périgord, pays de sa mère. Tout cela

a disparu en quelques années.

– Mais la première M<sup>me</sup> de Grisolles n'avait-elle pas quelque fortune ?

– Très peu de chose. Et ils s'étaient mariés sous le régime de la séparation de biens. Le père de M. de Grisolles l'avait ainsi voulu, car lui était un homme intéressé et il désapprouvait ce mariage avec une jeune fille qui n'apportait qu'une dot insignifiante.

– Ainsi donc, il a pu réaliser terres et valeurs et frustrer ses filles au profit de sa seconde femme ?

– Il l'a pu, sans conteste.

– Et je ne doute point qu'il en soit ainsi, ajouta Denise. Mais là, que faire ? Il faudrait prouver que le produit de ces ventes est entre les mains de cette femme et elle est probablement assez rusée, assez adroite, pour avoir pris ses précautions. Mais c'est affreux, de penser que ces jeunes filles se trouvent par elle réduites à la misère !

– À leur majorité, elles pourront s'évader de ce bagne, dit Bernard. Mais il ne leur restera que

la ressource de se placer comme servantes.

– À la condition encore que leur santé ait résisté jusque-là, répliquai-je. J'en doute, surtout pour Sylvine. Thècle ne donne pas cette même impression de faiblesse.

– Sa sœur vous paraît plus sympathique, n'est-ce pas ?

– Oui, beaucoup plus. Mais à vrai dire, je n'ai guère de rapports avec l'aînée. D'après l'animosité particulière que semble lui témoigner M<sup>me</sup> de Grisolles, je suppose que Thècle doit, plus que sa sœur, tenir tête à sa marâtre.

Puis la conversation changea de sujet. Denise servit le thé, fit un peu de musique. Nous convînmes d'une excursion pour le premier dimanche où le temps se montrerait favorable. Enfin, vers six heures, je m'en allai sur la bicyclette prêtée par M<sup>lle</sup> Paviers.

Dans la cour de Mieulles. M. Pontet, debout près de la portière ouverte de sa voiture, rangeait à l'intérieur des petites caissettes que lui passait Sylvine. Il m'adressa un de ses désagréables

sourires.

– Des œufs frais. J'en emporte toujours quand je viens ici. J'aime en prendre deux chaque jour à mon petit déjeuner.

– C'est un agréable repas, dis-je froidement.

Et je passai, peu soucieuse de continuer l'entretien, comme je voyais qu'il était disposé à le faire.

Quand j'eus rangé ma bicyclette, au rez-de-chaussée de la tour, je me dirigeai vers ma chambre. Une porte était ouverte en face d'elle, de l'autre côté du couloir. Je vis une grande pièce assez bien meublée. Ce devait être la chambre réservée à M. Pontet. Une forte odeur de tabac s'en échappait. La pièce suivante était également ouverte. Y entendant du bruit, je m'avançai et vis Thècle occupée à chercher parmi un amas d'objets hétéroclites. Elle tourna un peu la tête, me jeta un coup d'œil et continua sa besogne.

– N'y aurait-il pas ici un morceau de linoléum que je pourrais mettre devant ma cheminée pour protéger le parquet ?

– Je ne sais pas... je vais voir.

– Je puis chercher moi-même, dis-je.

J'entrai dans cette grande chambre transformée en débarras. Elle était assombrie par les volets clos. Je me mis à fouiller parmi ce bric-à-brac, tandis que de son côté, Thècle faisait de même. Ne trouvant rien, j'avisai, dans un angle, une porte qui semblait celle d'un placard. Je l'ouvris et aperçus un petit escalier aux marches couvertes de poussière.

– Tiens, on peut donc descendre par ici au rez-de-chaussée ?

– Oui, dit laconiquement Thècle.

Elle venait de découvrir un vieux pot de faïence au bec brisé, qui devait faire son affaire, car sans un mot de plus, elle quitta la pièce.

## VI

Je trouvais assez désagréable, chaque fois que j'allais prendre l'air dans le parc, d'avoir à traverser la cuisine pour sortir par la porte de la tour et longer ensuite tout l'ancien bâtiment ainsi que l'aile gauche, alors qu'il eût été simple de passer par l'une des pièces du rez-de-chaussée, donnant sur la cour qui s'étendait entre les deux ailes. La découverte de cet escalier dérobé me donna l'idée de chercher un passage par là. Je le descendis donc le lendemain matin. Au bas, il y avait une porte que j'ouvris, pour entrer dans une grande pièce dénudée, lambrissée de gris clair. Les portes vitrées étaient fermées à clef ; les persiennes closes ne laissaient pénétrer qu'un jour avare. Je passai dans les pièces suivantes, aussi dépourvues de meubles. La dernière donnait dans une longue galerie voûtée, qui faisait partie de l'ancien bâtiment et communiquait avec les deux ailes. Par les fenêtres cintrées, aux

profondes embrasures, je voyais la cour pavée, entre ses parterres délaissés. Comme il faisait moins sombre ici, je remarquai sur le dallage de pierre, couvert de poussière, de nombreuses traces de pas. On utilisait donc ces pièces comme passage. Pourquoi Saturnin avait-il prétendu que l'état de délabrement de ce rez-de-chaussée présentait un danger ? Il avait parlé de pavage en mauvais état. Or, je ne voyais rien de cela, pas plus dans cette galerie que dans la pièce où j'entrai ensuite, qui faisait partie de l'aile gauche. Le pavage de marbre noir et blanc était intact. Les murs étaient couverts de boiseries de vieux chêne. Sur la paroi faisant face aux fenêtres, on voyait un foyer béant. Là, sans doute, se trouvait quelque belle cheminée ancienne, de pierre ou de bois, enlevée pour être vendue, comme tout le reste.

Comme les tentures qui devaient se trouver dans la pièce suivante, un grand salon aux boiseries grises finement sculptées, au beau parquet de marqueterie. Une glace restait encastrée au-dessus de l'endroit où devait se trouver une cheminée, disparue, elle aussi.

Je m'approchai d'une des trois portes-fenêtres et essayai de l'ouvrir. Elle résista, sans doute inutilisée depuis trop longtemps. Mais celle du milieu céda sans bruit et, ayant poussé les volets, je me trouvai dans la cour.

Tandis que je me dirigeais vers le parc, je me demandai pour quel motif le vieux Saturnin avait prétendu m'interdire le passage de ce côté. En tout cas, je ne me ferais pas faute de l'utiliser et s'il s'en apercevait, il n'oserait probablement rien dire, du moment où je l'aurais pris en flagrant délit de mensonge.

Je gagnai le parc, qui, dans son abandon, commençait de redevenir à l'état sauvage. Quelques pousses vertes naissaient, le long des branches dénudées, annonciatrices du printemps. Par un sentier tortueux, j'arrivai à une pièce d'eau qui étalait sa paisible onde verte entre des berges parsemées de rocs. Le site était pittoresque, et devait l'être surtout quand les arbres proches étaient garnis de leur feuillage. Je m'amusai un moment à voir sauter les carpes, dont quelques-unes étaient fort belles. De là



venaient celles qui parfois figuraient aux repas de Mieulles. Elles étaient en général détestablement apprêtées, à part quelques fois – probablement quand Sylvine y mettait la main.

Je revins sur mes pas en flânant. Près d'un cèdre, j'avisai un vieux banc et m'y assis. Le soleil chauffait tout autour de moi, mais les longues branches retombantes me préservaient de ses rayons directs. Je voyais d'ici le donjon, pesant et sombre dans la lumière de midi. J'aurais aimé le visiter ; mais il me déplaisait de demander quelque chose à ce peu sympathique Saturnin.

Précisément, le voilà qui apparaissait, portant un panier. Il se dirigeait vers le donjon. Quand il fut à la porte, il l'ouvrit et disparut à l'intérieur. J'en profitai pour regagner le château et ma chambre par le même chemin que j'avais pris pour en sortir.

Je ne pus renouveler ma promenade le lendemain, car Fernande eut une sérieuse indisposition, due, comme je le devinai malgré ses dénégations, à la gloutonne absorption de

bonbons apportés par son oncle. M<sup>me</sup> de Grisolles était aux cent coups. J'en profitai pour lui déclarer que si sa fille devait continuer ainsi, on ne pourrait espérer atteindre au résultat désiré.

Elle se mit à gémir :

– Mais je ne peux pourtant pas la priver d'un de ses seuls plaisirs ! Pauvre chou ! Vous êtes terrible, Mademoiselle !

– Puisque vous le pensez ainsi, je vais écrire au docteur Guyon-Latour qu'il est inutile que je demeure plus longtemps.

– Mais non ! Mais non ! Ne le prenez pas en mauvaise part, chère Mademoiselle ! Il faut guérir mon trésor. Personne ne la soignerait mieux que vous, certainement...

Suivaient des flatteries qui ne m'impressionnèrent pas, car je sentais que cette femme continuait de m'en vouloir, de me détester même. D'abord parce que – sans considérer que j'agissais pour le bien de la malade – je contrecarrais les goûts de Fernande. Probablement aussi parce qu'elle avait senti chez

moi une vive désapprobation de sa conduite à l'égard de ses belles-filles.

Et puis il existe des antipathies spontanées, un secret antagonisme de natures. Sous ses airs mielleux, M<sup>me</sup> de Grisolles était pour moi une ennemie.

Le docteur Martoux, que j'avais fait appeler pour cette indisposition de Fernande, approuva les soins que je lui avais donnés. Il me fit aussi beaucoup de compliments. Lui non plus ne me plaisait guère. Je le tenais pour un faux bonhomme, et ce que Denise m'avait dit de lui me confirmait dans cette opinion. Il était peu estimé de ses confrères, tant au point de vue moral que professionnel. Sa femme n'avait pas meilleure réputation dans le pays, et le fait que, seule, elle fréquentait la châtelaine de Mieulles n'était pas à mes yeux un titre en sa faveur.

Le temps redevint à nouveau mauvais, humide et froid, les jours suivants. Je dus interrompre la petite cure d'air de Fernande. Mais je continuai de sortir chaque jour, pour une courte promenade qui me conduisait parfois jusque chez les Paviers.

Un matin où une éclaircie avait un peu asséché le sol et l'atmosphère, j'allai faire connaissance avec la ferme de Mieulles. Elle était située dans un pli de terrain, à deux kilomètres du château. La cour mal tenue me donna dès l'abord une impression défavorable. Les bâtiments étaient délabrés. Derrière les vitres de la maison pendaient des rideaux poussiéreux. Sur le seuil se tenait la jeune personne que Denise m'avait désignée comme étant la fille des fermiers. Elle vint à moi, en me saluant d'un petit signe de tête trop familier.

– Bonjour, Mademoiselle. C'est vous qui soignez M<sup>lle</sup> Fernande ?

– En effet.

– Est-ce qu'elle va mieux ? Je l'ai demandé un jour à M<sup>lle</sup> Thècle, quand elle vient chercher le lait ; mais on ne peut rien tirer d'elle.

– Oui, elle va un peu mieux.

La fille ricana.

– Eh ! bien, ça ne doit pas faire plaisir à M. Pontet !

– Pourquoi cela ?

– Eh ! si la petite n'avait pas guéri, c'est lui qui devenait l'héritier de sa sœur. Et il a besoin d'argent, avec la vie qu'il mène.

– Comment savez-vous cela ?

– Parce qu'il nous l'a dit, un jour qu'il était venu pour tâcher de nous vendre sa camelote. Il avait dû boire, je crois, car il nous a raconté des choses...

Elle eut un mauvais rire.

– Il paraît qu'il a cherché à en conter à M<sup>lle</sup> Thècle, mais d'après ce que nous avons compris, il a été bien reçu. Je crois même qu'elle a dû le gifler.

– C'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

Sur ces mots, après un bref « bonsoir Mademoiselle », je m'éloignai, peu désireuse de continuer la conversation avec cette fille effrontée et bavarde, toute disposée aux racontars plus ou moins véridiques.

Le ciel s'étant enfin dégagé le lendemain matin, je partis à bicyclette pour me rendre chez

les Paviers. Comme j'atteignais l'endroit où le chemin du Loup-blanc débouchait sur la route, je vis une forme sombre étendue sur le bord du talus. En m'approchant, je reconnus Sylvine.

Elle était évanouie, comme je le constatai aussitôt. Un panier avait roulé à quelques pas d'elle. Sans doute allait-elle faire quelque emplette dans une des fermes voisines. Il fallait un secours immédiat. Le plus proche était la demeure des Paviers. J'y fus en un instant. Denise dit aussitôt :

– Nous allons la chercher en voiture et nous l'amènerons ici.

Peu après, la pauvre enfant était étendue sur un divan du salon. Elle reprit presque aussitôt connaissance, mais sa faiblesse était si grande qu'elle ne parut pas tout d'abord s'étonner de se trouver en ce lieu inconnu, de voir un visage étranger penché sur elle.

– Je voudrais lui faire une piqûre d'huile camphrée, dis-je à M<sup>lle</sup> Paviers.

– J'ai ce qu'il faut. Je vous apporte cela dans

deux minutes.

Comme elle venait de sortir, l'une des portes vitrées donnant sur le jardin fut ouverte par une main vive, et Bernard parut sur le seuil. Il eut une légère exclamation à la vue de la jeune fille. Celle-ci tourna vers l'arrivant ses beaux yeux las et une légère teinte rose parut, pendant quelques secondes, sur ses joues si pâles.

J'allai vers lui et le mis au courant à voix basse. Il murmura : « Pauvre fille ! On ne peut pourtant pas la laisser tuer par cette femme ! »

Il l'enveloppa d'un regard compatissant, puis se retira, au moment où Denise revenait apportant le nécessaire pour la piqûre, que je fis aussitôt.

Dès qu'elle sentit un peu de force lui revenir, Sylvine se souleva en disant, de sa voix affaiblie :

– Il faut que je parte... que j'aille chercher le beurre...

Mais Denise d'une main ferme la fit étendre de nouveau.

– Voulez-vous bien vous tenir tranquille, petite fille ! Le beurre, M<sup>me</sup> de Grisolles l'enverra

prendre par qui elle voudra, ou bien elle ira le chercher elle-même. Vous, vous allez rester à vous reposer ici. Tout à l'heure, je vous ferai manger quelque chose de fortifiant, puis, un peu plus tard, je vous reconduirai en voiture à Mieulles.

– C'est impossible... Il faut que je rentre.

Je passai une main caressante sur sa brune chevelure en désordre.

– Dans un instant, je retournerai au château et j'informerai M<sup>me</sup> de Grisolles de votre indisposition. Je préviendrai aussi votre sœur, pour qu'elle ne s'inquiète pas.

– Ah ! oui... pauvre Thècle !

Elle ferma les yeux, comme si ce peu de paroles l'avait épuisée. Je pris congé de M<sup>lle</sup> Paviers et sortis pour prendre ma bicyclette.

Bernard faisait les cent pas dans la cour, une cigarette aux lèvres. Il l'enleva et vint à moi. Je lui fis part de ce que nous avons décidé, Denise et moi, pour le retour de Sylvine à Mieulles.

– Oui, il faut la remonter un peu avant qu'elle



rentre, dit-il. Mais si cette femme ne veut pas lui donner de repos, elle n'en a plus pour longtemps.

– Je vais lui parler de façon assez nette, afin qu'elle réfléchisse aux conséquences, si elle s'obstine à tuer ces jeunes filles. Au revoir, Monsieur.

– À tout à l'heure. Je conduirai la voiture pour que Denise puisse rester près d'elle à l'intérieur.

Quand j'entrai dans la cuisine de Mieulles, Thècle, penchée vers le fourneau, tournait une sauce. Je m'approchai d'elle.

– Mademoiselle Thècle, votre sœur s'est trouvée mal sur la route. Je l'ai fait transporter au Loup-blanc, chez M<sup>lle</sup> Paviers.

Elle se détourna en un mouvement vif, et pour la première fois, je vis de l'émotion dans ses yeux, d'un étrange bleu-vert.

– Sylvine ?... malade ?

Sa voix était chargée d'inquiétude.

– De la faiblesse, seulement. Je lui ai fait une piqûre d'huile camphrée. M<sup>lle</sup> Paviers va lui donner le nécessaire pour la réconforter et la

ramènera en voiture dans une heure ou deux. Mais elle est très anémique et il est indispensable qu'elle reçoive les soins nécessaires.

Je vis son regard devenir subitement dur et sa bouche se crispa en un rictus sardonique.

– Des soins ! Et qui donc les lui donnerait ?

– M<sup>me</sup> de Grisolles les lui doit. Je vais l'avertir de son état...

– Elle ? Elle ?

Quelle haine dans ce regard, dans cette voix !

– ... Vous ne comprenez donc pas qu'elle la tue, volontairement ?... Qu'elle nous tue ?

La raideur, l'impassibilité qu'elle affectait à l'ordinaire tombaient pour un instant. J'avais devant moi un être vibrant, tout animé de passion farouche. Et je remarquai, mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors, la beauté de cette jeune fille, ce qu'elle eût été surtout sans cette maigreur, ce teint trop pâle, cette tenue de pauvre.

Comme j'ouvrais la bouche pour répliquer, je vis Saturnin au seuil de la cuisine. Il attachait sur Thècle ses yeux glacés. Elle l'aperçut aussi et lui

jeta un regard de défi. Puis, tournant le dos, elle se remit à tourner sa sauce.

– Madame va encore se plaindre de trouver des grumeaux là-dedans, dit la voix sèche du vieillard. Ce n'est pas une raison parce que Sylvine a eu un petit malaise pour abandonner cette sauce en plein feu.

Elle ne parut même pas l'entendre. Mais je ripostai :

– C'est au contraire assez naturel, il me semble. D'ailleurs, il s'agit de tout autre chose qu'un malaise passager.

Machinalement, je remarquai que le vieil homme portait ce même panier avec lequel je l'avais vu entrer dans le donjon. Par le couvercle disloqué, entrouvert, on apercevait une assiette et un verre, qui tous deux semblaient avoir servi.

Le déplaisant regard se tourna vers moi.

– En ce cas, M<sup>me</sup> de Grisolles fera le nécessaire, Mademoiselle, soyez-en persuadée.

– Je l'espère bien ! ripostai-je.

Sur ces mots je gagnai le premier étage et allai

frapper à la porte de la châtelaine. Je la trouvai juchée sur un marchepied, posé à la place du lit qu'elle avait repoussé. À l'aide d'un plumeau léger, elle enlevait la poussière sur le vieux cadre doré qui entourait le portrait du maréchal de Grisolles.

– Ah ! c'est vous, Mademoiselle ! Vous me trouvez en train d'épousseter ce cadre, car je ne peux me fier à Thècle, si brusque et si négligente. Il sera bientôt temps que j'y passe un peu d'encaustique. Rien de meilleur pour la conservation des dorures. Je le fais tous les six mois...

Je l'interrompis en disant :

– Je venais vous prévenir, Madame, que j'ai trouvé M<sup>lle</sup> Sylvine évanouie sur la route et qu'elle est en ce moment chez M<sup>lle</sup> Paviers, où elle a reçu les premiers soins.

Elle eut un brusque mouvement qui faillit la faire choir.

– Chez M<sup>lle</sup> Paviers ? Pourquoi ?

Il y avait une sorte de colère dans sa voix.

– Parce que c’était le plus près, et que M<sup>lle</sup> Denise est venue la chercher dans sa voiture. Elle la ramènera tout à l’heure.

Le front plissé, les lèvres un peu serrées, M<sup>me</sup> de Grisolles descendit les degrés du marchepied. Elle grommela :

– Qu’est-ce qui lui a pris, à cette petite sottise ?  
À quel propos cet évanouissement ?

– Faiblesse, profonde anémie. Elle a besoin d’être soignée immédiatement, Madame.

Ses lèvres se pincèrent plus fort, avant de s’entrouvrir pour répliquer assez aigrement :

– C’est vous qui le dites, Mademoiselle.

Mais un peu d’anémie est fréquent chez les jeunes filles, sans qu’il s’ensuive rien de grave.

– Il suffit de voir celle-ci pour constater qu’il y a chez elle autre chose qu’un peu d’anémie. Il s’agit d’un état très sérieux et vous seriez grandement responsable, Madame, si vous persistiez à ne pas vous en rendre compte.

J’avais parlé fermement, en appuyant sur le mot « responsable ». Je vis sa bouche se

contracter, un regard mauvais se glisser vers moi. Mais sa voix avait repris l'habituelle intonation douceuse, tandis qu'elle répondait :

– Où prenez-vous donc, chère Mademoiselle, que je ne veux pas la faire soigner ? Si vraiment il en est comme vous le dites – et nous le saurons par Martoux que j'appellerai ces jours-ci – je ferai naturellement le nécessaire. Vous dites que M<sup>lle</sup> Paviers doit la ramener ?

– Oui, après qu'elle sera un peu reposée et remontée. Il faudra qu'elle se couche en arrivant, car, je le répète, elle est très faible.

– Eh ! bien, elle se couchera, et Thècle s'occupera d'elle.

– M<sup>lle</sup> Thècle a déjà beaucoup à faire. Je pourrais, si vous le voulez bien, donner à la malade les soins indispensables, qui seront d'ailleurs assez peu de chose, je crois, car il lui faut surtout du repos et une bonne nourriture.

Je vis bien à sa physionomie qu'elle aurait voulu m'opposer un refus. Mais elle ne l'osa pas ; du moins, ce fut d'assez mauvaise grâce qu'elle

répondit :

– Bien, c'est entendu, Mademoiselle.

## VII

Denise m'avait dit l'heure à laquelle devait être ramenée Sylvine. Il était convenu que je ferais en sorte de me trouver dans la cour au moment où arriverait la voiture, afin de conduire aussitôt la malade à sa chambre. Comme j'ignorais où se trouvait celle-ci, je descendis un peu avant l'heure indiquée, afin de m'informer près de Thècle. Celle-ci n'était pas dans la cuisine. J'ouvris une porte qui, ainsi que la fenêtre éclairant cette pièce, donnait sur une petite cour intérieure. Il y avait là un vieux puits, dont la belle ferronnerie était couverte de rouille. Voyant sur la gauche une porte entrouverte, j'appelai : « Mademoiselle Thècle ! »

Elle apparut sur le seuil, tenant à la main gauche une blouse déteinte qu'elle raccommodait sans doute, car la droite tenait une aiguille enfilée.



– Voulez-vous me montrer la chambre de votre sœur ? Elle va arriver dans un instant.

Thècle s’effaça et j’entrai dans une pièce assez grande, pavée de dalles usées. Les murs avaient dû être blanchis à la chaux, mais il n’en restait plus guère de traces et la pierre nue apparaissait partout. Une petite fenêtre haut placée donnait seule jour et air. Deux lits de fer, une vieille toilette, une armoire vétuste, deux chaises de paille, un petit tapis usé sur le sol – tel était le mobilier.

– Quoi, c’est ici que vous couchez ?

– Vous ne trouvez pas que ce soit assez bon pour nous !

Une sorte de défi sarcastique passait dans l’intonation de cette voix.

– ... Elle vous dirait que nous devrions pourtant lui être reconnaissantes qu’elle nous permette de vivre sous le toit de nos ancêtres, dans la demeure de notre père.

– De vivre ? Sylvine est en train d’y mourir, si l’on n’y porte remède. Il n’y a ici ni air, ni

lumière, et il faut que vous ayez toutes deux une excellente constitution pour avoir résisté jusqu'ici.

– Oui, malheureusement... car sans cela nous aurions maintenant la paix, le repos...

Sa voix s'étrangla un peu. Elle répéta, sur un ton plus bas :

– La paix... le repos...

Puis elle s'en alla vers la porte et disparut, me laissant seule dans la triste chambre.

Le cœur serré, je préparai le lit où, pour se préserver du froid, Sylvine avait entassé de vieilles couvertures. Il me faudrait encore intervenir auprès de M<sup>me</sup> de Grisolles pour qu'elle donnât une autre chambre à la malade. Le seul fait de vivre dans ce rez-de-chaussée mal aéré, sans soleil, suffisait pour empêcher toute amélioration.

Quand je sortis dans la petite cour, Thècle assise sur la margelle du puits, avait repris son raccommodage. Elle ne l'interrompit pas et ne parut pas me voir quand je passai près d'elle.

Cinq minutes plus tard, dans la cour où je faisais les cent pas, la voiture des Paviers apparut. Bernard s'arrêta devant la porte et m'adressa un amical salut.

– Tout va bien, Mademoiselle !

J'ouvris la portière, et Denise descendit.

Toutes deux nous aidâmes Sylvine à sortir de la voiture. Elle était un peu moins pâle et ses yeux avaient repris quelque vie. En regardant Bernard, qui tournait la tête de son côté, elle eut un timide sourire et murmura : « Merci ».

Toujours soutenue par nous, elle entra dans le château par la porte de la tourelle et nous gagnâmes la cuisine, puis la petite cour. Thècle se leva brusquement de la margelle, en laissant tomber son ouvrage. Elle vint à sa sœur, le visage crispé, les yeux pleins d'angoisse.

– Sylvine...

– Ne te tourmente pas, Thècle ! Ce n'est rien. Une petite faiblesse seulement. Avec un peu de repos, je serai remise demain.

– Voilà qui est une autre affaire, ma chère

enfant, répliquai-je. Mais nous en reparlerons plus tard. Vite au lit.

Tandis que Thècle l'aidait à se déshabiller, Denise prit note de médicaments que je souhaitais avoir pour ma nouvelle malade et que son frère devait aller chercher le lendemain. Puis elle partit discrètement, après m'avoir dit : « Si vous avez besoin de la moindre chose, nous sommes toujours à votre disposition, ne l'oubliez pas. »

M<sup>me</sup> de Grisolles avait sans doute réfléchi aux ennuis que pouvait lui amener une attitude trop impitoyable à l'égard de sa belle-fille, car le lendemain, elle accueillit sans mauvaise grâce apparente la demande que je lui fis d'une chambre aérée et ensoleillée pour Sylvine. Elle me désigna celle qui faisait suite à la mienne. Les murs étaient tendus d'un papier glacé vert pâle peu défraîchi, les boiseries peintes en gris clair. Il n'y avait pas de meubles. Avec l'aide de Saturnin, j'y installai un vieux lit de fer pris dans le débarras, où nous trouvâmes aussi la literie nécessaire, et quelques meubles indispensables,

tant soit peu maltraités. Le vieil homme, pendant tous ces aménagements, ne prononça que les paroles indispensables au travail qu'il exécutait. Sans doute était-il mécontent de voir lui échapper un de ses souffre-douleur – car je me doutais bien que ces pauvres jeunes filles n'étaient pas autre chose pour lui.

Quand Sylvine, à mon bras, entra dans cette chambre, elle eut un sursaut.

– Notre chambre ! murmura-t-elle.

Elle s'assit sur un vieux fauteuil, près du lit, et je vis des larmes venir à ses yeux.

– ... Mais il n'y a plus rien. Nos deux lits, nos jolis meubles laqués... Tout est parti, comme le reste.

– Vous aurez du moins le soleil et du bon air, ma chère petite. C'est pour le moment le plus indispensable. Lorsque vous serez remise, nous verrons ce qu'il est possible de faire pour vous sortir de la pénible situation où vous vous trouvez toutes deux.

Elle leva sur moi son beau regard dans lequel

passait une surprise mêlée de tristesse.

– Que peut-on ? « Elle » agit avec l'autorisation de notre père.

– Ce sera une chose à examiner d'un peu près. M. Paviers doit consulter quelqu'un à ce sujet.

Une lueur anima les yeux noirs.

– Il a l'air si bon ! Et sa sœur aussi... Et vous, Mademoiselle... Pardonnez-moi d'avoir été à votre égard si... si désagréable... Mais vous veniez soigner Fernande et nous nous méfions... Nous pensions que vous seriez contre nous, vous aussi...

Je me penchai pour mettre un baiser sur son front.

– Non, je suis avec vous, Sylvine... Vous voulez bien que je vous appelle ainsi ?

– Oh ! oui.

– Et je vous affirme que vous pouvez avoir toute confiance en moi, qui suis votre amie.

À dater de ce moment, la réserve farouche de Sylvine à mon égard céda quelque peu. Il y eut,

par moments, des retours en arrière, et je soupçonnai là l'influence de Thècle. Celle-ci, en effet, restait murée dans cette méfiance, cette sorte d'hostilité qui me semblaient d'autant plus pénibles que maintenant j'avais davantage affaire à elle. En effet, comme elle se trouvait seule pour les travaux de ménage, je me chargeais de mon service et de celui de Sylvine. Je faisais la chambre de la malade, j'allais chercher les plats à la cuisine. Sauf les mots indispensables, je me heurtais à une taciturnité glaciale. Jamais Thècle ne me demandait comment je trouvais sa sœur. Je savais pourtant qu'elle venait la voir pendant mes sorties. Aussi dis-je un jour à Sylvine :

– Votre sœur a l'air de me détester. Que me reproche-t-elle donc ?

Un peu de rougeur vint aux joues de la jeune fille. Elle murmura :

– Pardonnez-lui ! Elle souffre beaucoup, ma pauvre Thècle. Elle est aigrie et se méfie de tout le monde.

Puis, me prenant la main, elle dit avec cet air de grâce timide que j'aimais en elle :

– Je suis certaine qu’au fond, elle vous est reconnaissante de ce que vous faites pour moi. Je suis sa seule affection. Mais elle ne sait pas, ou ne veut pas montrer ses bons sentiments.

Cette jeune Sylvine me plaisait de plus en plus, à mesure que je la connaissais mieux. Je découvrais en elle une âme délicate, un esprit clair et sain qui s’épanouissaient vite dans une existence normale. Son instruction avait été arrêtée vers la treizième année. Mais elle avait beaucoup lu, dans les ouvrages de la bibliothèque relégués au grenier par M<sup>me</sup> de Grisolles. Sa fine intelligence avait ainsi acquis des notions un peu disparates, mais qui la meublaient suffisamment pour qu’elle fût loin de faire figure d’ignorante.

Elle ne parlait guère des jours douloureux qui avaient suivi le remariage de son père. Plus volontiers, elle me racontait leur existence à toutes deux quand elles étaient encore des petites filles heureuses, dirigées avec douceur et fermeté par une institutrice de grande valeur morale.

– Dix-huit mois après qu’« elle » est venue ici, la chère Mademoiselle a été renvoyée.



« Elle », je savais qui c'était. Sylvine et Thècle ne désignaient jamais autrement leur belle-mère.

Elles avaient peu connu leur mère, morte alors que l'aînée avait sept ans et l'autre six. De ses photographies, détruites par M<sup>me</sup> de Grisolles, elles avaient pu en conserver secrètement une qui représentait une jeune femme très belle, à qui Thècle ressemblait, du moins au point de vue des traits. Car ce portrait était celui d'une femme heureuse, élégante, gracieuse même dans son attitude un peu hautaine.

– Papa a eu beaucoup de chagrin quand maman est morte, dit Sylvine lorsqu'elle me montra ce portrait. Il déclarait alors que nous étions sa consolation. Il nous aimait...

Un sanglot contenu acheva la phrase.

M<sup>me</sup> de Grisolles affectait de ne pas s'occuper de sa belle-fille, de me laisser libre pour la soigner à ma guise. Elle n'avait plus parlé, à ma grande satisfaction, de faire venir le docteur Martoux. Quatre jours seulement après l'installation de Sylvine dans son ancienne chambre, elle me demanda, tandis que je faisais à

Fernande sa piquête bi-hebdomadaire :

– Eh ! bien, votre seconde malade, que devient-elle, Mademoiselle ?

– Je la trouve un peu mieux. L'air et le repos, avec une nourriture appropriée, sont pour elle les meilleurs médicaments.

Fernande eut un rire mauvais.

– Heureusement qu'elle est tombée sur une bonne pâte comme maman, qui veut bien accepter de la nourrir à ne rien faire.

J'eus une peine infinie à ne pas laisser éclater mon indignation. Mais ce fut sèchement que je répliquai :

– Il me semble cependant, Fernande, qu'il est normal pour elle d'avoir sa place dans la demeure de son père et de recevoir le nécessaire en échange du travail fourni par elle comme par sa sœur.

Fernande ricana.

– Du beau travail ! Parlons-en...

Sa mère l'interrompt, doucereusement :

– Mais si, mais si, trésor, M<sup>lle</sup> Marsollier a raison. D’ailleurs j’ai toujours été disposée à traiter ces enfants comme mes filles. Mais elles ont découragé mes efforts par leur mauvais esprit. Thècle surtout... Elle a eu sur sa sœur la plus désastreuse influence.

– C’est une vraie peste ! conclut Fernande.

Je jugeai inutile de poursuivre une discussion qui ne pouvait mener à rien, étant donné l’état d’esprit de ces deux femmes. Il me suffisait, pour le moment, que j’aie le moyen de soigner Sylvine à mon gré. Nous verrions ensuite, quand elle serait mieux, si nous pourrions obtenir davantage, c’est-à-dire la liberté, pour ces jeunes filles, de vivre et de travailler hors de l’esclavage où les tenait leur belle-mère.

Ces premières semaines de mai, très fraîches encore, étaient par contre merveilleusement ensoleillées. Mes malades prenaient l’air, bien enveloppées, chacune devant sa fenêtre ouverte. L’amélioration s’accroissait chez Fernande. Dans peu de temps, je comptais la faire marcher dans sa chambre, et, peut-être bientôt, la transporter

dans le jardin où elle pourrait, à mon bras, exercer un peu mieux ses jambes affaiblies, atrophiées par une longue immobilité. À cette perspective, elle exultait, bruyamment, à sa manière habituelle.

– Tu entends, maman ? Je vais marcher bientôt ! Je pourrai enfin sortir d’ici, voir du monde, m’amuser !

– Mais oui, mon chouchou ! Mais oui, ma belle poupée ! Nous ferons tout ce que tu voudras !

– Tu achèteras une voiture, maman, pour me promener ? Une chic voiture bleue, à la dernière mode ?

– Bien sûr, ma jolie...

Puis se reprenant, sur un ton dolent :

– C’est-à-dire, si je pouvais... Mais je ne suis pas riche, Fernande. Pourtant je ferai tous les sacrifices, je me priverai...

Je n’étais pas dupe de cette comédie qui tendait à me faire croire que la châtelaine de Mieulles était financièrement gênée. J’avais là-

dessus ma conviction faite, tout comme Bernard et Denise Paviers.

Un matin, jugeant Sylvine assez forte maintenant, je l'emmenai dans le parc et nous nous assîmes sur le banc près du cèdre, qui nous protégeait du soleil. La température était presque tiède à cette heure proche de midi. Sur le bleu pâle du ciel traînaient de légers nuages blancs. Dans l'air passaient des senteurs balsamiques, respirées par Sylvine avec un visible réconfort.

– Ce parc est très beau, dans son abandon même, fis-je observer.

– Oui, il n'est plus entretenu depuis longtemps. Il y avait des parterres de fleurs, tout le long de l'aile droite, et des statues, qui ont été vendues comme le reste.

Elle soupira, en croisant sur ses genoux des mains amaigries.

– Tout dispersé, dilapidé ! Les tapisseries, les meubles, l'argenterie, les tableaux... Tout, tout ! Ah ! il y a des moments où je ne peux croire que mon père ait voulu cela !

– Peut-être ne l'a-t-il pas voulu en effet.

Elle leva la tête et me regarda avec surprise.

– Je veux dire qu'ayant le cerveau affaibli, il a pu donner son consentement sous l'influence d'une volonté plus forte, sans bien se rendre compte des conséquences.

– Ah ! oui. C'est possible... Il était si changé ! Puis elle l'incitait à boire, lui qui n'aimait guère cela auparavant. Elle lui disait : « Cela te fortifiera. Tu as des vins excellents, profites-en. » Je pense que cela a dû finir par lui porter au cerveau.

– C'est très possible, mais voilà des faits qui pourraient être utilisés en votre faveur, s'ils étaient confirmés par d'autres témoins. Les domestiques ont dû s'en apercevoir ?

– Sans doute, au début. Mais elle les a renvoyés tous, quelque temps après le départ de notre institutrice. Alors il n'y a plus eu que ce Saturnin...

Elle frissonna.

– ... Cet homme affreux semble nous détester

autant qu'elle ». Thècle m'a dit plus d'une fois :  
« Ce sont des complices ».

– Je crois qu'elle a raison...

– Tenez, la voilà ! murmura Sylvine.

Elle me désignait le donjon. M<sup>me</sup> de Grisolles sortait, et derrière elle parut Saturnin, son panier au bras. Il referma la porte derrière lui, puis tous deux s'en allèrent vers le château. Ma vue étant excellente, je remarquai la mine soucieuse de la châtelaine. Déjà, les jours précédents, je lui avais trouvé un air préoccupé, qui me surprenait, la santé de Fernande ne pouvant en être cause, puisque l'amélioration s'annonçait très nette, autorisant de grands espoirs.

– Qu'y a-t-il dans cette vieille tour ?  
demandai-je machinalement.

– Mon père avait fait garnir la grande salle occupant le rez-de-chaussée avec des meubles gothiques, bahuts et coffres, et quelques armoires. Tout cela, naturellement, a été vendu. Je suppose qu'il n'y a plus rien maintenant. Mais je me demande ce que Saturnin va y faire tous les

jours, vers la même heure.

– Tous les jours ?

– Oui. Nous l'avons guetté, Thècle et moi. Et il emporte toujours ce panier. Quand il le rapporte, il y a dedans une assiette, un verre et des couverts sales qu'il lave lui-même. Il fait cuire de la viande et des légumes et les emporte je ne sais où... peut-être dans le donjon, puisqu'il a toujours son panier quand il y va.

– Il y aurait donc quelqu'un là ?

– Peut-être, mais nous n'avons pu rien découvrir à ce sujet.

Qu'était-ce que ce mystère ? J'en parlai à Denise, que j'allai voir dans l'après-midi. Elle s'en montra assez intriguée, comme d'ailleurs Bernard, qui arriva peu après, revenant de Sognac.

– J'ai vu à la poste le vieux Saturnin, nous dit-il. Il envoyait une dépêche au frère de M<sup>me</sup> de Grisolles. Je l'ai su parce que l'employée lui a fait répéter le nom, qui était mal écrit.

Je quittai peu après mes amis, emportant



quelques pommes ridées et un gâteau fait par Denise, le tout destiné à Sylvine, qui continuait d'inspirer le plus vif intérêt au frère et à la sœur.

– J'irai voir cet avocat dont je vous ai parlé, la semaine prochaine, m'avait dit Bernard. Il doit y avoir quelque chose à faire pour ces malheureuses enfants, si l'on peut prouver que cette femme a fait pression sur le cerveau affaibli de son mari – et peut-être même contribué sciemment à cet affaiblissement.

## VIII

Dans la matinée du lendemain, quand j'entrai chez Fernande, je trouvai près d'elle M<sup>me</sup> de Grisolles, qui m'accueillit par ces paroles prononcées d'un ton attristé :

– Ah ! chère Mademoiselle, j'ai reçu une lettre qui me préoccupe beaucoup ! Le directeur de la maison de santé où se trouve mon mari, m'informe que celui-ci, se sentant plus malade, veut absolument revenir ici, afin, dit-il, de mourir chez lui. En conséquence, il va le faire partir en compagnie d'un infirmier qui nous l'amènera ces jours-ci.

– Ça va être gai ! dit Fernande, faisant la moue. S'il est longtemps malade...

– Eh ! bien, nous le soignerons, Saturnin et moi, comme c'est notre devoir. Heureusement que tu vas mieux, mon bijou, grâce à cette bonne Mademoiselle.

Elle me coula un regard aussi suave que son accent, à ce moment-là.

J'appris cette nouvelle à Sylvine, en revenant de donner mes soins à Fernande. Elle murmura tristement :

– Pauvre père ! Oui, je comprends qu'il préfère finir ses jours dans sa demeure. Mais comment sera-t-il soigné, par cette femme et ce Saturnin ?

– Je pourrai peut-être lui être utile, si M<sup>me</sup> de Grisolles m'y autorise. En tout cas, je le lui offrirai.

Nous pensions que le châtelain serait logé dans une des chambres situées en face des nôtres, de l'autre côté du couloir. Mais rien, en cette journée, ni en celle du lendemain, ne décela qu'on y fît des préparatifs. Je vis seulement, dans la soirée, Saturnin qui transportait un matelas pris dans la chambre de débarras. Il se dirigeait vers le grand palier de pierre où débouchait l'escalier menant du rez-de-chaussée à l'aile droite. Là se trouvait une porte de chêne, laquelle, ainsi que me l'expliqua Sylvine, faisait communiquer les

deux ailes, en passant par un large couloir dallé, semblable à celui du rez-de-chaussée.

– ... Le vieux bâtiment se trouvait délaissé depuis plus d'un siècle. Ces ailes seules, d'une construction postérieure, étaient habitées. Mes parents avaient leur appartement dans celle-ci. Au rez-de-chaussée, il y avait la salle à manger habituelle, le salon où l'on se tenait tous les jours, le cabinet de travail de mon père, notre salle de jeux. L'aile gauche était réservée aux pièces de réception. Il y avait au premier étage des chambres pour les hôtes. Mais elles doivent être demeublées. Je ne suppose pas qu'on ait l'idée d'y installer mon père, alors qu'il y a ici, entre la chambre de Saturnin et celle de M. Pontet, une pièce à peu près convenablement garnie, où il serait bien plus facile de le soigner.

– Et encore mieux pourrait-on le mettre dans la chambre dudit M. Pontet, ajoutai-je.

Un pli d'amertume se forma sur les lèvres de Sylvine.

– Mais on ne le fera pas, soyez-en certaine.

– Un homme bien antipathique, celui-là.

– Oh ! oui !

L'exclamation partait du fond du cœur.

– ... Un vilain homme. Ma pauvre Thècle a été obligée de le frapper, un jour. Alors, « elle » est venue lui faire une scène épouvantable. Mais Thècle lui a tenu tête et « elle » est partie furieuse. Depuis, « elle » a été encore plus mauvaise avec nous.

Par ces confidences échappées un peu, chaque jour, à la réserve de Sylvine, je voyais mieux la vie douloureuse qui avait été la sienne et celle de Thècle, depuis plusieurs années. Rien ne venait en atténuer le poids écrasant, car M<sup>me</sup> de Grisolles avait pris soin d'écarter d'elles toute éducation religieuse.

– Moi, je n'ai jamais cessé de prier, me dit Sylvine, et je n'ai pas oublié les enseignements reçus avant que cette femme nous éloigne de l'église. Mais Thècle n'a plus la foi. Elle est une révoltée...

Avec un soupir d'angoisse, Sylvine acheva :

– Thècle est très orgueilleuse.

J'ajoutai en moi-même : « Et très vindicative aussi, je crois. »

Dans l'après-midi du lendemain arriva M. Pontet. Je le croisai dans l'escalier comme je descendais à la cuisine. Il me salua en esquissant son mielleux sourire. Mais je lui trouvai l'air préoccupé.

– M. Pontet dîne ici, sans doute ? demandai-je à Thècle, occupée à vider un poulet.

– Je le pense, répondit-elle brièvement.

– Vous n'avez pas entendu dire que votre père arrive bientôt ?

Je savais par Sylvine que celle-ci avait appris à sa sœur ce prochain retour.

– Saturnin m'a dit qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

– Ah ! Est-ce décidément dans l'aile gauche qu'on le loge ?

– Je l'ignore.

Devant ce visage fermé, cette détermination de

sécheresse, il n'y avait qu'à clore l'entretien. Je pris l'eau chaude que j'étais venue chercher et remontai près de Sylvine, occupée à lire un ouvrage sur Richelieu que m'avait prêté Bernard Paviers. Quand elle sut que M. Pontet était là, elle fit une petite grimace méprisante.

– Il va être la cause d'un travail supplémentaire pour Thècle, dit-elle. Je crois que sa sœur ne le voit pas toujours avec plaisir, car d'après quelques mots surpris par Thècle, au cours d'une discussion entre eux, il doit lui demander souvent de l'argent.

– C'est elle qui l'a appelé cette fois, car Saturnin lui a expédié une dépêche hier. M. Paviers se trouvait par hasard à la poste en même temps que lui.

Puis nous parlâmes d'autre chose, laissant là ce peu intéressant personnage. Sylvine me fit part des réflexions que lui suggérait sa lecture. Elle avait un jugement sain et le goût porté vers les études historiques.

– Comme M. Paviers, fis-je observer. Il a une intéressante bibliothèque où nous pourrions

puiser.

Un peu de rose monta à ses joues. Puis elle murmura tristement :

– Quand je serai mieux, il faudra reprendre mon travail, et je n’aurai plus le temps de lire tranquillement, comme ici.

– J’espère que nous arriverons à changer cela, chère petite. Nous y songeons tous et M. Paviers va consulter à ce sujet.

– Vous le remercieriez de ma part ! dit-elle avec élan, tandis que la rougeur s’accroissait sur ses joues.

Cette nuit-là, je dormis mal. Vers deux heures, j’entendis un bruit de pas assourdis, de portes fermées doucement. Je pus enfin trouver le sommeil un peu plus tard et me réveillai après mon heure habituelle. Quand je fus habillée, je descendis pour chercher mon déjeuner et celui de Sylvine. Dans la cuisine, je trouvai M<sup>me</sup> de Grisolles affairée autour du fourneau.

– Vous me voyez bien ennuyée, chère Mademoiselle ! Mon mari est arrivé cette nuit. Il



a fallu l'installer. Heureusement, mon frère était là pour nous aider !... Et voilà que Thècle ne s'est pas éveillée à temps ce matin ! Je l'ai trouvée dormant comme une souche, tout à l'heure.

Elle avait les yeux battus, la mine fatiguée. Des tressaillements nerveux agitaient son bras, tandis qu'elle posait sur des braises incandescentes la pincette sur laquelle devaient griller les tartines de pain préparées en une haute pile.

– Comment va M. de Grisolles ? demandai-je.

– Mal, très mal ! Une faiblesse extrême. Ce voyage a achevé de l'exténuer. Le docteur Martoux doit venir ce matin ; mais je crains bien qu'il n'y ait rien à faire !

Elle poussa un long soupir.

– Si je puis vous être de quelque utilité près de lui, Madame, usez de moi.

– Merci, bonne Mademoiselle ! Mais nous suffirons aux quelques soins nécessaires, Saturnin et moi. Je voudrais bien seulement que Thècle se secoue un peu pour s'occuper de son travail.

J'offris de faire griller le pain, ce qui fut accepté. Comme je terminais, Thècle parut dans la cuisine.

– Te voilà enfin réveillée ? Qu'est-ce qui t'a pris de dormir comme cela ? Dépêche-toi de nous servir, car mon frère part tout à l'heure.

Thècle semblait encore tout ensommeillée. Elle était pâle et donnait l'impression de souffrir de la tête. Sans mot dire, elle prit sur le feu la casserole pleine de lait qu'elle versa dans un pot de faïence. Puis elle posa celui-ci sur un plateau où déjà M<sup>me</sup> de Grisolles avait mis la cafetière.

– Je peux monter cela, Madame ? proposai-je.

– Mais non, mais non. C'est l'affaire de Thècle. Puisqu'elle a bien dormi, elle peut travailler maintenant.

Il y avait une ironie méchante dans son intonation. Je vis les doigts de Thècle se crispier au bord de l'assiette pleine de tartines qu'elle venait de saisir.

Je préparai le plateau pour Sylvine et pour moi et m'en allai vers l'escalier. Thècle descendait. Je

lui demandai :

– On dirait que vous avez mal à la tête ?

– En effet.

– Voulez-vous un comprimé d'aspirine ?

– Non, merci.

Elle passa, hautaine dans sa vieille robe rapiécée. Je montai en songeant avec compassion : « Pauvre enfant orgueilleuse, qui doit tant souffrir derrière ce mur où elle s'enferme ! Comment parvenir jusqu'à cette âme révoltée ? »

Comme je passais devant la porte de M<sup>me</sup> de Grisolles, j'entendis un bruit de voix et je perçus ces mots, prononcés par une voix d'homme, sur un ton furieux :

– Tu sais quels ennuis je puis te faire, si tu n'es pas généreuse avec moi ?

Et la voix de M<sup>me</sup> de Grisolles, aigre et mauvaise :

– Je ne l'ai été que trop !

Je passai et n'entendis plus qu'un vague

murmure.

Quand Sylvine sut que son père était arrivé, elle parut très émue.

– Croyez-vous qu'« elle » me permettra de l'aller voir ?

Je dus lui répondre que je n'en savais rien. Si elle le voulait, je pourrais le demander à M<sup>me</sup> de Grisolles.

– Oui, faites-le, je vous prie ! Ce pauvre père nous a livrés à cette femme, mais je ne crois pas qu'il soit tout à fait responsable. Et s'il est très malade... s'il doit mourir bientôt...

Je me demandai si Thècle aurait ce scrupule, si elle ne continuerait pas à en vouloir à son père jusque par-delà la mort.

Je trouvai ce matin-là Fernande très maussade. Elle se plaignit d'avoir peu vu sa mère, trop occupée pour venir la dorloter comme à l'ordinaire.

– Et ça va être comme cela tous les jours, tant que mon beau-père sera malade. Il me semble pourtant que Saturnin suffirait bien pour le

soigner !

– Il a son ouvrage, répliquai-je en me contenant pour ne pas répondre comme il convenait à ces égoïstes récriminations. Puis il est naturel que M<sup>me</sup> de Grisolles donne ses soins à son mari. Vous n'êtes pas abandonnée pour cela, Fernande.

– Je ne dis pas que je suis abandonnée, marmotta-t-elle. Mais j'aime que maman soit là souvent.

Je la fis lever et l'installai dans un fauteuil près de la fenêtre. Comme je finissais, M<sup>me</sup> de Grisolles entra, suivie de son frère et du docteur Martoux. Celui-ci dit avec une jovialité quelque peu affectée :

– Je viens voir cette jeune personne, qui n'est presque plus malade, paraît-il ? Mes compliments à son excellente infirmière.

– Un résultat remarquable, me semble-t-il ? dit la voix de M. Pontet.

– Mais oui ! Le docteur Guyon-Latour est un as. Je m'applaudis plus que jamais de vous avoir

conduite vers lui, Mademoiselle Fernande.

– Bien sûr, mais vous auriez pu y penser plus tôt, docteur, dit Fernande, qui conservait son air de mauvaise humeur.

– Eh ! Eh !... sans doute, ma chère enfant...

M. Pontet eut un rire narquois.

– Voyez-vous cette petite peste ! C'est tout ce qu'elle trouve pour vous remercier... Et savez-vous pourquoi elle fait cette tête ? Tout simplement parce que je ne lui ai pas apporté de cadeau, n'ayant pas eu le temps de m'en munir avant de partir.

Fernande lui lança un regard de colère.

Il s'avança, tapota sa joue.

– Allons, sois gentille, fillette ! À ma prochaine visite, tu auras de bonnes choses ; je te le promets.

Fernande parut se rasséréner un peu. Elle demanda :

– Quand viendras-tu, tonton Anatole ?

– Bientôt, je le crois, car mon pauvre beau-

frère... le docteur le trouve bien mal !

– Au dernier stade de la faiblesse, dit le médecin. Il a très peu réagi à la piqûre que je lui ai faite. Je ne pense pas qu'il puisse vivre plus de quelques jours.

M<sup>me</sup> de Grisolles porta à ses yeux le mouchoir qu'elle tenait à la main.

– Ce pauvre ami !... Ne pensez-vous pas, docteur, que ce voyage ait pu lui être funeste ?

– Évidemment ! Toutefois, il n'a fait que hâter un dénouement inévitable, dans l'état de dépérissement où se trouve M. de Grisolles.

– Il ne voulait pas manger, m'écrivait le directeur de la maison de santé...

La voix de M<sup>me</sup> de Grisolles chevrotait.

– ... Il se refusait à quitter sa chambre. Son pauvre cerveau se détraquait de plus en plus. Enfin, le voici chez lui ! Je pourrai du moins l'entourer de soins jusqu'à sa fin.

– Que votre dévouement saura lui adoucir, chère Madame... Maintenant, je vous quitte. Je crois inutile de revenir, car je ne puis

malheureusement faire autre chose. S'il se produisait quelque agitation nécessitant une piqûre calmante, Mademoiselle pourrait s'en charger ?

– Très volontiers, docteur, dis-je.

– Je vais vous laisser de la morphine...

Il prit une boîte d'ampoules dans son sac et me la tendit.

– Oh ! je ne dérangerai pas M<sup>lle</sup> Marsollier, dans ce cas ! dit M<sup>me</sup> de Grisolles. Elle a déjà affaire avec Fernande et ma belle-fille qui est malade aussi. Je puis très bien faire une piqûre. Mieux vaut donc que vous me donniez cela, chère Mademoiselle.

Elle tendait la main pour prendre la boîte. J'interrogeai du regard le docteur.

– Mais oui, donnez, Mademoiselle. C'est en effet beaucoup plus simple. J'oubliais que M<sup>me</sup> de Grisolles sait, à l'occasion, faire des piqûres... La moitié d'une ampoule seulement, n'est-ce pas ? Avec une telle faiblesse, on ne peut se permettre davantage, et cela suffira, d'ailleurs.



## IX

En quittant la chambre de Fernande, je me rendis près de Sylvine que je trouvai fiévreuse. Aussi décidai-je qu'elle ne sortirait pas aujourd'hui, d'autant plus que le temps était maussade et froid. J'allai donc seule faire une promenade dans le parc. Mais je n'utilisai pas l'escalier dérobé, craignant de rencontrer M<sup>me</sup> de Grisolles ou Saturnin au rez-de-chaussée de l'aile droite, maintenant que le châtelain logeait au premier étage. En revenant, je passai près du donjon. Sur le sol encore humide de la pluie tombée la veille, dans la soirée, se voyaient de nombreuses traces de pas. On discernait celles des sabots de Saturnin, d'autres grandes, faites par des souliers, de plus petites et moins larges, avec la marque d'un étroit talon – des chaussures de femme, évidemment. Je les suivis et constatai qu'elles aboutissaient toutes à l'aile gauche, devant la dernière des portes-fenêtres.

M<sup>me</sup> de Grisolles, M. Pontet et Saturnin ? Ces pas ne pouvaient être que les leurs. Mais qu'avaient-ils eu à faire au donjon, cette nuit ?

Je rentraï fort songeuse. Déjà, une chose m'avait intriguée. Dans l'état où se trouvait M. de Grisolles, il avait dû être amené en ambulance. M<sup>me</sup> de Grisolles m'avait dit d'ailleurs qu'un infirmier l'accompagnait.

Or, pouvait-on admettre que celui-ci, après avoir déposé ici son malade, serait reparti en pleine nuit ? Du reste, j'allais bien le savoir... Je redescendis et gagnai la cour. Sur le sol humide de l'avenue, je vis des traces de pneus – ceux de la voiture de M. Pontet. Il n'y en avait pas d'autres. Ainsi donc, aucune voiture n'était venue cette nuit à Mieulles. Il fallait en conclure que M. de Grisolles n'y avait pas été amené – parce qu'il s'y trouvait déjà.

Dans le donjon. Oui, c'était à lui que Saturnin portait chaque jour de la nourriture. Mais alors ?...

Je fus effrayée de la conclusion qui se présentait à mon esprit. Cependant, je ne pouvais

trouver d'autre explication à de tels faits : M. de Grisolles, soi-disant dans une maison de santé en Suisse, avait été séquestré par sa femme et Saturnin. Le voyant près de trépasser, ils avaient transporté nuitamment le pauvre homme dans le château afin que sa mort pût être légalement constatée.

Quelles criminelles manœuvres se cachaient derrière tout cela ?

Comme je rentrais, fort troublée, je songeai, en passant près de la voiture de M. Pontet, que celui-ci avait dû être appelé par sa sœur pour prêter main-forte à Saturnin dans ce transport. Car autrement, si les choses s'étaient passées comme elle le prétendait, qu'avait-elle besoin de sa présence ? Elle n'avait du reste pas fait allusion à cet appel, comme si cette visite était fortuite ainsi qu'à l'ordinaire.

Je me gardai de dire mot à Sylvine de mes soupçons. Mais l'atmosphère de cette demeure devenait pour moi de plus en plus lourde. J'aspirais à confier à mes amis Paviers ce que je venais de découvrir. Il y aurait là, certainement,

de quoi servir la cause de Thècle et de Sylvine.

Je dus faire effort pour ne rien laisser voir de mes sentiments quand je me retrouvai en présence de M<sup>me</sup> de Grisolles, au cours de l'après-midi. Je la rencontrai sur le palier du premier étage, alors qu'elle venait de ranger la chambre de son frère.

– ... Ce cher ami est arrivé bien à propos pour voir mon pauvre mari, ajouta-t-elle, la larme à l'œil.

– Je croyais que c'était vous qui l'aviez prévenu ?

Elle me jeta un rapide regard, où je vis luire la méfiance.

– Mais non ! Comment l'aurais-je pu, puisque j'ignorais le jour où mon mari arriverait ? C'est tout à fait par hasard qu'Anatole est venu nous faire cette petite visite.

Je me gardai de relever ce mensonge. Mais il était pour moi une preuve de plus. Dominant ma répulsion, je lui fis part du désir de Sylvine de voir son père.

– Mais certainement ! Je la conduirai près de lui demain matin. Aujourd’hui, dans l’état où l’a mis ce voyage, il ne lui faut aucune émotion, le docteur l’a bien recommandé.

J’allai rapporter ces paroles à Sylvine. Elle dit vivement :

– Aller le voir accompagnée de cette femme ? Non, non ! Il faut que je trouve un moyen... Car ce n’est pas vrai que ma vue pourrait lui faire du mal.

– Je pense que c’est un prétexte, déclarai-je franchement. Je crains qu’elle en trouve un autre demain. Mais comment arriver à le voir seul ?

Nous cherchâmes et arrivâmes enfin à cette solution : à l’heure du repas, tandis que M<sup>me</sup> de Grisolles dînerait chez Fernande et Saturnin dans la cuisine, nous gagnerions la chambre du malade. Il y avait un risque, évidemment : c’est que Saturnin demeurât de garde près de M. de Grisolles jusqu’à ce que M<sup>me</sup> de Grisolles, son dîner terminé, vînt prendre sa place. Mais il me serait facile de voir s’il se trouvait dans la cuisine à l’heure du dîner, en allant chercher nos

plateaux.

– Se cacher pour aller voir son père mourant !  
Quelle misère ! murmura douloureusement  
Sylvine.

Pauvre enfant, elle ne se doutait pas que de  
pires iniquités avaient probablement été  
commises dans cette demeure !

Ce fut sans encombre que s'exécuta notre  
plan. À sept heures, Thècle apportait le dîner à  
M<sup>me</sup> de Grisolles et Saturnin s'attablait dans la  
cuisine. Quand j'eus monté nos plateaux, pour  
qu'on nous crût en train de prendre notre repas,  
nous gagnâmes sans bruit l'escalier dérobé, dont  
j'avais eu soin d'entrouvrir la porte auparavant.  
Par le rez-de-chaussée, nous arrivâmes à l'aile  
gauche. Sylvine, toute frissonnante, s'appuyait à  
mon bras. Traversant les pièces vides, nous  
arrivâmes à l'étroit escalier qui, de ce côté aussi  
faisait communiquer le rez-de-chaussée avec le  
premier. Nous avions craint que la porte en fût  
fermée à clef. Mais il n'en était rien. Ainsi, nous  
arrivâmes à l'étage supérieur.

Dans toutes ces pièces obscures, nous nous

étions dirigées à l'aide de ma lampe de poche. Ici encore, dans ce couloir sombre, elle me servit pour éclairer Sylvine qui ouvrait successivement les portes. À la dernière enfin, nous trouvâmes le malade.

Les volets des fenêtres n'étaient pas fermés. En cette soirée de mai, le jour était encore suffisant pour laisser voir distinctement, sur le lit placé en face d'elles, un visage creusé, blême, aux paupières closes. Nous avançâmes tout près, et Sylvine dit très bas :

– Papa !

Le visage immobile eut un tressaillement. Les paupières se soulevèrent. Des yeux un peu hagards rencontrèrent ceux de Sylvine qui se penchait sur le malheureux.

– Petite fille...

La voix était faible, difficilement perceptible.

– Mon pauvre papa...

Un sanglot serrait la gorge de Sylvine. La bouche du malade se crispa. Je vis dans son regard une souffrance, un désespoir qui me

bouleversèrent.

– Mes filles... Cette misérable... Tout pris...  
Enfermé...

– Mon papa...

Sylvine se penchait et mettait un baiser sur le front ridé.

M. de Grisolles prononça un mot que je ne compris pas. Mais Sylvine dit, en levant la tête vers moi :

– Il demande un prêtre.

– Comment faire ? murmurai-je. On ne le laissera jamais arriver jusqu'à lui.

Les paupières gonflées s'abaissaient de nouveau. Ce visage, qui était celui d'un vieillard, reprenait son immobilité.

– Il faut le laisser maintenant, ma petite Sylvine, dis-je. Nous risquerions d'ailleurs d'être surprises.

– Oui...

Ses lèvres effleurèrent encore le front du mourant, puis dirent tout bas :



– Je reviendrai demain, papa.

Les longues mains décharnées remuèrent un peu sur le drap. Sylvine les saisit entre les siennes, les pressa longuement. Puis nous sortîmes et reprîmes le chemin du retour.

Je soutenais la pauvre enfant qui défaillait presque. Ce fut avec un soupir de soulagement que je me retrouvai dans sa chambre. Je l'étendis sur son lit et lui préparai une tasse de thé.

Elle sanglotait doucement. Je m'assis près d'elle et m'efforçai de la remonter. Ce n'était pas chose facile, dans une pareille situation, surtout étant donné l'émotion que j'éprouvais moi-même et tout ce que je soupçonnais de trouble, de sinistre, autour de ce malheureux homme.

– C'est d'elle qu'il me parlait, mon pauvre papa, quand il a dit : « Cette misérable » ?...

– Très probablement.

– Alors, il s'est rendu compte ?... Il a compris ce qu'elle était ?... Oh ! qu'il a dû souffrir ! Mais qu'a-t-il voulu dire ? « Enfermé... » Qu'est-ce qui est enfermé ?

— Nous ne pouvons le savoir, mon enfant. Peut-être de l'argent, des titres dont elle s'est emparée et qu'elle cache.

Mais je me doutais bien que le pauvre homme faisait alors allusion à sa séquestration.

Quand je vis Sylvine un peu calme, je me rendis près de Fernande pour le massage que je lui faisais depuis quelque temps à cette heure. M<sup>me</sup> de Grisolles ne parut pas et ce fut pour moi un grand soulagement. J'aimais encore mieux entendre les récriminations de Fernande sur cette absence de sa mère. Toutefois, je ne pouvais songer sans angoisse à la souffrance de ce mourant obligé de supporter une présence devenue odieuse. Et lui donnait-elle seulement les soins qui pouvaient rendre moins pénible son état physique, pendant les jours ou les heures qui lui restaient à vivre ?

Comment aussi, accomplir ce vœu tout à l'heure formulé par le châtelain prisonnier de sa femme et de Saturnin ? Comment faire arriver jusqu'à lui le prêtre qu'il demandait ?

En quittant Fernande, je retournai chez

Sylvine pour lui souhaiter le bonsoir et voir comment elle se trouvait. Thècle était là, debout près de son lit. Elle se tourna vers moi et me dit sans préambule :

– Alors, vous savez maintenant de quoi elle est capable ?

La voix tremblante de Sylvine s'éleva :

– Oh ! Mademoiselle, Thècle croit que notre père était enfermé dans le donjon !

– Qu'est-ce qui vous fait supposer cela, Mademoiselle Thècle ?

Elle eut un léger mouvement d'épaules.

– Ce n'est pas pour rien que Saturnin y allait tous les jours et qu'il emportait des vivres. Jusqu'alors, je n'avais pas eu l'idée de pareille chose. Mais cette nuit, je suis sûre qu'ils m'ont donné quelque chose pour me faire dormir, car ils savent que j'ai le sommeil léger. Ils craignaient sans doute que j'entende leurs allées et venues et que je sois trop curieuse. Hier soir, pendant que je dînais, Saturnin m'a envoyée chercher sa pipe, soi-disant oubliée dans sa chambre ; c'est

pendant ce temps-là qu'il a probablement drogué le potage dans mon assiette. Puis ce matin, j'ai eu l'idée d'aller voir s'il y avait trace du passage d'une voiture autre que celle de M. Pontet. Je n'ai rien trouvé. Donc l'arrivée de l'ambulance n'était que mensonge.

Elle parlait d'une voix nette, sans émotion apparente. Ses doigts tourmentaient nerveusement la ceinture de la vieille blouse déteinte. Sylvine eut un gémissement.

– Serait-ce possible ? Oh ! Mademoiselle, croyez-vous cela possible, une chose pareille ?

Je m'approchai, mis la main sur son front.

– Peut-être. Cependant, il ne faut pas se monter l'imagination. Calmez-vous, Sylvine, et nous reparlerons de cela plus tard.

– Mais elle l'a fait souffrir ! Elle l'a... C'est peut-être parce qu'il a manqué de soins, d'air, de tout, qu'il est dans cet état ?

– Elle a sans doute agi à son égard comme elle l'a fait pour nous, dit sèchement Thècle. C'est une manière de tuer les gens. Mais il ne peut s'en

prendre qu'à lui, puisqu'il l'a prise pour remplacer notre mère.

– Oh ! Thècle !

Sans écouter cette protestation de sa sœur, elle se détourna et quitta la chambre.

Je donnai un calmant à Sylvine et ne la quittai que lorsqu'elle fut endormie. Mais je ne devais pas trouver le sommeil. Trop de pensées troublantes se pressaient en mon esprit et je songeais sans cesse au mourant livré à ces deux êtres sans scrupules, lui qui, de toute vraisemblance, était déjà leur victime.

Et cette Thècle... Cette Thècle au cœur sauvage qui ne pardonnait pas à son père !

Dans quel étrange milieu m'avez-vous envoyée, sans le savoir, docteur Guyon-Latour ?

## X

– Mon pauvre cher mari est mort vers l’aube.

Telle fut la nouvelle que m’annonça d’une voix entrecoupée par les larmes, M<sup>me</sup> de Grisolles, quand je descendis vers huit heures à la cuisine.

Elle avait la figure un peu tirée. Son habituelle robe de chambre, d’un bleu vif, était remplacée par une robe noire. Elle ajouta, en passant son mouchoir sur ses yeux :

– J’espérais le conserver encore... Nous le veillions, Saturnin et moi, quand il a passé tout d’un coup.

– La morphine a sans doute hâté ce dénouement.

Elle eut un petit sursaut et, dans le regard, un éclair – surprise, effroi ?

– La morphine ? Mais je n’ai pas eu à lui en

donner. Il n'a pas été agité un instant. Non, le pauvre ami, il s'est éteint, comme le prévoyait Martoux. C'est une consolation de penser qu'il n'aura pas souffert.

De nouveau, le mouchoir tamponna les yeux où se voyaient des larmes.

— ... Chère Mademoiselle, je regrette de n'avoir pu remplir la promesse faite à Sylvine. Mais je ne pensais pas que le dénouement aurait été aussi rapide. Du reste, l'émotion de le voir en cet état aurait pu lui être funeste dans son état de santé.

Quelle soudaine sollicitude pour la pauvre Sylvine ! Écœurée par cette hypocrisie, je ne répliquai rien et me tournai vers Thècle, debout près du potager où le lait était en train de bouillir. Elle était aussi rigide, aussi indifférente qu'à l'ordinaire. Quand M<sup>me</sup> de Grisolles fut sortie de la cuisine, je m'abstins de lui parler de son père. Ce qu'elle avait dit la veille, en quittant la chambre de Sylvine, me laissait supposer que ses sentiments à son égard n'avaient pas changé, même devant la mort.

Sylvine parut très impressionnée quand je lui appris que tout était fini en ce monde pour le pauvre homme. Toutefois, elle dit en pleurant :

– Du moins, il a cessé de souffrir, il a échappé à cette femme. Et puis ne pensez-vous pas, Mademoiselle, qu’il a pu avoir quelque douceur de voir hier une de ses filles ?

– Je le pense très sincèrement, Sylvine.

Elle eut un long soupir et laissa retomber sa tête sur l’oreiller. Je décrétai qu’elle resterait couchée jusqu’au déjeuner de midi. Quant à moi, une fois mes soins donnés à Fernande – qui ne me dit mot de son beau-père – je pris ma bicyclette et filai vers le Loup-blanc.

Ce que j’appris à Denise et à son frère ne les surprit pas autant que je m’y attendais. L’idée d’une séquestration était déjà venue à l’esprit de Bernard, depuis que je lui avais parlé de la visite quotidienne que faisait Saturnin au donjon en emportant vraisemblablement des vivres dans son panier.

– Chose grave, si elle pouvait être prouvée,



ajouta-t-il. Il y a bien un ensemble de probabilités, d'après ce que vous avez pu observer. Serait-ce suffisant pour agir contre cette misérable femme ? Je m'en informerai auprès de M<sup>e</sup> Marchand.

– Le pauvre homme, combien il fut puni d'avoir épousé cette femme ! dit Denise, toute émue. Jusqu'au dernier moment, elle l'a gardé en surveillance. Mais Dieu lui tiendra compte de son désir de voir un prêtre. Que vont faire maintenant ses filles ? Le père mort, la belle-mère ne peut plus les avoir à sa merci.

– Qui sait si elle n'a pas machiné encore là quelque diablerie !

Denise regarda son frère avec surprise.

– Que veux-tu qu'elle puisse faire ? Elles ont le droit maintenant de demander leur émancipation.

– Évidemment, mais qu'auront-elles pour vivre ? Toute la fortune a dû être mise en lieu sûr...

Il se frappa le front.

– Ah ! mais, il faut étudier cette histoire de séquestration ! M<sup>me</sup> de Grisolles a raconté qu'elle avait dû vendre tout ce qui avait quelque valeur dans le château pour payer la maison de santé où se trouvait son mari. S'il est prouvé qu'il n'y a jamais été...

– Oui, oui, je comprends ! s'écria Denise. On doit la tenir là, prise en flagrant délit de mensonge. Et il sera facile d'en déduire qu'elle a extorqué par pression sur ce malheureux, dont l'isolement et la souffrance morale avaient encore affaibli le cerveau, toutes les signatures nécessaires à ses exactions.

– Certes ! Cela ne rendra pas à ces pauvres jeunes filles la fortune dont elles les a frustrées – à moins que par aventure il soit possible de la récupérer, ce dont je doute. Mais du moins elle n'en profitera pas, si elle est condamnée comme elle le mérite.

Elle et ses complices, ajouta Denise. Car tels sont, d'après ce que vous nous dites, le vieux Saturnin et M. Pontet.

– Saturnin surtout. M. Pontet était

certainement au courant, mais il a pu ne pas jouer un rôle aussi actif dans cette affreuse combinaison. Je pense qu'il a dû surtout faire chanter sa sœur, comme me le donnent à penser certaines paroles entendues au passage.

– Tous dignes de s'entendre, les misérables ! conclut Bernard avec dégoût.

L'enterrement de M. de Grisolles eut lieu deux jours plus tard. On emmena le corps directement au cimetière, sans passer par l'église. Sylvine, que ces émotions avaient mise à bas, ne put y assister. Saturnin avait été chercher à Tulle – comment le tacot fit-il ce voyage ? – ce qui était nécessaire pour le deuil de M<sup>me</sup> de Grisolles et de Thècle. Pendant le temps des obsèques, je demeurai à Mieulles, me partageant entre les deux malades. Fernande devait ignorer la séquestration de son beau-père. Elle manifesta sans vergogne son contentement que sa mère n'eût plus à s'occuper de lui et à dépenser « son » argent pour la maison de santé.

« Écœurantes, ces deux femmes ! » songeai-je en la quittant pour aller retrouver Sylvine.

M. Pontet était venu pour l'enterrement.

Cette fois, il avait apporté un cadeau à sa nièce. Celle-ci m'apprit qu'il comptait rester jusqu'au surlendemain.

Le soir, en venant voir Sylvine avant de me coucher, je la trouvai tout agitée.

– Oh ! Mademoiselle, savez-vous ce que vient de m'apprendre Thècle ? M. Pontet lui a dit que mon père l'avait désigné dans son testament pour être notre tuteur !

Je la rassurai. Toute cette affaire allait être prise en main par un homme de loi et j'espérais bien que la liberté leur serait enfin donnée.

En réalité, je craignais que beaucoup de temps et de démarches fussent nécessaires pour obtenir le résultat désiré. En attendant, ces pauvres enfants seraient-elles obligées de rester à Mieulles, sous la coupe de leur marâtre ? Et où iraient-elles, puisqu'elles n'avaient pas de famille, ni d'amis ?

Des cousins de leur mère, dans le Périgord, m'avait dit Denise. Mais M. de Grisolles n'avait

pas conservé de rapports avec eux.

Dans l'après-midi, je me rendis au Loup-blanc. Ce fut Bernard seul qui m'accueillit. Denise se trouvait à Sognac. Je lui appris que le tuteur M. de Grisolles avait choisi pour ses filles.

– Là encore, si c'est exact, il a dû y être forcé par sa femme. Mais existe-t-il même un testament ? Son notaire était M<sup>e</sup> Buchet, à Tulle, qui est aussi le nôtre. S'il l'a conservé, je pourrai avoir des renseignements à ce sujet.

Après un instant de réflexion, Bernard ajouta :

– Oui, j'irai à Tulle demain et j'aurai un entretien avec M<sup>e</sup> Buchet. Cela me permettra de donner des précisions sur certains points à M<sup>e</sup> Marchand, qui m'a fixé un rendez-vous pour la fin de la semaine.

Il s'informa avec beaucoup d'intérêt de la santé de Sylvine.

– Ce doit être une nature charmante, si l'on en croit l'expression de sa physionomie, ajouta-t-il. Elle mériterait bien d'être enfin un peu heureuse, la pauvre petite !

Dans le jardin, devant la maison, il cueillit des iris et me les offrit en disant : « Pour vous et pour elle. »

En rentrant à Mieulles, je croisai dans la cour M<sup>me</sup> de Grisolles qui sortait, un fichu sur la tête et un panier au bras. Tandis que je descendais de bicyclette, elle s'arrêta, en jetant un regard inquisiteur sur mes fleurs.

– Quels beaux iris ? Où avez-vous trouvé cela, Mademoiselle ?

– Ils viennent du jardin de M<sup>lle</sup> Paviers.

Elle ouvrait la bouche pour quelque remarque désobligeante, à en juger par son air ; mais elle la retint et se contenta de dire :

– Moi, je vais à la ferme chercher des œufs pour mon frère. Il prétend qu'il n'en mange de bons qu'ici et m'a demandé de lui faire ce soir une omelette. Car les omelettes de Thècle... pouah !

Il m'aurait été difficile de la contredire sur ce dernier point, Thècle nous servant sous ce nom une sorte de sèche galette peu appétissante.

Laissant la châtelaine poursuivre sa route, je remis ma bicyclette et gagnai le premier étage. Comme j'arrivais sur le palier, j'entendis une porte s'ouvrir. M. Pontet sortit de sa chambre, traversa le couloir et entra dans celle de sa sœur. Je me réjouis qu'il ne m'eût pas aperçue, car je ne me souciais pas qu'il m'adressât la parole, avec son amabilité trop appuyée, comme chaque fois qu'il me rencontrait.

Quand je remis les fleurs à Sylvine, en disant : « M. Paviers les a cueillies pour nous deux », je vis ses yeux briller, ses lèvres s'ouvrir dans un sourire heureux.

– Oh ! que c'est bon à lui ! Vous le remercirez beaucoup lorsque vous le verrez, Mademoiselle.

Je lui appris qu'il allait s'informer près de M<sup>e</sup> Buchet s'il avait connaissance que M. de Grisolles eût fait un testament et en outre qu'il avait rendez-vous avec l'avocat dans quelques jours. Il fallait pour le moment prendre patience, en attendant que fussent réunis tous les éléments nécessaires pour attaquer l'adversaire.

– Elle est si adroite, si rusée ! dit Sylvine en soupirant. Et Saturnin doit l’être autant qu’elle.

– C’est possible, mais il leur sera difficile de nier la séquestration. Il y aura mon témoignage ; en outre, que répondront-ils quand on leur demandera d’indiquer la maison de santé où se trouvait soi-disant votre père ? Non, ma petite Sylvine, je crois qu’ils auront bien de la peine à trouver quelque chose pour échapper à cette accusation !



## XI

Je me rendis le surlendemain matin chez les Paviers pour connaître le résultat de l'entretien de Bernard avec le notaire. Celui-ci ignorait si M. de Grisolles avait fait un testament. En tout cas, il n'était pas déposé en son étude.

– Par contre, il m'a appris certaines choses intéressantes, ajouta Bernard. Ainsi, la plupart des ventes de terres n'ont pas été faites chez lui, mais dans une étude de Brive. Elles commencèrent deux ans après le remariage de M. de Grisolles. M<sup>e</sup> Buchet eut encore l'occasion de voir celui-ci – toujours accompagné de sa femme – deux ou trois fois, avant qu'il fût question de son départ pour une maison de santé. Il lui donna l'impression d'un homme s'adonnant à la boisson, n'ayant plus les idées très nettes – ou bien encore d'un homme qui se droguait.

– Les deux peut-être ! Cette femme a dû tout

faire pour l'abrutir et le tenir de cette manière à sa merci. Entre Saturnin et elle, le malheureux ne pouvait rien pour se libérer. Ah ! maintenant que je sais la vérité, combien me paraît lourde l'obligation de rester dans cette demeure, de me trouver en rapport avec ces misérables !

– Des assassins, après tout ! dit Denise.

– Hélas ! oui ! J'espère qu'une enquête bien menée permettra à la police de réunir les preuves nécessaires pour les inculper. Mais il se présente un contretemps. J'ai reçu ce matin un mot de M<sup>e</sup> Marchand m'annonçant qu'il est obligé de partir pour la Charente, où sa grand-mère est mourante. Notre rendez-vous est donc remis à lundi en huit. D'ici là, nous saurons peut-être s'il existe un testament et ce qu'il contient. Il me semble que M<sup>me</sup> de Grisolles sera obligée de le faire connaître à ses belles-filles.

– Oui, si les dispositions prises les lèsent ou doivent leur causer quelque nouveau désagrément.

– M' Buchet m'a dit aussi que M. de Grisolles, lors du contrat, avait déclaré que sa seconde

femme apportait une somme de deux cent mille francs. S'il ne reste que le château et quelques terres de médiocre importance...

– Ça y est ! m'écriai-je. Comme, très probablement, l'héritage ne se compose plus que de cela, elle aura droit à reprendre là-dessus l'équivalent de ces soi-disant deux cent mille francs et comme Mieulles doit valoir à peine cette somme...

– Le dépouillement de M<sup>me</sup> de Grisolles sera achevé. Comme combinaison, c'est d'une canaillerie magnifique !

– Et les pauvres enfants seront probablement jetées à la porte, ajouta Denise. À moins qu'elle veuille les conserver encore pour continuer de les martyriser, en faisant donner la tutelle à son frère.

Bernard serra les poings.

– Heureusement, nous sommes là et ne les laisserons pas faire ! C'est déjà trop qu'elle ait pu si longtemps en faire ses victimes !

Les jours suivants, il se manifesta chez Fernande une telle amélioration que je pus la

descendre au jardin, dans l'après-midi, avec l'aide de sa mère. Cette fois, le rez-de-chaussée de l'aile où nous habitions avait été ouvert, pour nous permettre de passer par là, afin de nous trouver directement dans le parterre, où nous installâmes la malade sur une chaise-longue. Sa mère resta près d'elle et j'allai chercher Sylvine pour lui faire faire dans l'avenue une petite promenade. Voyant ma bicyclette que je remisais dans la tour, elle me dit :

– Je me demande si je saurais encore monter ? Toutes deux, nous en avons une et nous nous en servions beaucoup. Mais « elle » nous les a prises pour les vendre, il y a quatre ans.

– Cela ne s'oublie pas ainsi. Essayez, vous allez voir.

Elle s'amusa à faire quelques tours dans l'avenue, puis nous marchâmes un moment et je la ramenai dans sa chambre. Je lui fis chauffer du lait, posai sur la table des biscuits secs que j'avais achetés pour elle à Sognac, puis je la quittai afin d'aller rejoindre Fernande. Thècle sortait à ce moment de la chambre de la châtelaine, un balai

et une brosse dans les mains. Je fis quelques pas vers elle en l'interpellant :

– Mademoiselle Thècle, y aura-t-il un œuf pour votre sœur, ce soir ?

Elle tourna la tête vers moi. Dans la pénombre de ce couloir, éclairé à un bout par une fenêtre et de l'autre côté par la lanterne vitrée du palier, son visage m'apparut plus pâle encore qu'à l'ordinaire, presque livide. Sans me regarder, elle répondit, la voix un peu rauque et balbutiante :

– Je ne sais... oui, je crois.

Elle se détourna et s'en alla vers l'escalier.

Quand j'arrivai dans le parterre, M<sup>me</sup> de Grisolles se leva en disant :

– Ah ! vous voilà, chère Mademoiselle ! Je vais aller chercher le goûter de Fernande.

J'offris de la remplacer, mais elle refusa.

– Non, car il faut que j'envoie Thècle chercher des truites pour demain. Le fermier a dû en pêcher aujourd'hui. J'avais dit à cette paresseuse d'y aller après le déjeuner, mais naturellement elle ne l'a pas fait.

Elle soupira, en levant les yeux au ciel.

– Quel caractère ! J'ai dû me fâcher encore et l'obliger à balayer, épousseter ma chambre, ce dont elle avait fait le simulacre ce matin.

Elle s'en alla, et je m'assis près de Fernande. Celle-ci venait de dissimuler sous l'oreiller de sa chaise-longue un petit paquet que j'avais eu le temps d'identifier. D'ailleurs, des traces de chocolat au coin des lèvres ne me laissaient pas de doute sur son contenu. Aussi ne fus-je pas surprise quand la jeune personne refusa les tartines que lui offrait sa mère, en disant d'un air dolent qu'elle n'avait pas faim.

– Ce sera ainsi, tant que vous vous bourrez de chocolat, déclarai-je.

– Oh ! quelques malheureux bonbons !... cela ne peut pas lui faire de mal, dit M<sup>me</sup> de Grisolles en prenant son air pincé.

Je me retins de lever les épaules. Il fallait que je fasse effort pour remplir mon devoir, au lieu de penser, comme j'en avais tant envie : « Après tout, cela m'est bien égal ».

Le lendemain, j'envoyai Sylvine à bicyclette chez les Paviers, pour reporter les livres qu'ils m'avaient prêtés. Ce serait pour elle un bon exercice sans fatigue et une distraction. Elle revint le teint rosé, les yeux plus vivants. Denise et son frère l'avaient accueillie avec une grande bonté et retenue pour goûter. Elle rapportait des livres et des fleurs. Avec des gestes soigneux, elle disposa celles-ci dans deux vases un peu ébréchés que nous avions découverts dans la chambre de débarras.

– M<sup>lle</sup> Paviers m'a dit de revenir quand je voudrais, qu'elle serait toujours contente de me voir. Qu'on se sent bien chez elle ! Comme c'est différent d'ici !

Ses beaux yeux sombres se remplissaient de rêve. Sa bouche souriait en tremblant un peu. Dans sa robe noire – une confection bon marché rapportée par Saturnin – elle semblait encore frêle, mais cependant sa maigreur s'atténuait un peu. Je tremblais que M<sup>me</sup> de Grisolles voulût lui faire reprendre son travail. Toutefois, jusqu'ici, elle n'en manifestait pas l'intention et me laissait

agir à mon gré, en paraissant se désintéresser de Sylvine. Était-ce par ménagement pour moi, parce qu'elle craignait que j'eusse deviné quelque chose de la vérité au sujet de son mari ?

Par contre, son acrimonie se donnait cours contre Thècle. Je surpris plusieurs fois les éclats de sa colère, auxquels sa belle-fille ne répondait pas. Thècle montrait un visage plus rigide que jamais, où les yeux durs et mornes s'enfonçaient profondément dans les orbites trop creuses. Elle ne venait plus que rarement voir sa sœur, disait à peine quelques mots et s'en allait avec une sorte de précipitation.

– Qu'est-ce que tu as, Thècle ? Te sens-tu plus fatiguée ? demandait anxieusement Sylvine.

– Mais non, j'ai seulement beaucoup à faire.

Et elle partait, sans paraître entendre sa sœur qui disait :

– Bientôt, je pourrai t'aider, ma pauvre Thècle.

Ce dimanche, vers la fin de l'après-midi, j'emmenai Sylvine chez les Paviers, où nous



passâmes deux heures fort agréablement, Sylvine semblait revivre, elle causait gaiement, souriait aux réflexions humoristiques de Bernard. Celui-ci nous ramena en voiture. Comme il pleuvait, il nous conduisit jusqu'à la porte du château. Tandis que nous descendions, Saturnin sortit en courant de la tour. Nous apercevant, il vint à nous. Pour la première fois, je lui voyais une physionomie quelque peu bouleversée.

– J'allais chercher le fermier pour m'aider... Mais si vous voulez bien, Monsieur Paviers...

Sa voix était haletante.

– ... Le portrait du maréchal vient de tomber sur Madame. Il faudrait la retirer de là-dessous...

– Mon Dieu ! dit Sylvine.

– Allons vite ! s'écria Bernard.

Je suivis les deux hommes. Saturnin, sans s'arrêter, me dit :

– Fernande a une crise de nerfs... Ce bruit épouvantable, le cri de sa mère... J'ai envoyé Thècle près d'elle.

Mais Thècle était dans la cuisine, écroulée sur

une chaise, à demi-évanouie.

– Ah ! bien, alors ! cria Saturnin.  
Heureusement que vous voilà, Mademoiselle !

Nous nous hâtions vers l'escalier. Mon cœur battait plus fort et m'étouffait un peu. Au premier étage, laissant les deux hommes entrer chez M<sup>me</sup> de Grisolles, je me précipitai chez Fernande dont j'entendais les cris aigus.

Elle se roulait sur son lit, les membres contractés, la bouche tordue. Elle glapissait :

– Maman !... Maman !...

Quelle que fût sa triste nature, elle me faisait pitié. Je finis par la calmer un peu. Alors elle se mit à gémir :

– Maman !... Est-ce qu'elle est morte ? Le tableau l'a écrasée ?

– J'espère que non ! Blessée seulement, je pense.

– Oh ! allez voir, Mademoiselle !

Elle prêtait l'oreille au bruit des voix de Saturnin et de Bernard, dans la pièce voisine.

– ... Dites-moi vite comment elle est !

– Pas encore, mon enfant. Il faut laisser à M. Paviers et à Saturnin le temps de déplacer ce tableau.

– Et elle est dessous !... Elle est écrasée dessous !

De nouveau, les cris inarticulés recommençaient. Je lui fis une piquûre calmante, car je ne pouvais la laisser seule ainsi et les deux hommes pouvaient avoir besoin de moi. Elle s'apaisa au bout d'un moment et s'endormit.

J'ouvris alors la porte de communication et entrai dans la chambre de M<sup>me</sup> de Grisolles.

Le tableau était déplacé, Bernard et le vieillard se tenaient penchés sur le corps étendu sur le tapis. En m'entendant, ils redressèrent la tête.

– Elle est morte, dit Bernard, que l'émotion pâlisait un peu.

Oui, elle était morte. La colonne vertébrale devait être brisée. Près d'elle gisait un marchepied disloqué. Je remarquai aussi machinalement, sur le tapis, un petit seau

d'encaustique renversé.

– Je vais aller chercher le docteur Martoux, dit Bernard. Il n'y a rien à faire, mais il faut qu'il constate la mort.

Saturnin s'était relevé. Il alla vers le tableau, se pencha un peu.

– Ces cordons ont été coupés, dit sa voix légèrement altérée.

Nous eûmes, Bernard et moi, une exclamation.

– Comment, coupés ? demandai-je. Cet accident aurait été provoqué ?

– Voyez vous-même.

Il nous fallut bien constater que les deux cordons, presque neufs, avaient dû être sectionnés en partie afin que le poids du tableau les fit complètement céder.

– J'ai mis ceux-ci il y a trois mois, dit Saturnin. Il était donc impossible qu'ils fussent usés. Quelqu'un les a coupés afin de provoquer la chute du tableau, dès qu'on y toucherait surtout. Ce quelqu'un-là devait savoir que M<sup>me</sup> de Grisolles avait coutume de passer sur le cadre,

assez souvent, de l'encaustique, afin d'aider à la bonne conservation de la dorure.

Le vieillard parlait posément, sans émotion apparente.

– Évidemment, il n'y a pas de doute... dit Bernard.

Je sentis un frisson me parcourir. Quelqu'un...  
Qui donc ici ?

Saturnin se redressa. Ses yeux glacés se tournèrent vers Bernard.

– Par conséquent, Monsieur, il faudrait passer à la gendarmerie, pour qu'on vienne constater la chose.

– En effet, je pars... Vous n'avez besoin de rien, Mademoiselle ?

– Non... merci, dis-je avec effort.

Je frissonnais toujours. Et je sentais sur moi le regard de Saturnin. Devinait-il la pensée horrible qui venait de me traverser l'esprit ? J'essayai de raffermir ma voix, en m'adressant à lui.

– Il faudrait, je crois, mettre M<sup>me</sup> de Grisolles

sur son lit.

Il hocha la tête.

– Je pense qu’il vaut mieux la laisser là, jusqu’à ce que le brigadier ait constaté.

J’acquiesçai, bien qu’il me parût que la constatation devait porter uniquement sur le tableau « préparé » pour le crime.

– Je vais voir Fernande, ajoutai-je.

Fernande continuait de dormir. Je passai dans ma chambre, enlevai mon chapeau et mon manteau. Mes mains tremblaient. Seigneur ! serait-ce possible ?

J’entrai chez Sylvine. Sa chambre était vide. Je descendis lentement l’escalier. Mes jambes semblaient mollir sous moi, mon cœur se serrait. J’attendis un moment, la main posée sur la poignée de la porte de la cuisine, avant de me décider à la tourner.

Thècle, debout devant l’évier, lavait des légumes. Sylvine était assise près de la table. Elle tourna vers moi un visage effrayé.

– M. Paviers nous a dit, en passant, que... que

c'était fini.

– Oui, c'est fini pour elle en ce monde. Le tableau lui a brisé la colonne vertébrale.

Sylvine eut un « Oh ! » étranglé. Mais je ne la regardais pas. Toute mon attention se portait sur la mince forme penchée vers l'évier. Je voyais le beau profil rigide, les longues mains fines qui agitaient les légumes dans la terrine. Ces mains qui...

– Venez dans votre chambre, Sylvine. Il faut vous étendre jusqu'au dîner. Je resterai chez moi pour surveiller Fernande. Elle dort depuis la piqûre que je lui ai faite, mais au réveil, quand elle se souviendra...

– Ah ! oui, pauvre Fernande !

Il y avait une sincère pitié dans le ton de Sylvine.

Thècle se détourna brusquement. La colère luisait dans ses yeux, contractait sa face pâle.

– Tu oses la plaindre ?

Sa voix était rauque, mauvaise.

– ... Qu'elle ait donc son tour, elle aussi !  
Qu'elle sache ce que c'est que d'être  
malheureuse ! La plaindre... la plaindre ! Ah !

Les mots s'étouffèrent dans une sorte de  
ricanement démoniaque. Le sang montait  
maintenant au visage blême. Sylvine murmura,  
avec un regard de reproche effaré vers sa sœur :

– Oh ! Thècle !

Je pris son bras, la fis lever en disant :

– Venez ! Votre sœur comprendra plus tard  
que devant la mort, les ressentiments doivent se  
taire.

Un regard de défi presque haineux croisa le  
mien. D'un ton redevenu soudainement calme et  
glacé, Thècle répliqua :

– Se taire, peut-être. Mais ils n'en existent pas  
moins pour cela.



## XII

Bernard Paviers, en se rendant au chef-lieu de canton pour avertir la gendarmerie, avait prévenu le docteur Martoux. Celui-ci arriva le premier. Il resta un moment dans la chambre de M<sup>me</sup> de Grisolles avec Saturnin, puis vint chez Fernande où je l'attendais. Il semblait fort troublé.

– Quelle chose terrible, Mademoiselle ! Cette pauvre dame... Quelle chose terrible !

Il regarda Fernande, qui dormait toujours. Je lui dis ce que j'avais fait pour la calmer et il m'approuva.

– C'est épouvantable pour elle ! Sa mère était tout... Mais, vraiment, qui a pu ?... Saturnin a l'air de savoir... Il croit que...

– Saturnin ne peut avancer que des hypothèses, dis-je froidement. C'est à la justice de chercher l'auteur de ce crime.

– Évidemment, mais l'opinion des habitants de cette demeure peut mettre sur la voie.

Hélas ! oui, je le savais ! En principe, nous étions suspects, nous, hormis Fernande. Mais si l'on recherchait un motif, vers qui se tournerait-on aussitôt, surtout quand Saturnin témoignerait de la haine trop visible qui existait chez l'une des habitantes de Mieulles ?

Et si l'on m'interrogeait, il me faudrait, moi aussi...

Oui, malgré toute la pitié qu'elle m'inspirait, je ne pourrais pas nier qu'elle haïssait la victime de ce crime.

Mais Sylvine, ma pauvre petite Sylvine, quand elle saurait ?...

J'étais accablée à la pensée de tout ce qu'allait soulever ce drame. Ah ! comme j'avais raison de trouver si lourde, si pénible, l'atmosphère de cette demeure qui enfermait tant de ruse, de cruauté, de sinistres intrigues, d'une part... et de l'autre, tant de haine !

La séquestration du pauvre M. de Grisolles,

d'abord, et maintenant, ce meurtre. Dans quel atroce guêpier m'avait envoyée, sans le vouloir, le docteur Guyon-Latour ?

Mais il fallait que je descende à la cuisine, afin de chercher quelques aliments pour Sylvine – car moi, je ne pourrais rien avaler.

Oui, il le fallait, malgré ma répugnance.

Saturnin finissait de dîner. À la lueur de la lampe, Thècle reprisait un bas. Elle se leva à mon entrée, alla au fourneau, versa du bouillon dans un bol qu'elle posa sur le plateau préparé. Elle allait en remplir un autre, mais je l'arrêtai du geste.

– Non, merci, je ne prendrai rien.

Sans un mot, elle reposa le bol où elle l'avait pris, recouvrit la marmite et alla se rasseoir pour continuer son raccommodage.

En me retournant, je vis que Saturnin la suivait des yeux. Un rictus soulevait la lèvre du vieil homme. Je lui trouvai un air de satisfaction cruelle qui me fit mal.

Après tout, pourquoi ne serait-ce pas lui,

l'auteur du crime ? Que savait-on, s'il n'avait pas de mobile ? Et il pouvait s'arranger pour faire accuser Thècle, qu'il détestait.

Tandis que je m'en allais vers la porte, le plateau en mains, un bruit de pas se fit entendre et Bernard Paviers entra, suivi du brigadier de gendarmerie.

– Nous voilà ! Nous montons ?

Saturnin se leva.

– Mais oui, Monsieur.

Je glissai un coup d'œil vers Thècle. Elle avait levé la tête, regardé les arrivants, puis repris aussitôt son travail.

Je laissai passer les trois hommes et montai derrière eux. Bernard disait :

– J'ai expliqué au brigadier ce qui est arrivé...

Ils entrèrent dans la chambre de M<sup>me</sup> de Grisolles et je gagnai celle de Sylvine. La jeune fille était assise dans le fauteuil. Elle demanda d'un air étonné :

– Qui vient là ?

J'hésitai. Que lui dire ? La vérité ? Elle la saurait demain, puisque nécessairement, le Parquet, prévenu, viendrait à Mieulles.

– M. Paviers a ramené le brigadier de gendarmerie.

Elle eut un sursaut, en ouvrant très grands des yeux stupéfaits.

– Le brigadier de... !

– Oui, car les cordons du tableau ont été à demi sectionnés intentionnellement, pour que celui-ci tombe dès qu'on le remuerait quelque peu.

Elle resta un moment le souffle coupé, me regardant toujours.

– Intentionnellement ? répéta-t-elle enfin.

– Oui, c'est indéniable.

– Mais qui donc ?...

– Cela, c'est affaire à la justice de le trouver, dis-je en affectant l'indifférence. Buvez ce bouillon, mangez ces biscuits et couchez-vous vite, ma chère enfant.

Elle m'obéit, machinalement. Je comprenais que son cerveau travaillait. Quand elle eut terminé ce léger repas, je la laissai et me rendis dans ma chambre. Je restai aux aguets près de la porte, et lorsque j'entendis sortir les trois hommes, je m'avançai. Bernard Paviers me vit et vint à moi.

– Eh ! bien ? demandai-je à voix basse.

– Eh ! bien...

Il hésitait.

– ... Ce vilain bonhomme laisse entendre que...

– Ce doit être Thècle ?

Il inclina affirmativement la tête.

– Et pourquoi pas lui, après tout ?

– Oui, pourquoi pas ?... Enfin, le brigadier a fait ses constatations, il va avertir le Parquet. Le vieux brigand m'a demandé de télégraphier à M. Pontet... Mais, Mademoiselle, il faut vous reposer. Vous avez une mine !

– Me reposer, avec Fernande dont il me faut surveiller le réveil, et près de qui, sans doute, je

devrai passer la nuit ?

Il dit avec décision :

– Denise viendra demain matin pour vous aider... Si, c'est entendu ! Elle sera heureuse de vous rendre service, je le sais. Et je suis à votre disposition, moi aussi. Bonsoir, Mademoiselle !  
À demain.

Il s'en alla rejoindre le brigadier et Saturnin qui l'attendaient sur le palier. Cinq minutes plus tard, le vieillard frappait à ma porte.

– On peut maintenant la mettre sur son lit, Mademoiselle. Voulez-vous m'aider ?

Cette soirée, cette nuit, resteront, je crois, parmi les plus pénibles de mon existence. Quand, après avoir fait la dernière toilette de la morte, j'allai m'asseoir près du lit de Fernande, je sentais en tout mon être une lassitude qui devait être encore plus morale que physique. Était-ce la pensée que Thècle était coupable ?... Thècle, la sœur de cette Sylvine que j'aimais d'une affection protectrice ? Oui, ce devait être cela, car, si je réprouvais le geste criminel, je ne

pouvais avoir qu'une très relative pitié pour la victime, après ce que je connaissais d'elle.

Puis il y avait l'atmosphère de ce logis, si lourde dès les premiers jours et qui me semblait maintenant recéler de louches secrets.

Enfin, j'attendais avec appréhension le réveil de Fernande, qui ramènerait sans doute une crise de désespoir.

Ce réveil eut lieu vers l'aube. Tout d'abord, Fernande me regarda avec surprise.

– Tiens, vous êtes là, Mademoiselle ? Pourquoi ?

Et aussitôt, se souvenant, elle se mit à crier :

– Maman !... Maman !...

J'eus grand-peine à la calmer et je n'y parvins enfin qu'en lui disant :

– Ma petite Fernande, si vous voulez guérir, il faut être raisonnable. Songez combien votre mère souhaitait vous voir bien portante...

– Oh ! oui, oui, c'est vrai ! Il faut que je marche, que je sois comme tout le monde...



Un peu plus tard, elle me dit :

– C'est probablement mon oncle qui sera mon tuteur ?

– Sans doute.

– J'espère qu'il m'emmènera à Brive ? Ce sera plus gai qu'ici !

Déjà cette perspective était une consolation pour son âme futile, égoïste. Elle eut encore de bruyantes crises de chagrin dans la journée, mais je ne m'en inquiétai pas, sentant qu'elle était déjà à moitié résignée.

Quant à Sylvine, je la trouvai sombre et taciturne. Elle ne me parla pas de M<sup>me</sup> de Grisolles, ne fit aucune allusion à la cause de sa mort, ce qui me donna à penser qu'elle avait peur... de ce que je craignais moi-même.

Thècle, impassible, vaquait à ses travaux habituels. Nous n'échangeâmes que les mots nécessaires, tandis que je préparais le petit déjeuner de mes malades.

Saturnin restait invisible. Je ne le vis que vers dix heures, quand il vint m'annoncer que M<sup>lle</sup>

Paviers était arrivée.

J'emmenai Denise dans ma chambre, où elle enleva manteau et chapeau et revêtit une blouse. Après quoi, je la conduisis chez Fernande, à qui j'avais annoncé qu'elle me remplacerait pendant que je prendrais un peu de repos. Et j'allai m'étendre sur mon lit, où, en dépit de tourmentantes pensées, je finis par m'endormir.

Les magistrats prévenus par la gendarmerie arrivèrent dans l'après-midi. Quand ils eurent fait leurs constatations, ils se rendirent dans la chambre de M. Pontet – puisque, dans cette singulière demeure, il n'y avait ni salon, ni salle à manger installés. Bernard Paviers, qui venait d'arriver, fut appelé en même temps que moi, comme étant ceux qui, d'après Saturnin, avaient constaté l'état des cordons. Quand nous eûmes donné notre témoignage sur ce point, le substitut demanda, en s'adressant à moi :

– Vous êtes depuis quelque temps ici, Mademoiselle, comme infirmière près de la fille de la défunte ?... Auriez-vous quelque idée au sujet de l'auteur de ce crime ?

– Je ne vois pas qui aurait pu... qui avait un motif...

Son regard froid, pénétrant, me gênait. Je savais si bien, d'ailleurs, ce qu'avait déjà pu insinuer Saturnin, qui venait d'être interrogé avant moi !

– Des motifs ? Ils peuvent être de plusieurs sortes. Il y a la cupidité, la jalousie, la vengeance. Quelqu'un, ici, à votre connaissance, détestait-il M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– La détester ? Oui. M<sup>me</sup> de Grisolles traitait ses belles-filles de façon injuste, révoltante. Il m'est pénible de parler ainsi contre une morte, mais je le dois à cause de ces malheureuses jeunes filles. Il s'est d'ailleurs passé ici des choses assez louches...

Et je racontai ce que j'avais surpris au sujet de M. de Grisolles.

– Ce serait une affaire à suivre, dit le substitut. Mais pour le moment, il s'agit de ce crime... Ainsi donc, ces jeunes filles haïssaient leur belle-mère ?

– Haïr est peut-être trop fort... Surtout pour Sylvine, la plus jeune.

– Mais pour l'aînée ? D'après le domestique, elle serait capable de tout pour se venger.

– Saturnin la déteste. En outre, comme après tout il doit se trouver au nombre des suspects, il peut faire son possible pour que les soupçons se portent sur cette jeune fille.

– Avez-vous idée d'une raison quelconque ayant pu motiver, de sa part, le meurtre de M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– Je n'en ai aucune.

– Bien. Je vous remercie, Mademoiselle. Voulez-vous m'envoyer la cadette des demoiselles de Grisolles ? Le domestique m'a dit qu'elle avait été malade et que vous la soigniez ?

– Oui. Elle n'est pas bien encore et ces événements ne sont pas faits pour la remettre. Si elle voit qu'on soupçonne sa sœur...

– Je ferai en sorte qu'elle ne s'en doute pas.

Malgré cette promesse, je savais bien que Sylvine s'inquiéterait. Après cet interrogatoire,

qui dura cinq minutes, je la vis reparaître, pâle, les yeux fiévreux.

– Il voulait connaître mes sentiments à l'égard de M<sup>me</sup> de Grisolles. J'ai répondu qu'elle nous privait de tout, nous rendait très malheureuses et que je ne pouvais pas l'aimer. Il m'a demandé si les rapports étaient bons entre M<sup>me</sup> de Grisolles et Saturnin. J'ai répondu qu'ils le paraissaient, qu'elle semblait avoir une grande confiance en lui.

Sylvine laissa passer un temps avant d'ajouter, d'une voix qui tremblait :

– Puis il m'a dit de lui envoyer Thècle.

– Chacun son tour ! déclara Bernard. C'est une simple formalité, Mademoiselle Sylvine. Il n'y a pas lieu de s'en émouvoir. Vous voyez du reste que votre interrogatoire a été bref.

Elle fit un geste affirmatif. Ses lèvres frémissaient. Elle murmura :

– Il faut pourtant bien que quelqu'un l'ait fait.

## XIII

Le temps, frais et ensoleillé jusqu'alors, se gâta vers la fin de cet après-midi. Le ciel se couvrit de nuages et le vent s'éleva, devenant tempête pendant la nuit. Denise avait voulu veiller près de Fernande. J'avais donc pu m'étendre sur mon lit, mais il m'était impossible de trouver le sommeil. Tous les événements de ces derniers jours m'obsédaient et, plus que tout, la singulière physionomie de Thècle ce soir. Quand j'étais descendue à la cuisine, après le départ des magistrats, je l'avais trouvée assise, inactive. Elle m'avait regardée avec des yeux étranges, des yeux qui ne semblaient pas me voir, mais qui regardaient au-delà. Toute la soirée, elle avait paru agir comme une somnambule. J'aurais voulu lui parler, l'amener à se confier ; mais je sentais l'inutilité de cette tentative. Cependant, quelle terrible lutte se livrait peut-être en cette âme fermée, durcie ?... surtout si...

Je sentais l'angoisse me tenailler de plus en plus, à mesure qu'avancait la nuit. Cette malheureuse enfant, seule, avec son lugubre secret...

À l'aube, je n'y tins plus. Je m'habillai, m'enveloppai de ma mante et descendis pour gagner la triste chambre de Thècle.

Cette chambre était vide.

Sur la table, j'aperçus un papier. J'y lus ces mots : « Adieu, Sylvine. J'ai compris qu'on allait m'accuser d'avoir coupé les cordons du tableau. Ce n'est pas moi. Mais je savais qu'ils étaient coupés et je n'ai rien dit. Je me suis vengée. Maintenant, je vais mourir. Adieu, ma petite sœur. »

Seigneur ! mes craintes n'étaient pas vaines !

Oui, ce regard d'un être hanté, je l'avais vu un jour chez une femme, meurtrière de son mari, qui s'était donné la mort le lendemain.

Mais où chercher Thècle ? Était-il temps encore ?

La pièce d'eau dans le parc... Oui, il fallait

d'abord chercher là.

Je partis en courant. Le vent m'entravait, sifflait autour de moi. Ce trajet, cependant assez court, me parut interminable. Enfin, je fus au bord de l'étang et à la lueur de cette aube grise, je vis un corps de femme à moitié enfoncé dans l'eau.

Je suis bonne nageuse et je pus facilement le ramener sur la berge. L'ayant enveloppé de ma cape, que j'avais jetée sur l'herbe, je le laissai là et courus vers le château. Je montai jusqu'à la chambre de Fernande, entrouvris la porte et dis à mi-voix :

– Venez vite, Denise ! Thècle a essayé de se noyer !

Elle sortit, retint à ma vue une exclamation et me suivit sans mot dire. Nous courions toutes deux. Peu après, Thècle était apportée dans la cuisine, nous l'étendions sur la table et, tandis que Denise commençait à lui donner les soins habituels pour les noyés, j'allai rapidement quitter mes vêtements mouillés.



Comme je sortais de chez moi, je vis Saturnin au seuil de la chambre qu'il occupait, près de celle de M. Pontet. Il demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Je viens de retirer Thècle de l'étang.

Il ricana :

– Je pensais bien qu'elle ne voudrait pas passer en jugement.

– Il y en a d'autres qui y passeront peut-être, ripostai-je durement.

Il ne répondit rien et rentra dans sa chambre, dont il referma la porte sans bruit.

Thècle avait dû rester peu de temps dans l'eau, car nos manœuvres obtinrent un résultat assez rapide. Quand la vie se manifesta de nouveau chez elle, nous l'enveloppâmes dans une couverture et la portâmes sur son lit. Je versai entre ses dents, maintenant desserrées, un peu de rhum dont j'avais chez moi un petit flacon. Elle ouvrit les yeux, me regarda, puis abaissa de nouveau ses paupières.

Denise s'occupait d'allumer le fourneau. Elle

mit de l'eau à bouillir pour préparer des boules et me faire du thé. Après quoi, elle déclara qu'elle allait retourner au Loup-blanc pour m'envoyer quelqu'un capable de faire les repas et le ménage.

– Vous ne pouvez rester seule ici, d'ailleurs, avec ces trois malades et cet inquiétant Saturnin – sans compter M. Pontet qui va arriver d'un instant à l'autre. Mélanie, qui fut ma nourrice, fera tout à fait votre affaire. Avec elle, vous pouvez être en repos.

Elle me quitta et, réconfortée par cette effective sympathie, j'allai me mettre au lit pour me réchauffer, non sans avoir fermé à clef la porte de Thècle, qui paraissait dormir.

Cette affaire semblait se compliquer. Je ne doutais pas que Thècle eût dit la vérité dans le mot laissé pour sa sœur. Cette fille orgueilleuse devait être incapable d'un mensonge. D'ailleurs pourquoi, au cas contraire, se serait-elle accusée de ce silence criminel ?

Mais alors, qui ?...

Saturnin ? Il pouvait avoir un mobile secret.

Déjà, il était le complice de M<sup>me</sup> de Grisolles dans la séquestration de son mari. Un crime de plus ne lui coûtait peut-être guère.

Quand je descendis un peu plus tard, chez Thècle, je la trouvai somnolente, fiévreuse. Elle me regarda sans rien dire, et but docilement la tasse de thé que je lui présentai.

Lorsque j'eus garni le fourneau, je montai voir Fernande et Sylvine. La première avait assez bien dormi et, après quelques larmes, s'informa si je savais quand arriverait son oncle. Je lui répondis que je l'ignorais, mais que probablement nous le verrions apparaître dans la matinée – à moins qu'il fût en tournée, ce qui retarderait la remise de la dépêche.

Sylvine, elle, avait passé une nuit d'insomnie. Elle avait la physionomie tirée, les yeux pleins d'angoisse. Je lui dis que Thècle était souffrante, qu'elle avait dû prendre froid. Elle murmura :

– Pendant un petit moment où j'ai dormi, j'ai rêvé qu'elle se jetait à l'eau.

– Quelle idée !

Ma voix sonnait faux. Elle s'en aperçut et me regarda fixement.

– Elle m'a dit un jour : « Sans toi, je me serais déjà jetée dans l'étang, plutôt que de supporter cette vie-là. » Alors, maintenant, si elle voit qu'on l'accuse...

Et soudainement, jetant ses bras autour de moi, elle cria :

– C'est cela, dites ? Elle a voulu se tuer ?

– Oui, ma petite enfant, mais j'ai pu la sauver. Elle avait laissé un mot pour vous. Je vais vous le chercher.

Quand elle eut lu, elle se mit à pleurer doucement.

– Ma pauvre Thècle ! Ce n'est pas elle qui a coupé... mais elle n'a rien dit. C'est un crime tout de même. Thècle, pauvre Thècle !

Puis elle leva sur moi ses yeux pleins de larmes et dit avec ferveur :

– Vous l'avez sauvée ! Merci, merci !

Je l'embrassai, lui promis de veiller sur sa

sœur pour qu'elle ne recommençât pas. Puis je descendis à la cuisine. Saturnin y était, occupé à préparer le chocolat de Fernande. J'eus à sa vue un mouvement de répulsion, que je réprimai pour dire, d'une voix à peu près naturelle :

– M<sup>lle</sup> Paviers va m'envoyer une femme pour faire l'ouvrage.

– Bien, Mademoiselle. Je pourrai toujours m'occuper de Fernande, en attendant. Cela vous soulagera.

Cet essai de prévenance était fait de son habituel ton glacé. Il ajouta, tout en enlevant la casserole du feu :

– Je pense que Thècle n'est pas morte ?

– Non, elle n'est pas morte, répondis-je sèchement.

Ce fut toute notre conversation. Tandis que je m'occupais de mon déjeuner et de celui de Sylvine, Mélanie arriva. Cette petite femme maigre, de mine avenante, me plut aussitôt. Je la mis au courant de l'ouvrage qu'elle aurait à faire, et je pus ensuite me consacrer à mes malades.

La fièvre montait chez Thècle, sa respiration devenait oppressée. Elle semblait souffrir et, comme je l'interrogeais, elle murmura qu'elle avait une forte douleur dans le côté.

« Bon, pensai-je, voilà cette pauvre fille avec une congestion pulmonaire ! »

Comme je voulais lui poser des ventouses, je dus aller chercher des verres dans la chambre de M<sup>me</sup> de Grisolles. Ils se trouvaient dans un placard qui lui servait d'armoire à pharmacie. Pour les prendre, il me fallut déplacer quelques boîtes et flacons. L'une de ces boîtes était celle que le docteur Martoux avait remise à M<sup>me</sup> de Grisolles pour qu'elle pût faire une piqûre à son mari en cas d'agitation. Je l'ouvris. Il manquait deux ampoules.

Le docteur avait dit : « la moitié d'une ampoule seulement ; avec son état de faiblesse, on ne peut se permettre davantage ».

Ainsi, probablement, celle qui reposait là, victime d'un meurtrier, avait achevé son mari.

Elle l'avait tué d'abord, peu à peu, en le tenant

enfermé dans ce donjon. Puis, pour que la fin ne traînât pas, peut-être surtout afin de ne pas risquer qu'il pût révéler la vérité, elle lui avait administré la dose mortelle.

Ma main tremblante remit le flacon à sa place. Dans ce mouvement, je fis tomber un flacon. En le relevant, je lus machinalement sur l'étiquette : « belladone ». Je pris les verres et regagnai la chambre de Thècle. Quand je lui eus posé les ventouses, elle parut soulagée. Je lui demandai :

– Comment vous trouvez-vous ?

– Mieux, merci...

Sa voix était faible, mais distincte. Dans ses yeux, il y avait toujours la même lueur d'orgueilleuse obstination.

– ... Qui m'a retirée de l'eau ?

– C'est moi.

– Je ne vous dis pas merci pour cela.

– Vous avez tort, car c'est toujours une grâce d'avoir le temps de reconnaître ses fautes et d'en recevoir le pardon.

– Je ne me repens de rien !

Les mots sifflaient entre ses lèvres desséchées par la fièvre.

– ... Vous avez trouvé le mot que j'avais laissé pour Sylvine ?

– Oui, je le lui ai donné. Pauvre Sylvine ! Elle craignait que vous fussiez l'auteur de ce crime...

– Je l'ai été aussi, puisque je l'ai laissé s'accomplir. Mais je ne regrette pas...

Elle parlait maintenant avec difficulté. Je lui imposai silence, puis je rejoignis dans la cuisine Bernard Paviers qui venait s'informer si j'avais besoin de ses services.

Mais nous ne pouvions rien faire pour les obsèques avant que M. Pontet fût là, avant, aussi, que le Parquet en eût donné l'autorisation.

Tandis que nous causions ainsi, on frappa à la porte d'entrée. J'allai ouvrir et me trouvai en présence d'un homme entre deux âges, de petite taille, aux yeux vifs et perçants.

– Inspecteur Leblond. Je suis chargé de l'enquête sur la mort de M<sup>me</sup> de Grisolles.



Je le fis entrer, lui présentai Bernard Paviers qui m'avait suivie. Puis je le fis monter dans la chambre mortuaire. Il jeta un coup d'œil sur le corps, examina les cordons du tableau. Après quoi, je le conduisis dans la chambre de M. Pontet et, sur sa demande, lui fis un récit de ce qui s'était passé. Je dis tout : l'existence lamentable que la défunte faisait mener à ses belles-filles, les allées et venues quotidiennes de Saturnin au donjon, le transport nocturne du châtelain de ce donjon au château, alors qu'il était déjà un moribond, l'accusation prononcée par lui, en présence de sa fille et de moi, qui avions réussi à le joindre en cachette – « Cette misérable... tout pris... Enfermé... », la découverte des deux ampoules manquantes, la chute du tableau, la tentative de suicide de Thècle, après l'interrogatoire, quand elle avait compris qu'on la soupçonnait d'avoir coupé les cordons. Enfin, le mot laissé par elle, où elle se déclarait innocente de ce crime, mais coupable d'un autre.

L'inspecteur m'avait écoutée sans m'interrompre autrement que par quelques brèves interrogations. Quand j'eus terminé, il me dit :

– Je vous remercie, Mademoiselle. Me voici maintenant au courant. Voulez-vous m'envoyer ce Saturnin ?

Je trouvai le vieillard occupé à scier du bois dans la tour. Quand je lui eus fait part de la demande de l'inspecteur, aucun signe d'émoi n'apparut chez lui. Il dit seulement : « Bien », déposa la scie, ôta son vieux tablier auquel il essuya ses mains. Puis il s'en alla, de son pas encore leste.

Je me rendis chez Fernande pour lui faire son habituel traitement, un peu en retard ce matin. Impatiente de voir son oncle, habituée à ce que ses désirs fussent accomplis sur l'heure, elle s'énervait de son retard. Je dus rester un long moment près d'elle pour la raisonner. Quand je sortis de la chambre, je trouvai l'inspecteur qui faisait les cent pas dans le corridor. Il me demanda :

– D'après ce que vous m'avez dit, Mademoiselle, la jeune personne qui a tenté de se suicider est trop malade pour que je puisse l'interroger ?

– Oh ! certainement ! Je crains même d’assez graves complications, dans l’état de dépérissement où elle se trouve par suite de sous-alimentation et de travail excessif.

– Bien. Je voudrais voir sa sœur.

– Elle est très souffrante, elle aussi.

– J’ai seulement quelques questions à lui poser. Simple formalité. Je voudrais voir aussi le mot laissé pour elle par sa sœur.

J’allai prévenir Sylvine, puis je fis entrer l’inspecteur chez elle. Assise dans un fauteuil, près de la fenêtre, elle tourna vers lui son visage altéré, ses beaux yeux inquiets.

– Quelques mots seulement, Mademoiselle, dit-il d’un ton affable. M<sup>lle</sup> Marsollier m’a appris que vous aviez eu beaucoup à souffrir de la part de votre belle-mère ?

– Oh ! oui, murmura-t-elle.

– Vous deviez donc éprouver à son égard des sentiments plutôt... amers ? Vous auriez peut-être été heureuse de vous venger d’elle ?

– Non, je n’y ai jamais songé, dit doucement

Sylvine. Je la détestais, oui... mais je n'aurais jamais songé à lui faire du mal, ni à sa fille.

– Bien, Mademoiselle. Voulez-vous me dire maintenant si vous avez remarqué quelque chose dans les rapports entre M<sup>me</sup> de Grisolles et son domestique, qui puisse expliquer une vengeance de celui-ci ?

Sylvine secoua la tête.

– Rien du tout, Monsieur. Ils semblaient s'entendre parfaitement et je n'ai jamais entendu une discussion entre eux.

– Une question d'intérêt, peut-être ? Si elle lui léguait une somme par testament...

– J'ignore, dit Sylvine.

– Alors, je vous laisse, Mademoiselle.

Je remis à l'inspecteur le mot de Thècle et il nous quitta.

– Il a l'air de soupçonner Saturnin ? demanda Sylvine dès la porte fermée.

– S'il accepte la déclaration de Thècle, on ne voit guère en effet que lui comme suspect.

Pourquoi l'aurait-il fait ? C'est à l'inspecteur de le découvrir... s'il le peut, car cet homme doit être infiniment habile et rusé... Maintenant, ma petite Sylvine, je vous autorise à vous rendre près de Thècle, dès que vous aurez déjeuné. Quant à moi, je vais voir où en est cette brave Mélanie, qui me paraît d'ailleurs très au courant de son affaire.

## XIV

M. Pontet arriva dans l'après-midi. Il se rendit aussitôt près de sa nièce et je ne le vis qu'un peu plus tard, alors qu'il buvait dans la cuisine un verre de vin blanc en causant avec Saturnin. Il se leva et vint à moi, la main tendue.

– Quelle affreuse catastrophe ! Ma pauvre sœur ! Je ne pouvais en croire mes oreilles, quand Saturnin m'a appris la vérité, à mon arrivée... Cette Thècle...

– Il n'y a pas lieu d'accuser sans preuves, Monsieur, dis-je sèchement. Déjà, on a failli ainsi causer la mort de Thècle, désespérée de sentir les soupçons se porter sur elle.

Sa lèvre supérieure eut un rictus, qui donna à cette physionomie une expression cynique.

– Je dirais, moi, que cette tentative de suicide démontre la culpabilité. D'ailleurs, qui aurait pu

le faire, en dehors d'elle ? Ce n'est tout de même pas ce brave Saturnin ?

Il se tournait à demi vers le vieillard, impassible, qui restait assis devant la table.

Je ne répondis rien et m'en allai vers la chambre de Thècle. L'oppression augmentait. Je décidai de me rendre chez les Paviers pour téléphoner au docteur Martoux. Au retour, je trouvai à Mieulles l'inspecteur qui arrivait de Sognac où il avait déjeuné. Je sus depuis qu'il y avait fait une enquête sur les Grisolles, sur Saturnin.

Il s'entretenait avec M. Pontet dans la grande salle d'entrée où, sur ma suggestion, Saturnin avait disposé quelques sièges.

Je montai chez Fernande, qui m'accueillit par ces mots, accompagnés d'une mine furieuse :

– Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Thècle avait coupé les cordons du tableau et qu'elle avait cherché à se suicider ?

– Parce qu'il n'y a aucune preuve contre elle. Qui vous a raconté cela ?

– C'est Saturnin, quand il m'a apporté tout à l'heure mon goûter. Cette affreuse Thècle ! J'espère qu'on va l'arrêter tout de suite ?

– Heureusement, on n'arrête pas les gens sur une simple suggestion !

– Alors, qui serait-ce, d'après-vous ?

– Je n'ai pas à m'occuper de cette question. Il y a ici un inspecteur qui est chargé de cela.

– Ah ! un inspecteur ?

Ses yeux luisaient de curiosité. Elle avait lu des romans policiers et trouvait sans doute fort intéressant de vivre une aventure de ce genre.

– ... Il va interroger tout le monde ?

– C'est déjà fait... Ne vous agitez pas, Fernande ! Vous avez vu votre oncle ? Vous êtes contente ?

– Oh ! oui ! Il m'emmènera à Brive, chez lui, dans quelque temps. Il faut qu'il me fasse préparer une chambre. Il m'a dit qu'il me gâterait beaucoup, pour me consoler d'avoir perdu ma pauvre maman.



Ici, elle se mit à pleurer. Mais presque aussitôt, elle revint à son sujet :

– L’inspecteur a interrogé Thècle ?

– Non, car elle est très malade. Son séjour dans l’eau a occasionné une congestion pulmonaire.

– C’est bien fait !

– Fernande, vous êtes une méchante fille ! dis-je avec indignation.

Elle me jeta un coup d’œil mauvais, qui me rappela ceux dont me gratifiait parfois sa mère. Puis elle ferma les yeux et demeura ainsi tout le temps que je lui fis son massage.

Je retournai après cela voir Thècle, près de qui demeurait Sylvine. Comme je remontais chez moi, je croisai, sur le palier du premier étage, l’inspecteur qui s’arrêta.

– Je voudrais vous dire un mot en particulier, Mademoiselle.

Je le fis entrer dans ma chambre. Il m’apprit qu’il avait, la veille, demandé à Saturnin l’adresse de la maison de santé où soi-disant avait

été soigné M. de Grisolles. Le vieillard avait prétendu l'ignorer. La même question, adressée à M. Pontet, avait reçu une réponse identique.

– ... Je leur ai fait observer qu'il était bien étrange que M<sup>me</sup> de Grisolles ne l'eût pas mentionnée devant eux, qu'elle devait écrire de temps à autre et que son domestique devait remettre les lettres au facteur ou les porter à la poste de Sognac. Saturnin m'a répondu qu'elle les donnait elle-même au facteur. J'ai répliqué : « Pourquoi donc tout ce mystère ? » « Je l'ignore, Monsieur l'inspecteur », m'a-t-il répondu imperturbablement. Quant à M. Pontet, il m'a dit simplement que sa sœur ne lui parlait jamais de son mari, car cela lui faisait trop de peine de le voir en cet état.

– Bien invraisemblable !

– Tout à fait. Il va falloir que je fasse une enquête serrée de ce côté. Si j'acquies une certitude au sujet de la séquestration, on peut supposer une intrigue criminelle de la part de cet homme, qui fut le complice de la défunte.

Il s'informa de l'état de santé de Thècle et me

quitta pour donner un coup d'œil au moteur de sa voiture, qui avait eu des ratés en revenant de Sognac.

Le docteur Martoux arriva peu après. À l'auscultation, il trouva les deux poumons gravement pris. Ayant prescrit des ventouses scarifiées, il s'en alla et je l'accompagnai jusqu'à la salle d'entrée. Là, il s'arrêta, en tournant vers moi ses petits yeux injectés de sang, pleins de curiosité.

– Elle est très mal ; comment a-t-elle pris ça ?

– Un refroidissement, dis-je d'un ton évasif. Cela suffit sur un tempérament privé de résistance, par le régime auquel étaient soumises ces jeunes filles.

– Ah !... oui... Mais elles avaient un caractère infernal...

– Ceci est la version de M<sup>me</sup> de Grisolles. Elle pourrait être infirmée par les faits, quand on examinera les choses de plus près.

– Euh !... évidemment... Un inspecteur est venu enquêter, m'a-t-on dit ?

– En effet.

– Et... a-t-il découvert quelque chose ?

– Il ne me l'a pas dit, docteur.

– Évidemment... C'est un singulier attentat...

Je me demande qui avait intérêt...

Il s'interrompit. L'inspecteur entra, venant de la cour. Il demanda :

– Vous êtes le docteur Martoux ?

– Oui, Monsieur.

– Je suis l'inspecteur chargé de l'enquête. J'ai quelques renseignements à vous demander. Vous étiez depuis assez longtemps le médecin de M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– Depuis que j'exerce à Sognac, c'est-à-dire cinq ans.

– Vous avez soigné M. de Grisolles ?

Cette question parut surprendre le docteur.

Sans doute se demandait-il quel rapport elle avait avec l'enquête en cours.

– Oui, je l'ai soigné avant son entrée dans une

maison de santé.

– Quelle maladie avait-il ?

– Une sorte de neurasthénie.

– M<sup>me</sup> de Grisolles n'a pas consulté de spécialiste ?

– Non. Quand je lui en ai parlé, elle m'a dit qu'elle n'avait pas confiance en eux.

– Qui a décidé son départ pour la maison de santé ?

– C'est elle, après avoir pris mon avis.

Nous espérions qu'une amélioration se produirait avec les soins qu'il recevrait là, le changement d'habitudes et d'entourage. Il n'en a malheureusement rien été.

– Vous avez correspondu avec les médecins de cette maison, naturellement ?

Le docteur parut embarrassé.

– Non, j'avais donné à M<sup>me</sup> de Grisolles un mot qu'elle devait remettre de ma part au directeur et où j'indiquais la marche de la maladie jusqu'alors.

– Vous croyez que cette remise a été faite ?

– Je n'ai pas de raison d'en douter.

– Quelle est l'adresse de cette maison ?

L'embarras du docteur augmenta encore.

– Je ne me souviens pas... C'était en Suisse... à Lausanne, je crois...

Il fermait à demi les paupières, sous le pénétrant regard du policier.

– C'est-à-dire que vous ne l'avez peut-être jamais connue...

Le docteur bafouilla :

– Mais si... Ma mémoire n'est pas bonne...

L'inspecteur ajouta, sans paraître entendre cette interruption :

– Pour la bonne raison que M. de Grisolles n'a jamais été dans une maison de santé.

Le docteur eut un haut-le-corps.

– Par exemple ! Où prenez-vous cela, Monsieur l'inspecteur ?

– Il était enfermé, séquestré dans le donjon,

d'où on l'a sorti moribond pour vous le montrer, soi-disant retour de Suisse, avant sa mort.

– Oh ! Oh !

Les yeux du docteur exprimaient le plus complet ahurissement.

– Et M<sup>me</sup> de Grisolles a dû hâter sa fin, comme il ressort de la découverte faite par M<sup>lle</sup> Marsollier. Dans la boîte de morphine à elle remise par vous, il manquait deux ampoules.

– Oh ! Oh !

La sueur, maintenant, mouillait son front.

– Laissez-moi ajouter, docteur, que vous avez agi bien légèrement, en ne vous renseignant pas près de la direction de la soi-disant clinique sur l'état de santé de votre malade. Dans toute cette affaire, il y a de singulières choses – et certaines sont invraisemblables, comme l'affirmation de Saturnin qu'il n'a jamais connu l'adresse de cette maison.

Le docteur, qui s'épongeait le front, sursauta.

– Saturnin ? Mais M<sup>me</sup> de Grisolles m'a dit que c'était lui qui avait conduit son mari là-bas !

L'inspecteur eut un mince sourire. Je compris qu'il était satisfait au ton dont il répliqua :

– Très bien ! Voilà déjà un mensonge dévoilé !... Un mot encore, docteur. Vous voyiez souvent M<sup>me</sup> de Grisolles.

– Elle me demandait de venir toutes les semaines pour sa fille, avant que M<sup>lle</sup> Marsollier entreprît son traitement.

– Avez-vous jamais eu l'impression qu'elle ait des craintes... par exemple qu'on veuille attenter à sa vie, par vengeance ou toute autre cause ?

– Non, je ne me souviens pas... Elle disait parfois, en parlant de Thècle, sa belle-fille : « Cette créature me hait. Si ses yeux pouvaient me tuer !... » Mais il me semblait qu'elle le disait sans conviction, sans inquiétude.

– Il n'y avait rien entre Saturnin et elle ? Pas de discussions, pas d'animosité ?

– Oh ! non, ils s'entendaient parfaitement, au contraire. Elle me racontait qu'il connaissait tout de ses affaires, qu'il était de très bon conseil, et que son frère en était jaloux, parce qu'elle ne lui



confiait rien.

– Bon. C’est tout pour le moment, docteur. Je ne vous retiens plus.

Le docteur se tourna vers moi.

– Bonsoir, Mademoiselle. Je reviendrai demain matin voir la malade.

Il s’en alla hâtivement, la mine soucieuse.

– Un complice à demi inconscient, dit l’inspecteur. Quant à ce Saturnin... eh ! le voilà pris en flagrant délit de mensonge. Complicité prouvée. Celle de M. Pontet ne fait pas moins de doute, puisqu’il se trouvait présent, appelé par une dépêche de sa sœur, la nuit où l’on transporta M. de Grisolles.

– Oui... mais cela n’explique pas le meurtre de M<sup>me</sup> de Grisolles.

– Non, jusqu’ici. Mais je puis découvrir autre chose... Comment le docteur a-t-il trouvé M<sup>lle</sup> Thècle ?

– Très mal. Je redoute la nuit.

– Elle est jeune et peut avoir encore de la résistance. Je vous dis maintenant bonsoir, Mademoiselle. Je retourne à Sognac et reviendrai demain, car je voudrais parler aux gens de la ferme. On peut quelquefois en tirer un renseignement utile.

## XV

Comme il l'avait été entendu avec elle, au cours de la journée, Denise vint veiller Thècle pendant la première partie de la nuit. Mais je ne pus, malgré cela, me reposer. Je me sentais mal à l'aise dans cette atmosphère de drame. En outre, je n'étais pas sans éprouver une secrète inquiétude, à l'idée que ces deux hommes – Saturnin et M. Pontet – devaient m'attribuer les révélations faites à l'inspecteur au sujet de M. de Grisolles, révélations qui les mettaient gravement en faute.

J'avais cependant réussi à m'endormir, quand la sonnette de Fernande retentit. Je sautai à terre, passai un peignoir et me rendis dans sa chambre, où je fis aussitôt de la lumière.

Elle était étendue sur le dos, gémissante. Ce qui me frappa sur-le-champ fut la dilatation anormale des pupilles. Elle murmura :

– J’ai mal !... J’ai mal !

Je me précipitai hors de sa chambre et frappai à celle de M. Pontet. Il vint m’ouvrir en demandant :

– Qu’y a-t-il ?

– Fernande est très mal. Voulez-vous aller au Loup-blanc, chez M<sup>lle</sup> Paviers, pour téléphoner au docteur de venir tout de suite ? Dites-lui d’apporter le nécessaire pour un empoisonnement, probablement avec de la belladone.

– De la belladone ?

Il avait eu un sursaut, et témoignait d’une stupéfaction intense.

– Oui, il me semble...

Et je descendis au plus vite pour avertir Denise afin qu’elle vînt m’aider, après avoir préparé du café très chaud et très fort.

Je connaissais les symptômes dus à ce poison, et je les trouvais chez Fernande : sécheresse de la bouche, soif ardente, difficulté d’avaler et surtout cette dilatation des pupilles. Tandis que Denise

préparait le café, faisait chauffer de l'eau pour des boules, j'allai dans la chambre de M<sup>me</sup> de Grisolles pour chercher de l'éther. Deux bougies brûlaient près du lit, projetant leur lueur sur le visage jauni, qui commençait à s'altérer. L'autorisation d'inhumer avait été donnée aujourd'hui et M. Pontet s'occupait des formalités nécessaires.

J'allai à l'armoire après avoir allumé l'électricité. Tandis que je cherchais le flacon d'éther un souvenir me traversa l'esprit. Hier, j'avais vu ici une fiole contenant de la belladone. Mais ce fut en vain que je déplaçai les autres médicaments. La dite fiole avait disparu.

Fort troublée par cette constatation, je revins dans la chambre de Fernande. Saturnin se tenait près du lit et tourna vers moi ses yeux froids.

– J'ai entendu aller et venir, je me demandais ce qui arrivait.

– Empoisonnement par la belladone.

– Qu'est-ce que vous dites ?  
Empoisonnement ?

– Oui. Allez aider M<sup>lle</sup> Paviers, qui prépare de quoi la réchauffer. M. Pontet est parti pour prévenir le docteur.

Et je me mis à donner à la malade les soins indiqués en pareil cas, bientôt aidée par Denise. Mais l'excitation, puis le délire se produisaient, et quand le docteur Martoux arriva, les convulsions commençaient.

Tous nos efforts demeurèrent vains. À l'aube, Fernande rendait le dernier soupir.

Au pied de son lit, le docteur demeurait affalé dans un fauteuil. La sueur coulait à grosses gouttes sur son visage. M. Pontet et Saturnin, que j'avais appelés au dernier moment, demeuraient debout à quelques pas. Des crispations tiraient la figure du premier. L'autre demeurait impassible.

M. Pontet s'avança. Il dit d'une voix troublée :

– Cette mort... que signifie ? M<sup>lle</sup> Marsollier a parlé d'empoisonnement ?

– Empoisonnement, oui... Belladone.

– Comment, belladone ? Qui lui aurait donné ?

Le docteur leva les mains en un geste qui

signifiait : « Comment le saurais-je ? »

– C'est épouvantable ! Après ma sœur, ma nièce... Il y a ici un affreux criminel.

– Bien certainement, dit la voix sèche de Saturnin. Un criminel qui croit profiter de ces morts.

M. Pontet se tourna brusquement vers lui.

– Oui, qui doit profiter !... Je comprends maintenant !

– Vous comprenez quoi ?

M. Pontet eut un ricanement.

– Il n'y a pas besoin d'explications. Vous savez ce que je veux dire.

J'intervins avec indignation.

– Je vous prie d'aller discuter cela ailleurs que devant ce lit de mort !

M. Pontet me jeta un regard noir.

– C'est mon droit de chercher à savoir comment ce poison a été introduit ici et qui a pu le donner à cette malheureuse enfant !

– Il y avait ici de la belladone. J'en avais prescrit à M<sup>me</sup> de Grisolles pour ses névralgies.

Tout en parlant, le docteur se levait péniblement du fauteuil profond.

– ... M<sup>lle</sup> Marsollier me dit que la fiole qu'elle avait vue hier matin, dans le placard aux médicaments, n'y était plus cette nuit.

– Ah ! voilà donc l'explication ! Quelqu'un savait que le poison se trouvait là.

M. Pontet glissait un coup d'œil haineux vers Saturnin. Le vieillard, sans paraître s'en apercevoir, se tourna vers moi.

– Avez-vous besoin de mes services, Mademoiselle ?

Je fis un signe de tête négatif. Il sortit et M. Pontet se décida à en faire autant.

J'avais envoyé Denise près de Thècle, dont l'état s'était encore aggravé. Le docteur descendit pour la voir et je commençai la toilette de la jeune morte. Comme j'ouvrais un tiroir pour y prendre du linge, je trouvai là un grand sac de soierie où elle mettait ses livres et le petit



ouvrage auquel, parfois, elle travaillait. Il était entrouvert et j'aperçus une boîte portant le nom d'un confiseur de Brive.

Je l'ouvris. Sur les trois rangées de chocolats, une était vide. Sans doute M. Pontet l'avait-il donnée la veille à sa nièce. Voici pourquoi elle s'était plainte avant son dîner, de souffrances à l'estomac.

J'allais remettre la boîte dans le sac, quand je me ravisai. L'inspecteur demanderait ce que la victime avait bu ou mangé la veille et il fallait que je puisse lui présenter ces bonbons. Donc, en premier lieu, je devais les mettre en lieu sûr.

J'allai les enfermer dans mon armoire et revins à la chambre de Fernande. Denise me rejoignit peu après et nous accomplîmes notre tâche presque en silence. J'étais à demi abrutie par la fatigue et l'émotion dues à cette succession d'événements dramatiques. Il me fallut prendre un peu de repos, tandis que Denise retournait près de Thècle que le docteur Martoux désespérait de sauver.

Vers huit heures, quand Mélanie arriva, elle

lui confia la garde de la malade et se rendit chez elle pour avertir par téléphone l'inspecteur. Je descendis un peu plus tard et trouvai dans la cuisine M. Pontet qui se leva pour me saluer.

– Je m'excuse, Mademoiselle, d'avoir cette nuit prononcé des paroles qui ont pu vous sembler déplacées, près de cette pauvre enfant.

Mais la vue de ce misérable Saturnin m'avait mis hors de moi. Car c'est lui, certainement, qui a tué la mère et la fille pour s'approprier les économies de ma sœur !

Je le regardai en face et répliquai froidement :

– Voilà une accusation bien grave, Monsieur !

– Je ne me gênerai pas pour la répéter devant l'inspecteur ! Ma pauvre sœur, si défiante pour tout autre, ne lui cachait rien et il a dû mettre la main sur ce qu'elle possédait.

Je voyais qu'il contenait avec peine sa fureur. De fait, il était fort possible que les choses se fussent passées comme il le prétendait. Mais je n'avais pas à me mêler de cela. Je lui répondis par un geste évasif et me rendis chez Thècle, près

de qui se trouvait sa sœur.

Pauvre Thècle ! Oui, elle était bien mal ! Les yeux clos, elle haletait, sous le regard désolé de Sylvine. Avec l'aide de celle-ci, je lui donnai quelques soins. Elle se laissait faire, sans un mot, sans une plainte. Quand nous eûmes fini seulement, elle murmura :

– Merci.

Sylvine m'emmena dans la cour. Sa pauvre figure était blême et tirée.

– Oh ! Mademoiselle, est-ce qu'elle va mourir ?

– J'espère bien que non ! Mais comme j'ai peu de confiance dans le docteur Martoux, M<sup>lle</sup> Paviers va téléphoner à son médecin, qui habite un village voisin, pour qu'il vienne la voir.

– Oh ! oui, oui ! Ce Martoux est si antipathique ! C'était un ami de M<sup>me</sup> de Grisolles... M<sup>lle</sup> Paviers m'a dit que Fernande était très malade ? C'est pour cela que j'ai entendu du va-et-vient cette nuit ?

– Fernande est morte.

– Morte ?

Sylvine me regardait avec des yeux stupéfaits. Je lui pris la main en disant :

– Nous en parlerons plus tard. Il y a encore là-dessous de tristes choses. Pour le moment, occupons-nous de soigner Thècle. Retournez près d'elle, ma chérie, car j'ai affaire là-haut.

– Oui. Mais je voulais vous demander... Tout à l'heure, elle m'a dit : « J'ai commis un crime en me taisant... et je crois que j'en ai commis un second en essayant de me tuer. Maintenant que je vais mourir, je vois... je regrette... Si tu crois que je dois demander le pardon de Dieu ?... »

– Vous pensez qu'elle voudrait voir un prêtre, Sylvine ?

– Oui, Mademoiselle. Ma pauvre Thècle ! Son orgueil cède devant la mort.

– Eh ! bien, quand M<sup>lle</sup> Denise reviendra, je lui demanderai de faire prévenir le curé de Sognac.

Là-dessus, je remontai chez moi. J'avais des pantoufles et je montai sans bruit. En arrivant sur le palier, mon ouïe très fine perçut le déclic d'une

serrure. Comme j'atteignais le couloir, je vis M. Pontet qui le traversait et qui rentrait dans sa chambre.

Il venait sans doute de la chambre de sa nièce. C'était naturel. Pourquoi, instinctivement, y pénétrai-je à mon tour et jetai-je un coup d'œil autour de moi ?

Rien ne semblait déplacé. L'armoire était fermée, telle que je l'avais laissée en descendant. Les tiroirs de la petite commode aussi. Je tirai l'un d'eux. Le sac de soie était toujours là, mais posé sur le devant, alors que je l'avais mis dans le fond.

Je me retirai dans ma chambre fort troublée. Qu'était venu chercher M. Pontet dans ce sac ? La boîte de chocolats offerte par lui à sa nièce ? Pourquoi ?

## XVI

L'inspecteur arriva une heure plus tard. Il avait téléphoné à Tulle pour qu'on vînt chercher le corps de Fernande aux fins d'autopsie et pour demander deux policiers chargés d'empêcher qu'aucun des habitants de Mieulles quittât le château.

Après qu'il eût entendu mon récit, il demanda :

– Qu'avait-elle bu ou mangé hier soir ?

– Comme nourriture, un simple potage, et un œuf, préparés par la femme de ménage. Elle se plaignait de souffrir de l'estomac. J'ai pensé que cela était dû aux bonbons de chocolat qu'elle a sans doute mangés dans l'après-midi, en trop grande quantité, selon son habitude.

– D'où venaient ces bonbons ?

– Son oncle les lui avait apportés le jour

même. J'ai mis la boîte de côté...

– Vous avez bien fait. Remettez-les-moi tout à l'heure... Comme boisson ?

– Un peu de vieux vin à son dîner. La bouteille est dans un placard du cabinet de débarras, qui sépare sa chambre de la mienne. Avant de s'endormir, une tisane de feuilles d'oranger.

– Préparée par qui ?

– Par moi, comme tous les soirs. Je faisais bouillir de l'eau, la versais sur les feuilles dans un petit pot et apportais celui-ci dans la chambre de la malade.

– Vous étiez là pendant tout le temps que l'eau a chauffé ?

– Tout le temps, non. Je suis allée un moment près de Thècle.

– Y avait-il quelqu'un d'autre que vous à la cuisine, à ce moment-là ?

– Je ne crois pas... Je ne me souviens pas très bien, mais il me semble que non.

– Rien n'empêche, pourtant, que le meurtrier,

s'il guettait votre absence, ait pu verser le poison dans cette eau ?

– Rien, évidemment.

– Avez-vous remarqué quelque chose qui présente quelque intérêt, pour mon enquête ?

Je lui rapportai les propos échangés entre M. Pontet et Saturnin, l'accusation du premier contre le second, la découverte du sac dérangé dans la commode, après une visite de M. Pontet dans la chambre de sa nièce.

De la pointe de son stylo-mine, il tapotait le carnet qu'il tenait à la main. Après un instant de réflexion, il fit observer :

– Ces crimes semblent avoir pour mobile la cupidité. M<sup>me</sup> de Grisolles a dû mettre de côté une forte somme, en numéraire probablement, si elle a accaparé la fortune de son mari, comme le donne à penser cette séquestration. Saturnin sait où elle se trouve, parce qu'elle en avait fait son complice. M. Pontet se doute qu'il sera frustré. De là sa fureur.

– Saturnin aurait donc vraiment tué la mère et



la fille pour s'approprier cet argent ?

– Il semblerait, à première vue. Mais on peut envisager autre chose... Par exemple, que les cordons du tableau aient été « préparés » par M. Pontet.

J'eus un léger sursaut.

– Préparés ? Vous voulez dire qu'il l'aurait fait à son dernier séjour avant... l'accident ?

– Cela même. Combien de temps s'est écoulé entre ce séjour et la mort de M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– Une dizaine de jours, il me semble... Tous ces drames m'ont bouleversée et je ne me souviens plus bien... Ah ! Je me rappelle une chose ! Un matin que M<sup>me</sup> de Grisolles venait de sortir, je l'ai vu quittant sa chambre et rentrant dans celle de sa sœur. Mais ceci ne peut être une preuve ?

– Non, mais joint à d'autres présomptions... Voulez-vous me donner cette boîte de chocolats, Mademoiselle ? Puis je vous rendrai votre liberté. Un de mes hommes demeurera en permanence dans la maison, aussi bien pour surveiller les

suspects que pour votre sécurité.

– Oui, car il y a certainement un assassin ici, et je ne me trouve pas en sûreté, dis-je avec un frisson.

À la fin de la matinée, Bernard Paviers ramena en voiture le curé de Sognac. Je le conduisis près de Thècle. Quand il sortit, il me dit avec émotion :

– Pauvre enfant ! quelle existence fut la sienne ! La voilà pardonnée, apaisée. Ah ! quel était mon regret de ne pouvoir faire quelque bien tout au moins moralement, à ces malheureuses jeunes filles que j'avais baptisées, instruites dans la religion et qui se trouvaient abandonnées à leur marâtre ! Si j'en crois ce que l'on raconte, M. de Grisolles a durement payé sa faiblesse à l'égard de cette femme ?

Je lui narrai les événements tragiques qui venaient de se dérouler dans cette demeure. Il m'avoua n'en être pas étonné.

– ... Il y avait une atmosphère louche, autour de ce Mieulles, que personne ne fréquentait en

dehors des Martoux. Ce Saturnin devait être l'âme damnée de M<sup>me</sup> de Grisolles.

– Et cependant, on se demande si ce n'est pas lui qui l'a tuée.

– Ce n'est pas une raison, Mademoiselle. Les complices s'entretuent parfois, pour ne point partager le butin.

Quand le prêtre fut parti, j'allai retrouver la malade, près de qui était déjà revenue Sylvine. Elle tourna vers moi ses yeux adoucis et dit faiblement :

– Pardonnez-moi.

Pour toute réponse, je me penchai et mis un baiser sur son front.

Sylvine sanglotait, le front appuyé contre le lit près duquel elle était agenouillée. La main affaiblie de Thècle se leva, caressa les beaux cheveux sombres.

– Ne pleure pas... Il vaut mieux que je m'en aille... Le repos... La paix...

Ses doigts glissèrent jusqu'au front de Sylvine.

– ... Le pardon... Ne pleure pas...

Elle se tut, et l'on n'entendit plus que les sanglots étouffés de Sylvine.

Le médecin des Paviers arriva au début de l'après-midi. Il ne put que constater l'état désespéré de la malade. Sur cet organisme débilité, que seuls les nerfs avaient soutenu jusque-là, le mal avait eu une prise foudroyante.

Denise m'obligea à me coucher, en déclarant qu'elle resterait près de Thècle. Je m'endormis d'un lourd sommeil, assez tôt interrompu, car on vint mettre en bière M<sup>me</sup> de Grisolles, puis un peu après, chercher le corps de Fernande. Après quoi, Denise vint m'apprendre que l'inspecteur avait opéré une perquisition dans le château et qu'en un coin de l'armoire, dans la chambre de M. Pontet, il avait trouvé la fiole de belladone vide.

– ... Il a protesté de toutes ses forces, disant que c'était Saturnin qui l'avait cachée là, pour faire retomber les soupçons sur lui. L'inspecteur l'a arrêté quand même. Que dites-vous de cela ?

– Je dis que c'est bien singulier qu'il ait laissé

un objet si compromettant dans son armoire ! Il ne pouvait pas ignorer que c'était le premier endroit où l'on irait chercher !

– N'est-ce pas ? En tout cas, il était difficile de ne pas l'arrêter, tout au moins momentanément. Quelle affaire, ma pauvre amie ! J'ai hâte de vous voir sortir d'ici, vous et Sylvine.

Ce logis sinistre, ce Saturnin... Bernard voulait rester cette nuit pour nous garder. Je lui ai dit que l'inspecteur laisserait un de ses hommes. Cela l'a tranquilisé ! Il viendra demain matin voir si nous avons besoin de ses services.

Quelle heureuse chance j'avais, dans les dramatiques conjonctures où je me trouvais, d'être tombée sur de si bons amis. Je le dis à Denise, qui m'embrassa affectueusement.

– C'est une joie pour nous de vous être utiles, déclara-t-elle avec sa spontanéité habituelle. C'en est une autre de nous occuper de cette charmante Sylvine et de vous aider près de sa pauvre sœur, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de notre secours en ce monde.

## XVII

L'agonie de Thècle se prolongea jusqu'à la nuit. Elle eut enfin cette paix qu'elle souhaitait, ce repos après tant de jours épuisants. C'était la troisième morte qui, en ces quelques jours, allait sortir de Mieulles.

Les obsèques de M<sup>me</sup> de Grisolles eurent lieu dans la matinée. L'inspecteur avait autorisé Saturnin à suivre le cercueil, mais un policier le tenait en surveillance. Je le vis revenir, vêtu de noir, semblable à un lugubre oiseau de malheur et de mort.

L'inspecteur apparut à la fin de l'après-midi. J'allai, avec Denise, le trouver dans la salle d'entrée. Il nous apprit que l'autopsie avait révélé la présence d'une dose mortelle de belladone et d'une dose d'arsenic, non susceptible d'entraîner la mort mais pouvant procurer des troubles sérieux.

– De l’arsenic ? répétai-je, stupéfaite.

– Oui, les bonbons de chocolat analysés en contenaient tous. Ces doses accumulées devaient finalement occasionner la mort.

– Mais alors ?

– Eh ! bien, je crois qu’il faut conclure à deux tentatives d’assassinat : l’une par X – en attendant de lui donner un nom – l’autre par l’oncle de la victime.

– Mais la fiole trouvée chez lui ?

– Croyez-vous que cet homme, capable de préparer si soigneusement le meurtre de sa nièce, aurait laissé chez lui une telle pièce à conviction ?

– Évidemment non ! Ah ! il escomptait l’empressement de Fernande à manger aussitôt les gâteries qu’on lui apportait, et son habitude de n’en jamais offrir à personne ! Quel monstre ! Mais en ce cas, la belladone ?

– Saturnin. Il y avait ses empreintes digitales sur la fiole. J’ai un mandat d’arrêt contre lui.

Nous étions abasourdis d’un si prompt

dénouement, après le cauchemar de ces derniers jours. Je demandai :

– Mais la mort de M<sup>me</sup> de Grisolles ?

– Ceci reste plus obscur. Tous deux sont capables de l’avoir tramée, naturellement. Ils y avaient un intérêt égal, si vraiment M<sup>me</sup> de Grisolles avait mis sa fortune de côté. Cependant, je pencherais plutôt pour M. Pontet. Saturnin n’aurait dû penser à supprimer la fille qu’une fois la mère tuée par un autre, car alors M. Pontet devenait le tuteur de sa nièce et réclamait la fortune. En assassinant Fernande et en faisant porter les soupçons sur ledit Pontet, il pensait être délivré de lui et conserver l’argent probablement confié à sa garde par M<sup>me</sup> de Grisolles. Mais ceci n’est encore qu’une hypothèse...

À ce moment, apparut Saturnin escorté d’un des policiers chargé de sa surveillance. Comme je faisais un mouvement pour me retirer, l’inspecteur me dit :

– Restez, Mademoiselle. J’aurai besoin de votre témoignage.



Puis il se tourna vers le vieillard, raide et impassible à son ordinaire.

– Eh ! bien, vous aviez raison, Saturnin. M. Pontet a tenté d’empoisonner sa nièce.

Je saisis une lueur de triomphe dans les yeux pâles.

– ... On a trouvé de l’arsenic à l’autopsie et dans les bonbons apportés par lui.

L’homme eut un sursaut et, pendant quelques secondes, perdit contenance.

– De... l’arsenic ?

– Oui. Mais ce qu’elle a eu le temps de prendre ne constituait pas une dose mortelle. C’est la belladone qui l’a tuée.

Déjà Saturnin s’était ressaisi. Il dit d’une voix égale :

– L’assassin a craint que cela n’aille pas assez vite avec l’arsenic. Il était pressé.

– Oui, très pressé... Vous n’avez rien à me dire au sujet de la mort de M<sup>me</sup> de Grisolles ?

Saturnin prit un air étonné.

– Rien du tout, Monsieur l’inspecteur. C’est M. Pontet qui a fait le coup, c’est sûr maintenant. La mère, puis la fille...

– Pour avoir l’argent de sa sœur ?

– L’argent qu’il croyait que sa sœur possédait. Mais c’est bien peu de chose, une cinquantaine de mille francs qu’elle m’avait confiés, parce qu’elle se défiait de lui, et que je remettrai au notaire.

– Où est cet argent ?

Le vieillard se troubla légèrement.

– Je l’ai caché, Monsieur l’inspecteur. M. Pontet fouinait partout...

– Où ?

– Je ne sais plus trop où... C’est M<sup>me</sup> de Grisolles qui avait trouvé un endroit...

– C’est bien bizarre que vous ne vous en souveniez pas !

– L’âge, Monsieur l’inspecteur... La mémoire s’en va... J’espère que ça me reviendra.

– Je l’espère aussi. Voyons maintenant autre

chose. Vous m'aviez dit que vous ignoriez l'adresse de la maison de santé où était soigné M. de Grisolles ?

– C'est exact, Monsieur l'inspecteur ; je ne l'ai jamais connue.

– Ne serait-ce point parce que votre maître n'a jamais quitté Mieulles ?

Les paupières du vieillard clignotèrent un instant. Mais sa voix restait calme en répondant :

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Monsieur.

– Vraiment ? Ainsi donc, M. de Grisolles a bien été ramené de Suisse, mourant ? Une ambulance l'a amené dans la nuit ?

– En effet.

– Comment donc n'y avait-il au matin aucune trace de pneus, en dehors de ceux de M. Pontet ?

Le vieillard accusa de nouveau une gêne.

– Qui a raconté cela ?

– M<sup>lle</sup> Marsollier l'a constaté. De même, elle a remarqué ce matin-là des traces de pas différents,

correspondant à ceux de M<sup>me</sup> de Grisolles, de M. Pontet et aux vôtres, allant du donjon à la partie du château où avait été transporté le mourant. D'où je conclus que M. de Grisolles était séquestré dans le donjon et que vous trois, les complices, l'en avez fait sortir au moment où il allait mourir.

Saturnin glissa vers moi un regard qui me fit frissonner, par tout ce qu'il contenait de sinistre.

– M<sup>lle</sup> Marsollier invente des histoires, comme beaucoup de femmes. Vous n'avez pas à la croire, Monsieur l'inspecteur.

– Ceci me regarde... Avez-vous eu connaissance que M<sup>me</sup> de Grisolles ait exercé une pression sur son mari, pour qu'il vende ses biens ?

– Jamais il n'a été question de cela ?

– Vous refusez de me dire où se trouve le produit de ces ventes, qui devait en partie revenir à M<sup>me</sup> de Grisolles ?

Saturnin secoua la tête.

– Vous vous figurez des choses, Monsieur

l'inspecteur... M. de Grisolles a vendu ses terres, ses valeurs, pour réparer les pertes faites en spéculant. Sa femme n'en a rien retiré. Bien mieux, elle a perdu ce qu'elle avait apporté en se mariant.

– Si bien qu'à la mort de son mari, ce qui restait, le château et la ferme, devaient lui revenir ? Le dépouillement de M<sup>me</sup> de Grisolles était ainsi complet... Taisez-vous ! Le temps des mensonges est passé. Saturnin Dugrot, je vous mets en état d'arrestation pour complicité dans la séquestration de votre maître et pour meurtre de Fernande Bergasse.

Le vieillard fit un pas en avant. Son teint habituellement pâle tournait au gris.

– Le meurtre de Fernande ?... Moi ?

– Oui. Il y avait vos empreintes digitales sur la fiole de poison.

Il murmura « Malheur ! » Puis il se tourna vers moi, les poings levés. Le policier eut le temps de les saisir et lui passa rapidement les menottes.

– C’est vous, le poison !... siffla-t-il.

Sur un signe de l’inspecteur, le policier l’emmena.

Nous restions saisies, sans parole. Enfin, Denise murmura :

– C’est inouï ! Il y avait donc deux meurtriers dans ce logis !

– Eh ! oui ! répliqua l’inspecteur. Mais le vieux ne lâchera pas son secret pour l’argent. Ce sera sa vengeance. Dommage pour M<sup>lle</sup> de Grisolles !

– Cette pauvre Sylvine ! Comme vous le dites, le dépouillement est complet.

– Le château et la ferme lui resteront seuls. Ce sera d’un maigre rapport.

L’inspecteur se leva sur ces mots. Il ajouta, en s’adressant à moi :

– J’ai parlé hier aux fermiers. La fille, que courtisait Pontet pendant ses séjours à Mieulles, m’a raconté qu’un jour, ayant bu plus que de raison, il lui avait dit : « Fernande est très malade, elle ne vivra pas longtemps. Je suis le seul

héritier de ma sœur. Elle a du pognon, la mâtime ! Son mari avait de la fortune. Tout sera à moi et j'espère qu'elle ne me fera pas trop attendre, car j'ai diablement besoin d'argent. »

– L'amélioration qui se produisait dans la santé de Fernande a dû, en ce cas, lui porter un coup. Alors, il se sera décidé à tuer.

– Sans doute. Vous voilà enfin débarrassée de ces indésirables, Mademoiselle. Comptez-vous rester ici ?

– Certes non ! Après-demain, aussitôt terminées les obsèques de Thècle, Sylvine et moi nous rendrons chez M<sup>lle</sup> Paviers, qui nous offre l'hospitalité.

– Voilà une bonne solution. Cette demeure serait trop lugubre, après ces morts violentes. Je vous souhaite de vous remettre vite de tant d'émotions.

Je le remerciai, nous nous serrâmes la main et il nous quitta. Il s'était toujours montré correct et obligeant et je le trouvais assez sympathique, en dépit de son air un peu sec.

Sylvine était demeurée près de Thècle, si belle, si paisible sur son lit de mort que Denise avait jonché de fleurs printanières. Avec Bernard Paviers, qui venait d'arriver, nous allâmes la retrouver. Elle leva sur nous ses yeux humides de pleurs et tendit la main au jeune homme.

– La voilà, ma pauvre Thècle... la voilà, bien tranquille, heureuse enfin. Mais elle me laisse toute seule...

Trois protestations s'élevèrent. Mais celle de Bernard fut la plus prompte.

– Seule ? Non, Mademoiselle Sylvine, vous ne l'êtes pas ! Nous sommes vos amis et nous vous le prouverons !

Ses doigts serraient fortement la fine main tremblante, son regard ému enveloppait le jeune visage amaigri, pâli par la fatigue et le chagrin.

– Vous viendrez habiter chez nous avec M<sup>lle</sup> Marsollier, ajouta Denise. Nous verrons tous ensemble à trouver une solution pour votre avenir. Mais d'abord, il s'agit de remettre votre santé. C'est à quoi nous nous emploierons, chère



petite fille.

– Que vous êtes bonne !... que vous êtes tous bons ! Oui, vous êtes mes amis ! Mais je suis pauvre et ne puis être à votre charge...

– Ne vous occupez pas de cela ! dis-je. Nous nous arrangerons. D’ailleurs, vous aurez ce qui reste du domaine de Mieulles. C’est peu, mais mieux que rien. Puis, si l’on peut découvrir la fortune dont vous a frustrée M<sup>me</sup> de Grisolles, cet argent, fruit des ventes pour lesquelles fut extorquée la signature de votre père...

– Saturnin ne parlera jamais, dit Denise.

– Je le crains. Mais la cachette se trouve probablement dans le château. Nous pourrons la chercher plus tard, quand Sylvine sera remise de tant d’émotions.

– Nous la chercherons ensemble, dit Bernard.

– Oui, ensemble, murmura Sylvine avec une tendre émotion dans son beau regard.

## XVIII

J'écrivis le lendemain une longue lettre au docteur Guyon-Latour, pour lui raconter les événements tragiques de Mieulles. Sa réponse me parvint alors que j'étais installée chez les Paviers.

« Je suis désolé, chère Mademoiselle, de vous avoir envoyée en plein drame ! Les journaux ont parlé de cette lamentable affaire, mais en donnant peu de détails. Je frémis en songeant au danger où vous avez dû vous trouver pendant un moment, entre ces deux meurtriers qui pouvaient craindre votre perspicacité ! Mais vous avez besoin de repos après tant d'émotions. Restez donc tant qu'il le faudra chez vos nouveaux amis, avec cette jeune Sylvine dont vous me faites un si attachant portrait. J'ai parlé de tout cela à M<sup>me</sup> Lachaud. Elle doit vous écrire ces jours-ci. Nous serons naturellement très heureux de vous revoir, vaillante et dévouée comme à l'ordinaire. »

Les quinze jours que nous passâmes chez les Paviers, Sylvine et moi, nous parurent une halte enchantée. Denise et son frère nous entouraient d'attentions. Afin de mieux distraire nos esprits de souvenirs sombres, ils nous firent faire des excursions dans cette contrée si pittoresque. Sylvine revivait. Chaque jour, je trouvais un progrès dans sa santé. Denise et moi nous regardions d'un air complice, en voyant l'entente s'affirmer entre Bernard et elle.

L'affaire des meurtres de Mieulles suivait son cours. Saturnin affirmait toujours obstinément que M<sup>me</sup> de Grisolles n'avait pas laissé d'autre fortune que ces cinquante mille francs, dont il ne se rappelait pas où il les avait cachés. M. Pontet niait qu'il fût l'auteur du meurtre de sa sœur.

La veille de notre départ seulement, nous apprîmes que l'habile interrogatoire du juge d'instruction l'avait amené à se contredire et qu'il avait dû enfin avouer.

— Il comptait que les soupçons se porteraient uniquement sur Saturnin ou sur Thècle, dit Bernard. De fait, sans la découverte des bonbons

empoisonnés, on n'aurait pas songé à lui.

— Et il est cause de la mort de ma pauvre Thècle, ajouta Sylvine. Elle s'est vue près d'être accusée ; peut-être aussi le remords de sa faute la tourmentait-il ! Dans sa détresse, avec, hélas ! son pauvre cœur orgueilleux, elle n'a vu d'autre remède que la mort.

Nous quittâmes le cœur gros cette hospitalière maison. Nos amis devaient venir nous voir au cours du mois suivant et il était convenu que nous passerions chez eux une quinzaine en août.

À l'institut Hélène Chappet, nous fûmes accueillies le plus cordialement du monde. M<sup>me</sup> Lachaud mit à la disposition de Sylvine une petite chambre près de la mienne. Pour une légère rétribution, ma protégée prenait ses repas à la table des infirmières. Comme elle souhaitait compléter son instruction, si tôt interrompue, je lui procurai les livres nécessaires et une de mes amies, professeur au Lycée, lui donna chaque semaine des leçons.

Quant à sa santé, elle continuait de s'affermir. Le docteur Guyon-Latour, l'ayant examinée,

m'affirma qu'elle se remettrait complètement.

Je lui avais de nouveau raconté, avec plus de détails, les tragiques événements de Mieulles. Il me renouvela ses regrets et je retrouvai de nouveau, chez lui, cet intérêt qui, semblait-il, était plus que de la sympathie.

Je ne me trompais pas, car, un soir, après que je lui eus rendu compte de l'état d'un malade confié à mes soins, il me demanda très simplement de devenir sa femme.

– Je vous tiens en très haute estime et je vous aime, je crois, depuis que je vous connais, ajouta-t-il. Mais je ne pouvais songer alors à me marier...

Oui, je savais que sa mère, morte six mois auparavant, avait une nature sèche, tyrannique, et qu'il s'était montré un fils admirable près de cette infirme si difficile à vivre.

Je lui tendis la main en répondant spontanément :

– J'ai toute confiance en vous et je ferai mon possible pour que vous soyez heureux.

En apprenant nos fiançailles, Sylvine battit des mains.

– Quel bonheur ! Il est si bien ! Et vous serez pour lui une femme parfaite, Marie-Marthe !

Je souris à cette joie. La mienne était grande aussi. J'aimais Pierre Guyon-Latour, et j'aurais un chaud foyer, moi qui n'avais, pour toute famille, qu'un frère marié en Espagne, très indifférent à mon égard.

Une lettre de Denise m'apporta d'enthousiastes félicitations. Quand elle vint à Clermont, quelques jours plus tard, avec son frère, tous deux firent la connaissance de mon fiancé, qu'ils invitèrent à m'accompagner quand j'irais passer chez eux mes vacances avec Sylvine. Il ne refusa pas et se montra fort cordial avec mes amis, « sympathiques et tout à fait charmants », me déclara-t-il.

Notre mariage fut fixé à la fin de septembre. Denise et Sylvine seraient mes demoiselles d'honneur. Pierre demanda à Bernard d'être un de ses garçons d'honneur.

– ... La plupart de mes amis sont mariés. J'ai un cousin célibataire. Il accompagnera M<sup>lle</sup> Denise, et vous notre gentille Sylvine.

Ceci était accentué par un sourire malicieux, auquel Bernard répondit de même.

L'affaire Pontet-Saturnin Dugrot devait passer aux assises à la rentrée. Saturnin continuait de garder son secret. C'était là sa vengeance. Pierre, qui avait demandé et obtenu la tutelle de Sylvine, décida pendant notre séjour chez les Paviers de faire des recherches à Mieulles. Mais elles ne donnèrent aucun résultat.

– Il a pu enfouir cela dans le parc, disait Bernard. Il n'est pas possible cependant de retourner complètement celui-ci !... Mais qu'importe, après tout ! Nous serons heureux sans cet argent.

Car il était maintenant fiancé à Sylvine, si jolie dans l'épanouissement de son bonheur.

Ils se marièrent en octobre. Après un voyage en Italie, ils regagnèrent le Loup-blanc où les attendait Denise, non sans venir auparavant

passer quelques jours dans l'agréable villa que Pierre avait achetée pour y installer notre foyer.

Ni l'un, ni l'autre ne songeait à habiter Mieulles, où Sylvine aurait trouvé de trop douloureux souvenirs. Ils le faisaient ouvrir, aérer de temps à autre par Mélanie. Pendant un séjour que Pierre et moi fîmes chez nos amis, à la fin de l'automne, je manifestai le désir de visiter le donjon. Nous nous y rendîmes par un après-midi ensoleillé. La grande salle du rez-de-chaussée nous apparut telle qu'elle était lorsque M. de Grisolles l'habitait comme prisonnier. Un lit, une table, un fauteuil délabré, une toilette branlante, en formaient tout l'ameublement. Dans la haute cheminée, entre les antiques landiers, demeuraient quelques tisons noircis. Tandis que Sylvine, les yeux humides, s'attardait dans cette sombre pièce où avait souffert son père, nous montâmes l'escalier creusé dans l'énorme épaisseur des murs. La salle du premier étage était complètement nue. Là aussi existait une cheminée, semblable à celle du rez-de-chaussée. Pierre, qui la considérait machinalement, s'approcha tout à coup pour regarder quelque



chose de plus près.

– Qu’y a-t-il, mon ami, demandai-je.

– Le scellement de certaines pierres est plus récent. On l’a camouflé, mais en examinant attentivement, on reconnaît la différence... Tenez, regardez !

– Serait-ce la cachette ? s’écria Denise.

– Je vais à la recherche d’outils, pour nous rendre compte, dit Bernard.

Il descendit et revint peu après en compagnie de Sylvine, rapportant ciseaux et marteaux qui avaient appartenu à Saturnin. Lui et Pierre se mirent à l’ouvrage. Ce fut assez long, mais ils en furent récompensés quand les pierres, enfin descellées, révélèrent une longue cavité remplie par plusieurs sacs de cuir. Ceux-ci ouverts, nous vîmes le fruit des rapines de M<sup>me</sup> de Grisolles : deux lingots d’or, des devises étrangères, des pierres précieuses. Tout cela représentait les terres, les valeurs, les meubles, tapisseries et autres objets de prix vendus par elle, avec la procuration extorquée à son mari.

Et ce que Saturnin, après l'assassinat de cette femme par Pontet, avait décidé de s'approprier en supprimant Fernande, héritière de ces biens volés.



Cet ouvrage est le 348<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.